This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

De la
Bibliothèque
de Mr.
Lurde.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

n°. 397

Vet. Fr. II A. 1843

LES LEÇONS
DE
THALIE.
TOME SECOND.

LES LEÇONS
DE THALIE
OU
LES TABLEAUX
DES DIVERS RIDICULES
Que la Comédie préſente:

Portraits, Caracteres, Critique des mœurs; Maximes de conduite propre à la Societé.

Lectorem delectando, pariterque monendo.
Hor. Art. Poët.

TOME SECOND

A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS,
Chez { NYON Fils, à l'Occaſion.
GUILLYN, du côté du Pont Saint Michel, au Lys d'Or.

M. DCCCLI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

LES LEÇONS DE THALIE.

OU

LES TABLEAUX

des divers Ridicules que la Comédie préſente.

GENTILHOMME DE CAMPAGNE.

Portrait de certains Gentilhommes de Campagne entêtés de leur Seigneurie.

CE Géronte eſt un ſot qui croit avoir reçu
Toute ſa part d'eſprit en bon ſens prétendu.
De tout uſage antique amateur idolâtre,
De toute nouveauté frondeur opiniâtre.
Homme d'un autre ſiécle & ne ſuivant en tout,

Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût.
Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime,
Qu'un Seigneur de Paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité,
De son Banc, de ses soins & de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte,
Yvre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait fortement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il reglera pour vous son penchant ou sa haine,
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord en arrivant il faut vous préparer,
A le suivre par tout, tout voir, tout admirer.
Son parc, son potager, ses bois, son avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laituë.
Vous, si vous n'approuvez, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très importun.

Sc. 7. Act. 2. Du Méchant de Gresset.

GLORIEUX.

Propos d'un homme entêté de sa condition & bouffi d'orgueil. Critique fondée qu'il fait des gens de fortune.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serois son gendre,

La fille avoit raison & me faisoit entendre,
Combien à ce discours son cœur prenoit de part.
Et moi j'ai bien voulu par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN *Valet.*

Quel excès de bonté !

LE COMTE.

Si son pere est le maître,
L'affaire ira grand train, par mon air de grandeur,
J'ai frappé le bon homme il craignit son humeur,
Et n'ose presque plus me tutayer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez ; mais je veux qu'on m'assome,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

C'est qu'il est vieux & qu'il a pris son pli,

PASQUIN.

D'ailleurs il compte fort que sa richesse immense,
Est du moins comparable à sa haute naissance,

LE COMTE.

Il veut le faire croire, & pourtant n'en croit rien,
Je vois clair, je suis sûr, que malgré tout son Bien,

Il ſent qu'il a beſoin de ſe donner du luſtre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illuſtre.
De ces hommes nouveaux, c'eſt-là l'ambition,
L'avarice eſt d'abord leur grande paſſion.
Mais ils changent d'objet dès qu'elle eſt ſatisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune eſt faite.
Lisimon nouveau noble & fils d'un pere heureux,
Qui le comblant de biens n'a pu combler ſes vœux.
Souhaite de s'enter ſur la vieille nobleſſe,
Et ſa fille ſans doute a la même foibleſſe.
Un homme tel que moi flate leur vanité,
Et c'eſt-là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naiſſance,
C'eſt pour les amener à l'humble déférence.
Qu'ils doivent à mon ſang.

Sc. 1. Act. 2. Du Glorieux de Deſtouches.

MEME SUJET.

Excellentes leçons ſur le ridicule d'un ſot orgueil. Ce n'eſt point par les airs de hauteur qu'un homme de grande naiſſance ſe fait reſpecter. Un Seigneur bouffi & enyvré de ſa qualité ſe rend odieux. C'eſt toujours le ſort de ceux qui ont de la morgue. Le véritable honneur & la fauſſe gloire ſont deux choſes très diſtinctes.

ISABELLE *au Comte.*

Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un & l'autre m'anime, & la gloire que j'ai,
Soutient les interêts de l'amour outragé....
Elle n'a pu ſouffrir l'indigne préference,
Dont j'étois menacé même en votre préſence.
Vous dites qu'elle eſt fiere & parle avec hauteur,
Mais qu'eſt-ce que ma gloire, aprés tout ? c'eſt l'honneur.
Cet honneur, il eſt vrai, veut le reſpect, l'eſtime,
Mais il eſt généreux, ſincere, magnanime.
Et pour dire en deux mots quelque choſe de plus,
Il eſt & fut toujours la ſource des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur, je ſuis perſuadée,
Mais a-t'il de ſoi-même une ſi haute idée,
Qu'il la laiſſe éclater en propos faſtueux ?
Le véritable honneur eſt moins préſomptueux.
Il ne ſe vante point, il attend qu'on le vante,
Et c'eſt la vanité qui laſſe de l'attente,
Et qui fiere des droits qu'elle ſçait s'arroger,
Croit obtenir l'eſtime en oſant l'exiger.
Mais loin d'y réuſſir, elle offenſe, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grace, à quel propos cette distinction ?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application,
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence,
Du mérite apparent au mérite parfait,
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, & sans jamais le croire.
L'un est superbe & vain, l'autre n'a point de gloire.
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater,
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus, les Gens nés d'un sang respectable,
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant, au lieu que la fierté,
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est par tout odieuse importune.
Avec la politesse un homme de fortune,
Est mille fois plus grand, qu'un Grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé.
Traitant avec dédain & même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroit d'une moins noble espece.
Croyant que l'or est tout, quand on est de son sang.

Croyant qu'on n'eſt rien au deſſous de ſon rang.

LE COMTE.

Ce diſcours eſt fort beau, mais que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

Liſette mieux que moi ſçaura vous en inſtruire.
Je lui laiſſe le ſoin de vous interpréter
Un diſcours qui paroît déjà vous irriter.

Sc. 4. Act. 3. Du Glorieux.

GRONDEUR.

Son portrait. Ce ſont ſouvent certaines ſituations de la vie où les hommes ſe trouvent, qui leur font contracter ce défaut. Une infinité de gens le font ſans le ſçavoir, ils prennent le change & croient n'exercer que leur autorité de chef de famille, de Supérieur, ou de Maître. Il leur arrive ſouvent de ſe faire haïr ſans en être plus craints. Les ſubalternes s'accoutument au bruit.

HORTENSE.

Va voir ſi mon Pere eſt revenu.

CATAU.

Bon ! revenu ? & ne l'entendrions-nous pas s'il étoit au logis ? Ceſſe-t'il de crier, de gron-

der, de tempêter tant qu'il y eſt, & les voiſins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il ſort ?

HORTENSE.

Pour venir à nos fins aujourd'hui, nous avons réſolu quoi qu'il faſſe de le contenter.

CATAU.

De ſe contenter ? ma foi il faudroit être bien fin, avouez que c'eſt un terrible mortel que Monſieur votre pere.

HORTENSE.

Nous ſommes obligez de le ſouffrir tel qu'il eſt.

CATAU.

Les valets & les ſervantes qui entrent céans n'y demeurent tout au plus que cinq ou ſix jours.

Quand nous avons beſoins d'un domeſtique, il ne faut pas ſonger à le trouver dans le quartier, ni même dans la Ville, il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point oui parler de Mr. Grichard le medecin, le petit Briſſon votre frere qu'il aime tant, a changé de Précepteur trois fois, parcequ'ils ne le chatioient pas à ſa fantaiſie, mais je l'entens qui heurte dans la rue ; retirons-nous, voici l'orage, la tempête, la grêle

grêle, le tonnerre & quelque choſe de pis. Sauve qui peut.

Mr. GRICHARD. *en entrant.*

Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte.

L'OLIVE.

Monſieur, je travaillois au jardin, au premier coup de marteau j'ai couru ſi vite, que je ſuis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fuſſes rompu le cou, double chien, que ne laiſſes-tu la porte ouverte.

L'OLIVE.

Eh Monſieur, vous me grondâtes hier à cauſe qu'elle l'étoit: quand elle eſt ouverte vous vous vous fachez, quand elle eſt fermée vous vous fachez auſſi: je ne ſçai plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire Coquin!

ARISTE.

Eh mon frere, laiſſez-là ce valet, & ſouffrez que je vous parle de.....

Mr. GRICHARD.

Monſieur mon frere, quand vous grondez vos

valets, on vous laiſſe gronder en repos. *A L'Olive.* Comment faire infâme ?

L'OLIVE.

Oh ça, Monſieur, quand vous ſerez ſorti voulez-vous que je laiſſe la porte ouverte ?

Mr. GRICHARD.

Non.

L'OLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée ?

Mr. GRICHARD.

Non.

L'OLIVE.

Si faut-il, Monſieur....

M. GRICHARD.

Encore tu raiſonneras yvrogne ?

ARISTE.

Il me ſemble après tout, mon frere, qu'il ne raiſonne pas mal, & l'on doit être bien aiſe d'avoir un valet raiſonnable.

Mr. GRICHART.

Et il me ſemble à moi, Monſieur mon frere, que vous raiſonnez fort mal, oui, l'on doit être bien-aiſe, d'avoir un valet raiſonnable, mais non pas un valet raiſonneur.

L'OLIVE.

Morbleu j'enrage d'avoir raiſon.

Mr. GRICHART.

Te tairas-tu.

L'OLIVE.

Monſieur, je me ferois hacher, il faut qu'une porte ſoit ouverte ou fermée, choiſiſſez, comment la voulez-vous?

Mr. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois Coquin, je la veux.... je la.... mais voyez ce maraut là, eſt-ce à un valet à me venir faire des queſtions? ſi je te prens traitre, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez je penſe, Monſieur, le Juriſconſulte.

ARISTE.

Moi? point, je ſçai que les valets ne font jamais les choſes comme on leur dit.

Mr. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin là.

ARISTE.

Je croiois bien faire.

Mr. GRICHARD.

Oh je croiois. Scachez, Monſieur le rieur, que je croiois n'eſt pas le langage d'un homme bien ſenſé.

ARISTE.

Eh laiſſons cela, mon frere, & permettez

que je vous parle d'une affaire bien plus importante dont je ſerois bien aiſe....

Mr. GRICHARD.

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je ſuis ſervi par ce pendart là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche ſans ſujet. Vous allez voir, vous allez voir : As-tu balayé l'eſcalier?

L'OLIVE.

Oui, Monſieur, depuis le haut juſqu'en bas.

Mr. GRICHARD.

Et la cour?

L'OLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

Mr. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule?

L'OLIVE.

Ah! Monſieur, demandez-le aux voiſins qui m'ont vû paſſer.

Mr. GRICHARD.

Lui as-tu donné de l'avoine?

L'OLIVE.

Oui, Monſieur, Guillaume y étoit préſent.

Mr. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

L'OLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur, & j'ai raporté les vuides.

Mr. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poſte? hem.....

L'OLIVE.

Peſte, Monſieur, je n'ai eu garde d'y manquer,

Mr. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon, cependant j'ai entendu ce matin....

L'OLIVE.

Ce matin? ne vous ſouvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pieces?

Mr. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voyes de bois ſont encore....

L'OLIVE.

Elles ſont logées Monſieur; vraiment depuis cela, j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin; j'ai arroſé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai béché trois planches, & j'achevois l'autre quand vous avez frapé.

Mr. GRICHARD.

Oh, il faut que je chaſſe ce coquin là, ja-

mais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci, il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

L'OLIVE.

Que diable a-t'il mangé.

ARISTE *le plaignant.*

Retire toi.

En vérité mon frere, vous êtes d'une étrange humeur: à ce que je vois vous ne prenez pas des domeſtiques pour en être ſervi, vous les prenez ſeulement pour avoir le plaiſir de gronder.

Mr. GRICHARD.

Ah vous voilà d'humeur à jaſer!

ARISTE.

Quoi! vous voulez chaſſer ce valet à cauſe qu'en faiſant tout ce que vous lui commandez & au delà, il ne vous donne pas ſujet de le gronder, ou pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

Mr. GRICHARD.

Courage, Monſieur l'Avocat, controllez bien mes actions.

ARISTE.

Eh mon frere, je n'etois pas venu ici pour cela, mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les ſujets du monde

d'être content, vous êtes toujours en colere.

Mr. GRICHARD.

Il me plaît ainſi.

ARISTE.

Eh je le vois bien, tout vous rit, vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nez, vous êtes veuf, vos affaires ne ſçauroient mieux aller, cependant on ne voit jamais ſur votre viſage cette tranquilité d'un pere de famille qui répand la joye dans toute ſa maiſon, vous vous tourmentez ſans ceſſe, & vous tourmentez par conſéquent tous ceux qui ſont obligez de vivre avec vous.

Mr. GRICHARD.

Ah ceci n'eſt pas mauvais. Eſt-ce que je ne ſuis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Perſonne ne le conteſte.

Mr. GRICHARD.

A-t'on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non ſans doute.

Mr. GRICHARD.

Je ne ſuis je penſe, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous. Et...

ARISTE.

Il eſt vrai, vous n'avez aucun de ces vices, qu'on a joués juſqu'à préſent ſur le theâtre, & qui frapent les yeux de tout le monde, mais vous en avez un qui empoiſonne toute la douceur de la vie, & qui peut-être eſt plus incommode dans la ſocieté que tous les autres. Car enfin, on peut au moins vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare & un menteur, mais on n'a jamais un ſeul moment de repos avec ceux que leur malheureux temperament porte à être toujours fachez, qu'un rien met en colere, & qui ſe font un triſte plaiſir de gronder & de criailler ſans ceſſe.

Mr. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliſer, je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere, laiſſons ces conteſtations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

Mr. GRICHARD.

On dit, on dit: de quoi ſe mêle t'on? je voudrois bien ſçavoir, qui ſont ces gens la.

ARISTE.

Ce ſont des gens qui y prennent interêt.

Mr. GRICHARD.

Je n'en ai que faire moi, le monde n'eſt rempli que de ces preneurs d'interêt, qui dans le fond ne ſe ſoucient non plus de nous que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc ſe taire.

BRILLON *Fils de Mr. Grichard.*

Mon Pere, mon Pere, j'ai fait aujourd'hui mon thême ſans faute, tenez, voyez.

Mr. GRICHARD *lui jettant ſon cahyer au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh! mon Pere, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

Mr. GRICHARD.

Je n'ai pas le loiſir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

Mr. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

Mr. GRICHARD.

Voilà le plus preſſant petit drôle qui ſoit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plutôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous lire le François, & puis je vous lirai le latin. *Les hommes.....* au moins ce n'eſt pas du latin obſcur comme le thême d'hyer, vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

Mr. GRIGHARD.

Le pendart!

BRILLON.

Les hommes qui ne rient jamais & qui grondent toujours ſont ſemblables à ces bêtes feroces qui.....

Mr. GRICHARD *lui donnant un ſoufflet.*

Tien, vas dire à ton ſot de Precepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

BRILLON.

Oui, oui, vous me frapez quand je fais bien & moi je ne veux plus étudier.

Mr. GRICHARD.

Si je te prends..

BRILLON.

Peſte ſoit des livres & du latin.

Mr. GRICHARD.

Attens petit enragé, attens

BRILLON.

Oui, oui, attens, qu'on m'y rattrape, tenez voilà pour votre ſoufflet.

Il déchire ſon Livre.

Mr. GRICHART.

Le fouet, maraut, le fouet.

CATAU.

Voilà déja un petit Grichard tout craché.

Mr. GRICHARD.

Que marmote tu-là ?

CATAU.

Je dis, Monſieur, que le petit Grichard s'en va bien faché.

Mr. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires impertinente ?

ARISTE.

Mon frere a raiſon.

Mr. GRICHARD.

Et moi je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh ça, mon frere, revenons, je vous prie à l'affaire dont je viens de vous parler.....

MAMURRA. *Précepteur du petit Brillon.*

Monsieur.

Mr. GRICHARD.

Qu'est-ce, Monsieur, vous prenez très mal votre tems, Monsieur Mamurra, allez vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evasit, erupit.

Mr. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé.

MAMURRA.

Oui, Monsieur, *effugit.*

Mr. GRICHART.

Ces animaux là ne sçauroient s'empêcher de cracher du latin, parle François, ou tais-toi, pédant fiéfé.

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté. *Sit pro ratione voluntas.*

Mr. GRICHARD.

Encore? Eh de par tous les Diables, parle François, si tu veux, ou si tu peux, excrément de College.

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga....

Mr. GRICHARD.

Eh bien Bourreau, dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon ?

MAMURRA.

Oh ça, Monſieur, puiſque vous voulez qu'on vous parle François, je vous dirai que vous avez donné un ſoufflet à mon diſciple fort mal à propos, il a laceré, incendié tous ſes livres & s'eſt ſauvé, la correction eſt néceſſaire, *concedo*, mais il n'eſt rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un ſans ſujet, on révolte l'eſprit au lieu de le redreſſer, & la ſévérité paternelle & magiſtrale dit *Arriaga*.

Mr. GRICHARD.

Toujours *Arriaga*, tête incurable ! ſors d'ici tout à l'heure & ton maudit *Arriaga*, & n'y remets le pied de ta vie ſi tu ne ramenes Brillon.

De la Sc. 2. 6. 7. 8. 9. du I. Act. Du Grondeur de Brueys.

MEME SUJET.

LOLIVE.

Gare, gare, Monſieur Grichard, gare, gare.

CATAU.

Eſt-il entré ?

LOLIVE.

Non, Guillaume a ramené ſa monture.

HORTENSE.

Et mon pere?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait deſcendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident!

LOLIVE.

Il paſſoit avec ſa mule devant la porte d'un de nos voiſins. Un Barbet à qui ſa figure a déplu, s'eſt mis tout d'un coup à japper. La mule a eu peur; elle a fait un demi tour à droite, & Mr. Grichard un demi tour à gauche ſur le pavé.

HORTENSE.

Oh s'eſt-il bleſſé?

LOLIVE.

Non; il gronde à cette heure le Barbet, vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre, j'apprehende ſa mauvaiſe humeur.

Mr. GRICHARD.

Oh parbleu, canaille, je vous apprendrai à

tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais auſſi voyez ce maraud de voiſin ; on lui a dit mille fois ; ce coquin ! cet inſolent ! mort de ma vie, Monſieur, laiſſez-moi faire, je lui laverai la tête.

Mr. GRICHARD.

Cette fille a quelque choſe de bon. Brillon n'eſt-il point revenu ?

CATAU.

Non Monſieur.

Mr. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin, & ſon animal de Précepteur.

MONDOR. *qui vient conſulter Mr. Grichard*

Je ſçai, Monſieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panegyrique

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des ſecrets.....

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns ; eh bien aux ſecrets.

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

En voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai oüi dire qu'il y avoit des ſecrets pour ſe faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres...

M. GRICHARD.

Comment diable! pour qui me prenez-vous?

MONDOR.

Pour un très-ſçavant & très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des ſecrets pour vous faire aimer?

MONDOR.

Et non Monſieur, graces à Dieu, la nature y a pourvû que de reſte.

M. GRICHARD.

Ah voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incom-

modent à force d'être entêtées de moi ; j'aime ailleurs à la rage, il y a des secrets pour se faire aimer, apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie.

MONDOR.

Oui Monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez...

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois seulement....

MONDOR.

J'entens.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec moi, elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

Id. Sc. 4. 5. Act. 3. 6.

HONNETE HOMME.

On péche contre le devoir d'un honnête homme, lorſqu'on feint de rechercher en mariage une jeune perſonne dans la ſeule vûe de s'en faire aimer. Tel doit être le ſentiment d'un homme rempli d'honneur. Certaines gens quoiqu'à la mode, ont des principes contraires; cette Scène les developpe d'une maniere qui peut ſervir de leçon aux jeunes perſonnes pour ſe garder des pieges qu'on tend à leur vertu.

DOLIGNI *jeune homme plein d'honneur.*

Mais Mariane a t'elle attiré votre hommage?

LE MARQUIS *Petit-Maître libertin.*

Mais tout comme d'une autre on peut s'en amuſer.

DOLIGNI.

A feindre de l'aimer, c'eſt lui faire un outrage,
Et ſi ſon cœur alloit ſe laiſſer abuſer?

LE MARQUIS.

Eh bien le pis aller eſt-ce un ſi grand dommage?

DOLIGNI.

Comment vous ne feriez ſemblant de l'adorer,
Que pour le ſeul plaiſir de la déshonnorer,
Et d'en rire après ſon naufrage?
Ah Marquis quel projet, quelle malignité!
Si vous réuſſiſſiez dans cette indignité,
A vos remords un jour craignez d'en rendre compte,
Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire ou plûtôt à la honte,
D'établir votre honneur ſur le débris du ſien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh que devient la probité?

LE MARQUIS.

Elle n'eſt point requiſe en ces ſortes d'affaires.

DOLIGNI.

Par ma foi ce ſyſtême eſt plein d'abſurdités.
C'eſt un aſſaſſinat que vous prémédités.

Ecole des Meres de la Chauſſée. Sc. 5. Act. 1.

Le même Petit-Maître développe encore plus ſon ſyſtême dans l'endroit ſuivant où il parle à ſa mere, dont il eſt aimé aveuglément.

LE MARQUIS *en entrant & parlant à ſa mere.*

Je me jette à vos pieds, je ſuis réellement
Outré, déſeſperé de m'être fait attendre,
Je devois tout quitter & ne point m'amuſer.
Me pardonnerez-vous ?

Me. ARGANT.

J'aurois à vous parler, je veux de la franchiſe.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous eſt ouvert. Vous ſeriez mieux aſſiſe.

Me. ARGANT.

Vous paſſez pour avoir un tendre attachement,
C'eſt une beauté rare & qu'on m'a fort vantée,
Mais à qui votre ſort ne peut pas être joint,
Vous rougiſſez, mon fils, & ne répondez point.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous a dit vrai, mais ſoyez plus tranquile,
C'eſt un amuſement frivole & paſſager,

Que mon cœur autrement ſans vouloir s'engager,
S'eſt fait depuis peu par la Ville;
Seulement pour remplir un loiſir inutile,
Pareil attachement, ſi pourtant c'en eſt un,
Ne tient qu'autant qu'on veut, la rupture eſt facile,
Rien n'eſt plus ſimple & plus commun:
De ſemblables Romans n'ont pas pour heroïnes,
Des perſonnes aſſez divines,
Pour fixer ſans retour ceux qui leur font l'honneur,
D'offrir quelque encent à leurs charmes:
C'eſt l'eſpoir aſſuré d'un facile bonheur,
Qui fait que l'on s'abaiſſe à leur rendre les armes;
Elles n'allument point de véritables feux,
Et l'on eſt leur amant ſans en être amoureux.

M. ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon eſtime & mon amour pour vous.

Ecole des Meres. Sc. 2. Act. 2.

HONNETE HOMME

Sous le Perſonnage de Monroſe.

Son Caractère, ſes ſentimens.

On peut trouver dans la Comédie des modeles d'un parfait honnête homme.

MONROSE.

Ma plus grande infortune en cette conjoncture
Vient d'avoir dévancé ma fortune future,
Comptant ſur l'avenir que j'ai trop eſperé,
J'en avois pris l'état, je me ſuis obéré.

DORNANE.

Parbleu qui ne l'eſt pas, ſurtout parmi nous autres ?
Meſſieurs les Créanciers feront comme les autres,
Ils prendront patience, ils ſont faits pour cela.
Ne va pas en payant nous gâter ces gens-là.

MONROSE.

Le deſſein en eſt pris, & j'y reſterai ferme,
Il faut s'exécurer.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme.

MONROSE.

Je veux me liberer.

DORNANE.

Te liberer! comment?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai juſqu'à mon régiment.

DORNANE.

C'eſt te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire?

DORNANE.

Que deviendras-tu?

MONROSE.

Rien. Suis-je ſi néceſſaire?
Faut-il, pour ſoutenir toujours le même éclat,
A mille malheureux emprunter mon éclat?
A l'abri d'une fauſſe & coupable importance,
Les forcer de m'aider de leur propre ſubſtance,
Et braver à la fois mes remords & leurs cris,
J'aime mieux n'être plus que de vivre à ce prix.

Sc. 9. Act. 2.

Hortenſe que j'honore eſt une infortunée,
Que je ne ſçai comment mon oncle a ruinée,
Je tenois tout de lui; je n'avois preſque rien.

ARAMONT.

Il eſt vrai.

MONROSE.

Juſqu'ici, j'ai vecu ſur ſon bien
J'ai juſques à ſa mort ſurchargé ſa dépenſe,
Ainſi j'ai partagé les dépouilles d'Hortenſe,
Il me ſeroit affreux de vivre à ſes dépens,
Autant que je pourrai, je dois & je prétens
Réparer en ſecret des pertes auſſi grandes,
Il me reſte une terre, il faut que tu la vendes.

ARAMONT.

Eh ne vous chargez point de ſemblables remords,
S'il falloit réparer les ſottiſes des Morts,
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas ſuffire,
Ce n'eſt pas vorre faute, on n'a rien à vous dire.

MONROSE.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui;
Il ſe juge lui-même, & jamais par autrui;
Si tôt qu'il ſe condamne on ne ſçauroit l'abſoudre,
En un mot je le veux.

ARAMONT.

Mais...

MONROSE.

Il faut t'y réſoudre:
Voilà

Voilà pour cet effet ma procuration.

Sc. 6. Act. 3. Ecole des Amis de la Chauſſe

HYPOCRITE.

Les hommes qui ſont bons naturellement, & qui vont droit leur chemin dans la pratique de la Religion & de l'honneur, ſont fort aiſément la dupe des Hypocrites. C'eſt ici l'image d'une prévention aveugle, d'un fol entêtement que l'on a pour un fourbe dont on eſt la dupe.

ORGON.

Ah mon frere, bon jour.

CLEANTE.

Je ſortois & j'ai joye à vous voir de retour;
La Campagne à préſent n'eſt pas beaucoup fleurie.

ORGON.

Dorine, mon beaufrere, attendez je vous prie;
Vous voulez bien ſouffrir, pour m'ôter de ſouci.
Que je m'informe unpeu de nouvelles d'ici.
Tout s'eſt-il ces deux jours paſſé de bonne ſorte?
Qu'eſt-ce qu'on fait ceans? comment eſt-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eût hier la fiévre juſqu'au ſoir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe ? il ſe porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Le ſoir elle eut un grand dégoût,
Et ne put au ſouper toucher à rien du tout,
Tant ſa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il ſoupa lui ſeul & devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une partie de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

La nuit ſe paſſa toute entiere,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiere.
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir ſommeiller,
Et juſqu'au jour près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Preſſé d'un ſommeil agréable,
Il paſſa dans ſa chambre au ſortir de la table,

Et dans ſon lit bien chaud, il ſe mit tout
ſoudain,
Où ſans trouble il dormit juſques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin par nos raiſons gagnée ;
Elle ſe réſolut à ſouffrir la ſaignée,
Et le ſoulagement ſuivit tout auſſitôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut ;
Et contre tous les maux fortifia ſon ame
Pour réparer le ſang qu'avoit perdu Madame ;
But à ſon déjeuné quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux ſe portent bien enfin ;
Et je vais à Madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à ſa convaleſcence.

CLEANTE.

A votre nez, mon frére elle ſe rit de vous,
Et ſans avoir deſſein de vous mettre en courroux
Je vous dirai tout franc que c'eſt avec juſtice ;

A-t'on jamais parlé d'un ſemblable caprice ?
Et ſe peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vout faire oublier toutes choſes pour lui ?
Qu'après avoir chez vous réparé ſa misère,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte là mon beaufrere,
Vous ne connoiſſez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas puiſque vous le voulez ;
Mais enfin pour ſçavoir quel homme ce peut être,...

ORGON.

Mon frere, vous ſeriez charmé de le connoître,
Et vos raviſſemens ne prendroient point de fin.
C'eſt un homme qui.... ha... un homme,... un homme enfin,
Qui ſuit bien ſes leçons, goute une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui je deviens tout autre avec ſon entretien,
Il m'enſeigne à n'avoir affection pour rien.
De toutes amitiés il détache mon ame,
Et je verrois mourir frere, enfans, mere & femme,

Que je m'en ſoucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les ſentimens humains ; mon frere que voilà.

ORGON.

Ah ! ſi vous aviez vû comme j'en fis rencontre ;
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre ?
Chaque jour à l'Égliſe il venoit d'un air doux ;
Tout vis-à-vis de moi ſe mettre à deux genoux,
Il attiroit les yeux de l'Aſſemblée entiere,
Par l'ardeur dont au Ciel il pouſſoit ſa priere,
Il faiſoit des ſoupirs, de grands élancemens,
Et baiſoit humblement la terre à tous momens ;
Et lorſque je ſortois il me devançoit vite,
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau-bénite.

CLEANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frere, que je croi,
Avec de tels diſcours vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage....

ORGON.

Mon frére ; ce diſcours ſent le libertinage ;
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché ;
Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché ;
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils les diſcours ordinaires ;
Ils veulent que chacun ſoit aveugle comme eux.

C'eſt être libertin que d'avoir de bons yeux ;
Et qui n'adore pas des vaines ſimagrées,
N'a ni reſpect ni foi pour les choſes ſacrées.
Sc. 5. Act. 1. du Tartuffe de Moliere.

MEME SUJET.

Caractère d'un Hypocrite. Ses manieres, ſes propos, ſon libertinage d'eſprit & de cœur.

Rien n'eſt plus capable de donner de l'horreur pour l'hypocriſie que de voir un Hypocrite dans l'action & jouant ſon Rolle.

TARTUFFE *appercevant Dorine.*

Laurent, ſerrez ma haire avec ma diſcipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine ;
Si l'on vient pour me voir, je vais aux Priſonniers
Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation & de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire....

TARTUFFE *tirant un mouchoir de ſa poche.*

Ah ! mon Dieu, je vous prie,

Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce ſein que je ne ſçaurois voir ;
Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
Et cela fait venir de coupables penſées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair ſur vos ſens fait grande impreſſion ;

TARTUFFE.

Mettez dans vos diſcours un peu de modeſtie,
Ou je vais ſur le champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'eſt moi qui vous vais laiſſer en repos,
Et je n'ai ſeulement qu'à vous dire deux mots,
Madame va venir dans cette Salle baſſe,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Helas ! très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il ſe radoucit,
Ma foi, je ſuis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t'elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entends, ce me ſemble;
Oui, c'eſt elle en perſonne, & je vous laiſſe enſemble.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par ſa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la ſanté,
Et béniſſe vos jours autant que le déſire:
Le plus humble de ceux que ſon amour inſpire!

ELMIRE.

Je ſuis fort obligée à ce ſouhait pieux,
Mais prenons une chaiſe, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment de votre mal, vous ſentez-vous remiſe?

ELMIRE.

Fort bien; & cette fiévre a bientôt quitté priſe.

TARTUFFE.

Mes prieres n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en haut:
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote inſtance,
Qui n'ait eu pour objet votre convaleſcence.

ELMIRE.

Votre zéle pour moi s'eſt trop inquieté.

TARTUFFE.

On ne peut trop cherir votre chere ſanté,

Et pour la rétablir j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'eſt pouſſer bien avant la charité Chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne mé-
ritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en ſecret d'une affaire;
Et ſuis bien aiſe ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en ſuis ravi de même; & ſans doute il m'eſt
doux,
Madame, de me voir ſeul-à-ſeul avec vous.
C'eſt une occaſion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que juſqu'à cette heure il me l'ait ac-
cordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'eſt un mot d'en-
tretien,
Où tout votre cœur s'ouvre & ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux auſſi pour grace ſinguliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiére;
Et vous faire ſerment que les bruits que je fais
Des viſites qu'ici recoivent vos attraits,

Ne ſont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plûtôt d'un tranſport de zéle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement.....

ELMIRE.

Je le prends bien ainſi,
Et crois que mon ſalut vous donne ce ſouci.

TARTUFFE *lui ſerrant le bout des doigts.*

Oui, Madame, ſans doute & ma ferveur eſt telle...

ELMIRE.

Ouf, vous me ſerrez trop.

TARTUFFE.

C'eſt par excès de zéle,
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais deſſein,
Et j'aurois bien plûtôt.....

Il lui met la main ſur le genou.

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit; l'étoffe en eſt moelleuſe.

ELMIRE.

Ah! de grace, laiſſez, je ſuis fort chatouilleuſe.

Elle recule ſa chaiſe, & Tartuffe raproche la ſienne

TARTUFFE.

Mon Dieu, que de ce point l'ouvrage eſt merveilleux !
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux ;
Jamais en toutes choſes on n'a vû ſi bien faire.

ELMIRE.

Il eſt vrai, mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager ſa foi,
Et vous donner ſa fille ; eſt il vrai ? dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots : mais Madame, à vrai dire,
Ce n'eſt pas le bonheur après quoi je ſoupire ;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la felicité qui fait tous mes ſouhaits.

ELMIRE.

C'eſt que vous n'aimez rien des choſes de la terre.

TARTUFFE.

Mon ſein n'enferme pas un cœur qui ſoit de verre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos déſirs,
Et que rien ici bas n'arrête vos déſirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos ſens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits reflêchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ſes plus rares merveilles.
Il a ſur votre face épanchié des beautés,
Dont les yeux ſont ſurpris & les cœurs tranſportés,
Et je n'ai pû vous voir, parfaite créature.
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour ſentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même il s'eſt peint....

ELMIRE.

La déclaration eſt tout-à-fait galante,
Mais elle eſt, à vrai dire, un peu bien ſurprenante,
Vous deviez, ce me ſemble, armer mieux votre ſein,
Et raiſonner un peu ſur un pareil deſſein;
Un dévot comme vous, & que par-tout on nomme....

TARTUFFE.

Ah! pour être dévot, je n'en ſuis pas moins homme,
Et l'orſqu'on vient à voir vos céleſtes appas,
Un cœur ſe laiſſe prendre & ne raiſonne pas.
Je ſçai qu'un tel diſcours de moi paroît étrange;
Mais Madame, après tout, je ne ſuis pas un bon Ange....
Votre honneur avec moi, ne court point de hazard,
Et n'a nulle diſgrace à craindre de ma part....

ELMIRE.

Je vous écoute dire, & votre Rethorique
En termes aſſez forts à mon ame s'explique.
N'apréhendez-vous point que je ne ſois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur?
Et que le prompt avis d'un amour de la ſorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte.

TARTUFFE.

Je ſçai que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité....

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être,
Mais ma diſcrétion ſe veut faire paroître,
Je ne redirai point l'affaire à mon époux,

Mais je veux en revanche une choſe de vous.
C'eſt de preſſer tout franc & ſans nulle chicane,
L'union de Valere avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuſte pouvoir,
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre eſpoir.

HYPOCRITE.

MEME SUJET. Il faut garder un milieu à l'égard des gens qui vivent dans un certain air de réforme ; c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas être aſſez ſimple pour s'en laiſſer impoſer par des Hypocrites & ne pas tomber dans une défiance exceſſive, & telle que nous nous imaginions, que la plûpart des gens dont l'extérieur annonce une vie très-réguliere, ne ſont pas ſincérement ce qu'ils paroiſſent au dehors.

CLEANTE.

Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur,
Je ſçai comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'eſt point les Eſclaves
Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves;

Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves ſoient ceux qui ſont beaucoup de bruit ;
Les bons & vrais dévots qu'on doit ſuivre à la trace,
Ne ſont pas ceux auſſi qui ſont tant de grimace.
Eh quoi! vous ne ferez nulle diſtinction,
Entre l'Hypocriſie & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un ſemblable langage ;
Et rendre même honneur au maſque qu'au viſage ?
Egaler l'artifice à la ſincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité.
Eſtimer le fantôme autant que la perſonne,
Et la fauſſe monnoie, à l'égal de la bonne.
Les hommes la plûpart ſont étrangement faits ;
Dans la juſte nature on ne les voit jamais....
Que cela vous ſoit dit en paſſant; mon beaufrere.

ORGON.

Oui, vous êtes ſans doute un Docteur qu'on revère,
Tout le ſçavoir du monde eſt chez vous retiré.

CLEANTE.

Je ne ſuis point, mon frere, un Docteur révéré,

Mais en un mot je ſçai pour toute ma ſcience
Du faux avec le vrai faire la difference,
Et comme je ne vois nul genre de heros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits dévots,
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle,
Que la ſainte ferveur d'un véritable zéle;
Auſſi ne vois-je rien qui ſoit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zéle ſpécieux,
Que ces francs Charlatans, que ces dévots de place,
De qui la ſacrilège & trompeuſe grimace
Abuſe impunément & ſe joue à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré,
Ces gens qui par une ame à l'interêt ſoûmiſe,
Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clin d'yeux & d'élans affectés,
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune,
Qui bruians & priants, demandent chaque jour,
Et prêchant la retraite au milieu de la Cour,
Qui ſçavent ajuſter leur zéle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices,

Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment,
De l'interêt du Ciel leur fier ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révére,
Et que leur passion dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître,
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Ce titre par aucun ne leur est débatu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu.
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine & traitable,
Ils ne censurent point toutes nos actions.
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et laissent la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres,
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui,
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre,

On les voit pour tous ſoins ſe mêler de bien vivre,
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Il attachent leur haine au péché ſeulement,
Et ne veulent point prendre avec un zéle extrême,
Les interêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut uſer.
Voilà l'exemple enfin qu'il faut ſe propoſer.....
Sc. 5. Act. 1. Du Tartuffe.

Mais parce qu'un frippon nous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une auſtère grimace,
N'inferons point qu'on ſoit par-tout fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne ſe trouve aujourd'hui.
Laiſſez aux libertins ces folles conſéquences,
Démêlez la vertu d'avec ces apparences,
Ne hazardez jamais votre eſtime trop tôt,
Et ſoyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il ſe peut, d'honorer l'impoſture;
Mais au vrai zéle, auſſi n'allez pas faire injure,
Et s'il vous faut tomber dans une extrêmité,
Péchez plûtôt encore de cet autre côté.
Sc. 1. Act. 5. Tartuff.

INTENDANT DE MAISON.

Caractère de certains qui font leurs affaires aux dépens de celles de leurs Maîtres. Il eſt bon que la Comédie démaſque de pareilles gens. Les Grands ſe ruinent beaucoup moins par les dépenſes que le luxe a introduit que par ce qu'ils ne veulent point entrer dans le détail de leurs affaires, les uns par pareſſe, les autres par une fierté mal entendue.

EMILIE.

Ah! Monſieur Tapinois, approchez; hé bien qu'eſt-ce?
Venez-vous m'apporter l'état de votre caiſſe?
Qu'avez-vous à me dire avec tous ces papiers?

TAPINOIS.

Madame, votre régle eſt qu'à tous les quartiers,
Trois mois finis je vienne au jour de l'écheance,
Vous rendre un compte exact de recette & dépenſe,
Afin que vous puiſſiez voir & toucher au doigt
Tant ce que vous devez, que ce que l'on vous doit;
Et qu'en le muniſſant de votre ſignature,

J'en puiſſe ſans retour aſſurer la clôture.

ÉMILIE.

Ah ! mon Dieu, vos trois mois arrivent bien ſouvent.

TAPINOIS.

Ils n'arrivent jamais que quatre fois l'année, Madame, & tout au plus c'eſt une matinée.

ÉMILIE.

Eh bien, voyons, liſez :

TAPINOIS.

Bien d'autres Intendans
A vous importuner paroîtroient moins ardens ;
Ces Meſſieurs n'aiment pas les comptes qui finiſſent ;
Tandis que dans leurs mains, en repos ils vieilliſſent ;
Le Maître leur laiſſant leurs biens à gouverner,
N'en touche que la part qu'ils veulent lui donner,
Pendant vingt ou trente ans leur bonté les fait vivre,
Mais l'effet qui s'enſuit & qui doit s'en enſuivre ;
C'eſt de voir à la fin, tout compte expédié,
L'Intendant en Carroſſe & le Seigneur à pié.

EMILIE.

Fort bien, mais finiſſons.

TAPINOIS.

Pour moi, dans les affaires
Mon point fixe eſt toujours que les choſes ſoient claires,
Ma conſcience même, à vous dire le vrai,
Ne s'étend qu'avec peine à trois mois de délai;
J'appréhende toujours & c'eſt là mon ſupplice,
De me tromper, Madame, à votre préjudice.

EMILIE.

Nous ſçavons.....

TAPINOIS.

Ah! Madame, en la place où je ſuis,
Vous ne connoiſſez pas les troubles, les ennuis,
Que tout homme de bien rencontre ſur ſa route,
Quand il ſonge aux devoirs de ſon état.

EMILIE.

Sans doute;
Mais...,

TAPINOIS.

Ce qui me ſurprend, c'eſt que dans l'Univers,
Il ſe puiſſe trouver des hommes ſi pervers,
Si lâches, ſi méchans, ſi ſcélerats, ſi traîtres,
Que de vouloir tromper leurs Seigneurs & leurs Maîtres,
Comme s'ils ignoroient, ces cœurs paitris de fer,
Que la mort les attend, & qu'il eſt un Enfer.

EMILIE.

C'eſt bien dit, mais liſons & quittons la ſornette.

TAPINOIS.

Vous plait-il commencer par l'état de recette ?

EMILIE.

Aſſurément.

TAPINOIS *après avoir lu les articles de recette & une partie de ceux de la dépenſe pourſuit ainſi.*

Item, voici le grand *item.*

Juſqu'à ce préſent jour, pris à la boucherie,
En veau, beuf, & mouton.

EMILIE.

Eh, Monſieur, je vous prie,
De vouloir m'épargner, je vous l'ai déja dit.
De ces comptes bourgeois le ſordide récit,
Tout ce ſale examen me dégoute & m'afflige.

TAPINOIS.

Mais, Madame.

EMILIE.

Eh ſi donc.

TAPINOIS.

Il faut bien.

EMILIE.

Fi, vous dis-je.

TAPINOIS.

Le calcul n'eſt pas long, écoutez un moment.

Six pages tout au plus.

EMILIE.

Six pages ! ſeulement.

TAPINOIS.

Au Rotiſſeur.....

EMILIE.

Hé paix.

TAPINOIS.

A l'Epicier.

EMILIE.

Quel homme !

TAPINOIS.

En volailles.....

EMILIE.

Encor ?

TAPINOIS.

Legumes.....

EMILIE.

Il m'aſſome.

Me voilà pour huit jours avec un mal de cœur,
Capable de me faire expirer de langueur.

TAPINOIS.

J'ai cru.....

EMILIE.

Sans m'expoſer à ce dégoût extrême ;
N'auriez vous pas dû voir ces comptes-là vous-même ?

TAPINOIS.

Oui, mais.....

EMILIE.

Vous êtes fait, étant mon tréſorier,
Pour les examiner & moi pour les payer.
Que faut-il de plus.... Eſt-ce tout?

TAPINOIS.

A peu près.
Voilà le principal, tout ce qui vient après,
Conſiſte en fractions d'intérêt & de rentes,
Pour l'acquit journalier des ſommes differentes.
Que votre Procureur Monſieur Iſcariot,
Vous fait en vos beſoins trouver au premier mot.
C'eſt un homme obligeant.

EMILIE.

Cela n'eſt pas croyable!
Tout ce qu'on lui demande, il le trouve faiſable.
Et je n'ai qu'à marquer la ſomme qu'il me plaît
En ſignant quatre mots, l'argent ſe trouve prêt.

TAPINOIS.

Voulez-vous calculer colonne par colonne?
Les articles marquez?...

EMILIE.

Ah! bon Dieu, je friſſonne.
Moi des calculs? ô Ciel!

TAPINOIS.

Mais au moins un extrait

Des

Des menus interêts....

EMILIE.

Eh que vous ai-je fait ?
Pour vouloir que je meure ? ah quelle barbarie !
Des calculs ! eh venons au total, je vous prie.

TAPINOIS.

Eh bien ſoit, puiſqu'il faut contenter vos déſirs.
Total des interêts, achats, menus plaiſirs,
Loüage de maiſon, fourniture & vivres,
Gages & cætera, *vingt mille deux cens livres,*
Onze ſols ſix deniers.

EMILIE.

Onze ſols ſix déniers.
Cela s'entend, donnez, je ſigne volontiers,
Quand les comptes ſont ronds, aiſez, intelligibles.

Sc. 3. Act. 1. Des Ayeux chimeriques de Rouſſeau.

Le même Intendant & Iſcariot Procureur.

TAPINOIS.

J'étouffe & ne ſçais que réſoudre.

ISCARIOT.

Comment donc ?

TAPINOIS.

Vous m'avez frapé d'un coup de foudre

Monſieur Iſcariot. Quoi malgré tous nos ſoins,
Ce procès dans le tems qu'on s'en doutoit le moins.
Se verroit decidé ſans pouvoir s'en défendre ?
Et c'eſt vous qui venez vous-même nous l'apprendre ?
Vous qui promettiez tant quand je vous en parlois,
De le faire durer dix ans ſi je voulois.

ISCARIOT.

Je l'aurois au beſoin fait durer juſqu'à trente,
Mais ce beau Préſident, ce Tuteur de Dorante,
A par ſon grand credit mis ma ſcience à bout.
Ces Meſſieurs là chez eux ſont les maîtres de tout ;
Et ma foi vous n'auriez jamais dû pour bien faire,
Ayant cet homme à dos entamer votre affaire.

TAPINOIS.

C'étoit un coup d'Etat, il falloit tout tenter,
L'hymen de ſon Dorante alloit s'executer.
Et ſi je n'avois pas employé cette adreſſe,
Pour rompre la partie & tromper la Comteſſe,
Ce maudit Préſident n'eut pas manqué d'abord,
D'entrer dans cent détails qui nous euſſent fait tort.
Tous ces gens de Palais ſont pointilleux en Diable,

Et j'ai pour leur commerce une haine effroiable.
Je croiois les voyant bien duëment expulsés,
Dans le cours du procès avoir du tems assez...
Mais ce coup imprévu me met hors de mesure.

ISCARIOT.

Auriez-vous sans cela quelque voye assez sûre
Quelque bon mariage assez à votre main,
Pour pouvoir en attendre un bon succès prochain.

TAPINOIS.

Hélas! occasion ne fut jamais plus belle,
J'avois trouvé mon fait, un Marquis sans cervelle,
Evaporé, badin, de tous soins ennemi,
Et de qui l'Intendant est mon intime ami.
Trois jours de tems l'affaire étoit faite.

ISCARIOT.

Ecoutez.
En ce cas je pourrois encor vous être utile.

TAPINOIS.

Et comment?

ISCARIOT.

Nous avons la Requête civile,
Si nous perdons la cause ainsi que je le crois;
Je puis la faire encor trainer un ou deux mois.

TAPINOIS.

Dites-vous vrai?

ISCARIOT.

L'affaire étant un peu suivie;

J'en ſuis ſûr.

TAPINOIS.

Ah! mon cher, vous me rendez la vie.
Oui, pourvu que je puiſſe encore en prolongeant...

ISCARIOT.

Il faudra conſigner : avez-vous de l'argent ?

TAPINOIS.

Madame n'en a point, mais j'ai dans ma caſſette,
D'une coupe de bois que pour elle j'ai faite,
Quelque neuf mille francs, ou dix mille environ,
Que je puis lui prêter encor ſous votre nom.
Je vais vous les livrer ſur votre contre-lettre.

ISCARIOT.

Mais, Monſieur Tapinois, voulez-vous me permettre,
De vous repréſenter qu'en quinze mois au plus,
Voilà déjà d'argent plus de vingt mille écus,
Qu'en ſecret ſous mon nom pour cacher votre trame,
A très gros interêts vous prêtez à Madame,
Et que cet argent là ne vous provient pourtant,
Que de ſes revenus, que vous touchez comptant.
Si la choſe éclatoit & que pour me confondre...

TAPINOIS.

Eh bien, que craignez-vous. C'eſt à moi d'en répondre.

ISCARIOT.

Il eſt vrai, vous riſquez encore plus que moi ;
J'en conviens, mais enfin, l'honneur, la bonne foi.....

TAPINOIS.

Oh oh, vous voulez faire ici du bon Apôtre,
La bonne foi, l'honneur ? en voila bien d'un autre!
Hé taiſez-vous, vos ſoins n'ont pas été forcés ;
Je vous ai bien payé.

ISCARIOT.

Pas tout à fait aſſez.

TAPINOIS.

Comment donc ? un pour cent pour vos droits de courtage.

ISCARIOT.

J'en voudrois bien avoir quelque peu davantage.

TAPINOIS.

Allons, allons, nous ſerons tous contens ;
Et vous n'y perdrez rien.

ISCARIOT.

C'eſt comme je l'entends.

Sc. 5. Act. 2.

Suite des mêmes Caracteres.

ISCARIOT.

Le Commis du Greffier m'a de tout éclairci ;

Et je n'ai fait qu'un pas de chez nous juſqu'ici.
Pour finir m'a-t'il dit cette ennuyeuſe affaire,
La Chambre a prolongé ſa ſéance ordinaire.
Et ces Meſſieurs ravis de s'en débaraſſer.
Juſques après une heure ont voulu la pouſſer.
Enfin ſur le rapport que m'a fait ce bon homme.

TAPINOIS.

Enfin, c'eſt un procès perdu.

ISCARIOT.

Oui, tout d'un ſomme.

TAPINOIS.

Hé bien c'eſt un malheur facile à réparer,
Et nous avons en main de quoi nous raſſurer.
J'en vais donner nouvelle à notre Douairiere,
Et j'eſpere tourner ſon eſprit de maniere,
En la piquant d'honneur que nous l'obligerons,
D'en faire quatre fois plus que nous ne voudrions.
Laiſſez-moi ſeulement lui parler tête à tête,
Et courez au plutôt dreſſer votre requête.
Je vous ai mis en main tout l'argent qu'il nous faut,
Allez, laiſſez-moi faire, & revenez tantôt.

ISCARIOT.

Je ne m'étonne pas ſi vous diſpoſez d'elle,
Vous la ſervez ſans doute avec beaucoup de zele,

Mais quelqu'en ait été juſqu'ici le ſuccés,
Vous feriez pourtant bien d'en modérer l'excés.
Nous allons trop grand train, je vous le dis encore,
Et je crains qu'à la fin.....

TAPINOIS.

Bon, c'eſt une Pecore.
Une folle qui court à ſa perte tout droit,
Et veut ſe ruiner à tel prix que ce ſoit.
Sans nous mille fripons dont le monde fourmille,
Engloutiroient bientôt les biens de ſa famille.
Et puiſque de ſes biens l'heritage abſolu,
Au premier occupant ſemble être dévolu,
Autant vaut-il qu'il paſſe à ceux qui le méritent,
Et que d'honnêtes gens comme nous en profitent.

ISCARIOT.

C'eſt très-bien raiſonné.

Des Ayeux chimeriques de Rouſſeau. AB. 4.

IRRESOLU.

Quelques traits de ſon Caractere. Les hommes qui ont ce défaut ſont ſouvent à charge à eux-mêmes, & nuiſent à leurs affaires.

FRONTIN *Valet de Dorante.*

Or ſçachez donc, Monſieur, que ce matin, mon maître,

S'eſt levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a t'il dit,
Tes diſcours ont long-tems occupé mon eſprit.
Tout bien conſideré je me trouve en un âge,
Où je dois en effet ſonger au mariage.
Je ne balance plus, le deſſein en eſt pris.

PYRANTE *pere de l'Irréſolu.*

Plus agréablement pouvois-je être ſurpris?
Tien, voilà deux louis pour la bonne nouvelle.

FRONTIN.

Très obligé, je ſors, mon maître me rapelle.
Je l'habille, il ſe taît. Quand il eſt habillé.
Je rêvois, me dit-il, tantôt tout éveillé,
Qui? moi? me marier? ah! je n'ai point d'envie,
D'aller riſquer ainſi le repos de ma vie.

LISIMON.

Je vous l'avois bien dit, qu'il ſe moquoit de vous.

PYRANTE.

Allons Coquin, rends-moi mes deux louis.

FRONTIN.

Tout doux.
Ceci ne finit pas, comme on pourroit le croire.
Ecoutez, s'il vous plaît, la fin de mon hiſtoire.
Il ſort: à ſon retour il paroit tout changé,
Il brule de ſe voir par l'hymen engagé.

D'un ſemblable projet je ne faiſois que rire.
Mais comme il m'a permis de venir vous le dire,
Et de vous aſſurer qu'il ne changera point,
Je crois qu'il ne peut plus reculer ſur ce point.

PYRANTE.

C'eſt bien dit, il me craint, il m'aime, il me reſpecte,
Sa réſolution ne peut m'être ſuſpecte.
Mais dis-moi?

FRONTIN.

Quoi, Monſieur?

PYRANTE.

Je ſerois curieux.
De ſçavoir, s'il n'a point encor jetté les yeux
Sur quelque objet.....

FRONTIN.

Eh oui, c'eſt ce qui fait ſa peine.

PYRANTE.

Comment? a-t'on pour lui du mépris, de la haine?

FRONTIN.

Non, ce n'eſt point cela. La peine où je le vois,
C'eſt qu'il aime, Monſieur, deux belles à la fois.
L'un de ces deux objets eſt une jeune blonde,
Qui paroît à ſes yeux la plus belle du monde.

Et l'autre eſt une brune aux yeux vifs & perçans,
Dont les charmes ſur lui ne ſont pas moins puiſſans.
Le ſérieux de l'une & ſa langueur touchante,
Lui diſent qu'elle eſt tendre, & fidele, & conſtante.
Mais l'enjouement de l'autre & ſa vivacité,
Ont un attrait piquant dont il eſt enchanté.
Enfin paſſant toujours de la blonde à la brune,
Il les veut toutes deux & n'en choiſit acune.
Et quant à moi je crois, que pour le rendre heureux,
Il les lui faudroit faire épouſer toutes deux.

MEME CARACTERE.

DORANTE *l'irréſolu.*

Quand il eſt queſtion, Frontin, de s'engager,
Par les nœuds de l'hymen, on n'y peut trop ſonger.

FRONTIN.

Mais, ſur tout autre fait comme ſur cette affaire
Vous ne ſçavez jamais ce que vous voulez faire.
Vous rêvez ?...

DORANTE.

Après tout de l'humeur dont je ſuis,
Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuis,

Et tous les accidens dont l'hymen nous menace,
Oui, je ſçai les moyens de parer ma diſgrace;
De faire que pour moi, l'hymen ait des douceurs.
Quand on fait un bon choix, c'eſt le lien des cœurs.
Un mari complaiſant, libéral, jeune & tendre,
Au bonheur d'être aimé peut aiſément prétendre,
Si lorſqu'il ſe marie, il poſſede le cœur,
De celle dont il veut faire tout ſon bonheur.
Son exemple eſt puiſſant ſur l'eſprit de ſa femme,
Vertueux, il ſoutient la vertu dans ſon ame.
Rempli d'égards pour elle, il en eſt reſpecté,
Fidele, il la maintient dans la fidelité.
Mille exemples enfin font aiſément connoître,
Que ſouvent les maris ſont ce qu'ils veulent être.
Malgré les mœurs du tems je veux me rendre heureux,
En bornant à ma femme & mes ſoins & mes vœux.
Et plus amant qu'époux, toujours la politeſſe
Suivra les doux tranſports de ma vive tendreſſe
Voilà le vrai moien d'être en repos, chéri,
Et de faire au galant préférer le mari.

FRONTIN.

La choſe en ce tems ci me paroît difficile,
Quiconque y réuſſit peut paſſer pour habile,

Mais ce miracle là vous étoit réſervé.

DORANTE.

Oui, je prétends me faire un bonheur achevé.

FRONTIN.

Voyons donc maintenant à choiſir des deux belles,
Votre cœur panche-t'il également pour elles?

DORANTE.

Si je l'en crois, Frontin, mon choix eſt déjà fait.

FRONTIN.

N'aimez-vous point Julie?

DORANTE.

Oui, je l'aime en effet.
Son aimable enjouement me ravit & m'enchante,
Quel brillant! quel éclat!

FRONTIN.

Elle eſt vive & piquante,
Ses yeux quoique muets demandent clairement,
Ce que ſa bouche n'oſe expliquer nettement.

DORANTE.

Je l'avoüe entre nous, dès que je l'enviſage,
Je n'ai plus de raiſons contre le mariage.

FRONTIN.

Je ſuis de même avis. Or donc ſans biaiſer,
Il faut nous dépêcher, Monſieur, de l'épouſer.

DORANTE.

M'y voilà réſolu,.... mais pourtant quand j'y penſe,

Sa ſœur eſt bien aimable!

FRONTIN.

Elle eſt d'une indolence...

DORANTE.

Tu nommes indolence un gracieux maintien,
Une douce langueur; un modeſte entretien,
Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut ſans crime,
Lui refuſer au moins la plus parfaite eſtime.
Oui, quoique malgré moi, Julie ait tous mes vœux,
Je ſens qu'avec ſa ſœur je ſerois plus heureux.

FRONTIN.

Prenons donc celle-ci. *A part* Bon, le voilà qui penſe.
Votre choix eſt-il fait?

DORANTE.

Non, je ſuis en balance,
Je ne ſçai que réſoudre & d'une & d'autre part.

FRONTIN.

Ma foi, m'en croirez-vous? Choiſiſſez au haſard, &c.

Sc. 2. Act. 1. De l'irreſolu. de Deſtouches.

JALOUX.

UN homme jaloux à l'excès s'expoſe à de grands tourmens.

Le Comédie offre ſur cette matiere des Tableaux fort amuſans.

UN GASCON *Embraſſant un Gentilhomme de Beauce, jaloux & brutal qui alloit ſe marier.*

Ah ! Monſieur.

LE BEAUCERON.

Et morbleu, d'où vient donc l'embraſſade ?
La peſte vous étouffe avec votre jargon.

LE GASCON.

Monſieur de Courteville....

LE BEAUCERON.

Il eſt vrai, c'eſt mon nom.

LE GASCON, *l'embraſſant bien fort.*

Vous ne connoiſſez plus vos amis.

LE BEAUCERON.

Et de grace,
Laiſſez-moi prendre haleine & vous revoir en face,
Voulez-vous m'étouffer ? enfin je vous connois.

LE GASCON.

Sans doute.

LE BEAUCERON.

Et depuis quand ?

LE GASCON.

Depuis plus de dix mois,
Vous êtes Beauceron volontiers ?

LE BEAUCERON.

Je le penſe ;
bas. C'eſt un Galant qui cherche à faire connoiſſance.

LE GASCON.

J'étois, & vous m'allez connoître aſſurément,
Capitaine & Major dans certain Régiment,
Qui paſſa l'an dernier dedans votre Village.

LE BEAUCERON.

Ah ! oui. Les grands fripons !

LE GASCON.

On fit quelque ravage,
J'en demeure d'accord, mais je fus des premiers....

LE BEAUCERON.

Vous êtes donc, Monſieur, de ces avanturiers
De ces amis du feu, de poudre & de ſalpêtre

De ces geus avec qui chez ſoi l'on n'eſt point maître,
Qui ne ſuivez en tout que votre paſſion,
Et qui voulez par-tout être à diſcrétion,
Dont l'eſprit emporté, comme vôtre regarde
Du noble Campagnard, la femme Campagnarde,
Qui vous apprivoiſant dès la ſeconde fois,
Mettez effrontément un honneur aux abois,
N'employez tous vos ſoins qu'à gâter un ménage,
Et n'êtes point content que le mari n'enrage.

LE GASCON.

Epargnez vos amis.

LE BEAUCERON.

Apprenez que je ſuis
Ennnemi capital de ſemblables amis,
Mais enfin dites-nous quel motif vous amene?

LE GASCON.

Je viens pour des billets * & rencontrant Climene,
J'ai pris occaſion....

LE BEAUCERON.

C'eſt donc aſſez jaſer.

* *On ſuppoſe dans cette Piéce, qu'il ſe faiſoit une Lotterie dans la maiſon de Climene.*

Qui vient pour des billets ne vient pas pour causer.

LE GASCON.

Morbleu, j'aime le Sexe, & ma joye eſt extrême
Quand je trouve.....

LE BEAUCERON.

Tout doux.

LE GASCON.

Sçachez...

LE BEAUCERON.

Sçachez vous-même ;
Si vous ne le ſçavez, que vous voyez en nous,
Le Couſin de Climene & ſon futur époux ;
Que je me dois dans peu marier avec elle ;
Et me voir Gouverneur de cette Citadelle ;
Que je veux pour briſer toute autre liaiſon ;
Y mettre mon honneur bientôt en garniſon ;
Qu'étant noble & Seigneur d'une aſſez belle Terre,
Mon logement doit être exempt des gens de guerre,
Et qu'enfin je prétens en cette qualité,
Que je puis faire nargue à la majorité.

LE GASCON.

Suffit je vous entends.

LE BEAUCERON.

C'eſt ce que je demande;
Cherchez fortune ailleurs.

LE GASCON.

Je le veux, c'eſt aſſez m'en dire ſur ce point.

Il ſort.

LE BEAUCERON *parlant à Climene.*

Enfin vous voulez donc en tous lieux & toujours,
De votre humeur galante entretenir le cours,
Voir toujours près de vous quelque face choquante,
Pour moi futur époux, de femme trop galante,
Et que je trouve ici toujours malgré ce rang,
Quelque nouveau tranſi qui m'échauffe le ſang,
Quelque diſeur de rien, de qui l'ame coquette
Sçache à brule pourpoint tirer une fleurette,
Qui vous ſerre les mains, & qui pour mes péchés,
Vous parle inceſſamment à quatre doigts du nez.

CLIMENE.

Comme je ſuis chez moi, je crois par bienſéance,
Ne pouvoir me parer de quelque complaiſance,

Et principalement lorſque je vois des gens,
De qui la mine & l'air exigent.

LE BEAUCERON.

Je prétends
Qu'on peut payer ces gens malgré la bienſéance,
D'un adieu bien ſuccint, & d'une révérence;
Mais je vois ce que c'eſt, la Belle, vous aimez
Ces Meſſieurs à fracas, ces Galans parfumés.

Suite du même Caractère.

CLIMENE.

Ne voulez-vous ſonger qu'à me perſécuter?
Et n'être ingenieux que pour me tourmenter;
La plus rare beauté veut que l'art la ſeconde, *
Il faut être à la mode ou renoncer au monde;
Outre que je ne vois dans mon ajuſtement,
Rien que de fort modeſte, à parler franchement.
Tout vous choque & ſur tout vous voulez me contraindre.

* *Il venoit de critiquer qu'elle fut parée.*

LE BEAUCERON.

Il eſt vrai, j'ai grand tort, Couſine, de me plaindre;
Je devois, ſans troubler tantôt votre entretien,
Avec ces deux Meſſieurs paſſer ſans dire rien;
Je devois avec eux, pour flatter votre attente,
Laiſſer agoniſer votre pudeur mourante,
Et voir d'un œil tranquile & plus commode enfin,
Un reſte de vertu qui tiroit à la fin.
Je crois que ſur ce pié j'aurois l'heur de vous plaire:
Mais on en diroit trop, ſi je pouvois m'en taire,
Je ſuis ſur ce ſujet difficile à ferrer,
Et ne fais pas façon de vous le déclarer.

CLIMENE.

Des diſcours ſi piquans ont un peu trop de ſuite,
Mais ſur quoi pouvez-vous cenſurer ma conduite?
Ai-je dans mes habits rien qu'on puiſſe blâmer?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Rien dans mes discours qui vous puisse alarmer?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Rien dans l'entretien contre la bienséance?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Sur quoi fondez-vous donc tant de défiance?

LE BEAUCERON.

Voyez-vous les habits, les discours, l'entretien,
Cela, c'est quelque chose, & si cela n'est rien,
C'est votre cœur qui donne entrée à la fleurette,
C'est entre cuir & chair que vous êtes coquette,
Et je voudrois enfin, pour voir mes vœux contens,
Avec moins de dehors, avoir plus du dedans.

CLIMENE.

Je vous entends toujours plaindre de quelque chose.

LE BEAUCERON.

Je trouve auprès de vous toujours quelqu'un qui cause.

CLIMENE.

Puis-je être auprès des gens, & ne leur dire mot ?

LE BEAUCERON.

Et puis-je l'endurer ſans paſſer pour un ſot ?

CLIMENE.

La civilité veut....

LE BEAUCERON.

Afin que ſans ſurpriſe ;
L'amour de notre hymen faſſe un hymen de miſe,
Qui n'ait pour Compagnon jamais le repentir,
De mes goûts & penchans, je veux vous avertir,
Et vous pourrez compter là-deſſus : je vous aime
Trop & trop peu ; deux mots expliquent cet emblême,
Trop pour ne pas vouloir devenir votre époux,
Trop peu, pour ne vouloir que la moitié de vous.....
Je ne m'en contrains guére, & même je m'en pique ;
Je ſuis ſouvent chagrin & quelquefois critique ;
Je ſuis vieux, ombrageux, d'aſſez méchante humeur,

Si je ne ſuis pas beau, je ne fais point de peur,
Mais naturellement j'ai de la défiance,
Beaucoup de jalouſie & peu de complaiſance.
Enfin mon plus beau trait, c'eſt quinze mille francs,
Que je mange ou je bois, s'il me plait, tous les ans;
Cependant je prétends, ſi l'hymen en décide,
Etre de votre cœur ſeul pilote & ſeul guide,
Que dans votre entretien, autre que moi n'ait part,
Rendre votre air coquet un peu plus campagnard,
Et qu'en faveur des ſoins que j'ai pris pour vous plaire,
Votre amour vagabond devienne ſedentaire.
Je veux vous tenir lieu de galant, de mari,
D'Adonis, de Phœbus, de cher, de favori...
En peu de mots, voilà matiere à décider,
Vous verrez ſi cela vous peut accommoder,
Et me direz tantôt quelle eſt votre penſée.

CLIMENE.

Sans attendre....

LE BEAUCERON.

Et cela n'eſt pas choſe preſſée ;
Je n'ai pas le loiſir.....

Il ſort.

Du Gentilhomme de Beauce de Montfleuri. Sc. 8. Act. 3.

MEME CARACTERE.

C'eſt le tableau de toute l'agitation où doit être un homme qui étant déja extrêmement jaloux par lui-même, découvre des indices certains que la perſonne qu'il veut épouſer en aime un autre que lui.

LE BEAUCERON.

J'ai l'eſprit en ſouci de cette porte ouverte,
Et de notre portier ſur ſon lit endormi,
Peut-être que quelqu'un l'a fermée à demi,
En ſortant du logis, ou c'eſt quelque myſtère,
Il eſt nuit, & je veux me cacher & me taire,
Si l'on me croit dehors, j'en puis être eclairci,
Et voir ſans être vû ce qui ſe paſſe ici :
Quelqu'un vient, écoutons.

BEATRIX *Suivante de Climene.* *

Il eſt nuit, l'heure preſſe,

* *Elle croit n'être entendue de perſonne.*

Et

Et je crois qu'il est tems d'avertir ma maîtresse,
Et notre Beauceron pourroit bien revenir,
Climène avec Leandre a pû s'entretenir,
Depuis qu'il est dehors, ils n'ont bougé d'ensemble.

LE BEAUCERON *à part.*

Quoi ! Léandre est céans ?

BEATRIX.

Quand un hazard assemble
Deux amans, que l'amour unit en même tems,
Il se passe, ma foi, des momens bien plaisans :
On cajole, on badine, on ne songe qu'à plaire,
L'œil devient plus brillant qu'il n'est à l'ordinaire,
Un certain rouge au sein donne un nouvel éclat,
On a de l'enjoûment, le sang bout, le cœur bat.

LE BEAUCERON *à part.*

La peste, quelle en sçait !

BEATRIX.

Je juge par moi-même,
Du plaisir que l'on a d'être avec ce qu'on aime,
Le Basque & moi, voyions tantôt nos feux contens,
Nous avons assez bien employé notre tems.

C'eſt un plaiſant Garçon, & pas un mot ne perd.

Qu'il a plaiſamment fait ce Monſieur de la Roche!

Et pour faire ſortir d'ici le Beaumaſtre,

Qu'il a bien contrefait ſon viſage & ſon ton!

LE BEAUCERON *bas.*

Ah maſque! c'eſt donc vous qui conduiſez la barque.

BEATRIX.

Par ma foi ce Magot

Mériteroit d'avoir des cornes pour ſon lot.

LE BEAUCERON *bas.*

Avis au Lecteur.

BEATRIX.

Mais il doit ſçavoir, je penſe,

Que l'on l'a pris pour dupe, & j'en ris par avance,

Ce n'eſt qu'entre ſes dents qu'on le verra pester,

Il eſt trop glorieux pour s'en venir vanter....

Je voudrois bien avoir le plaiſir de l'entendre,

Mais je ne vois venir Climene ni Léandre;

Allons les ſéparer, dedans cet entretien,

Il paſſeront la nuit, ſi l'on ne leur dit rien.

* *De la Tonnerre qui le suit.*

LE BEAUCERON *seul.*

Ah ah ! chacun ici cajole à tour de rolle,
Léandre eſt ſeul auprès de Climene & le drôle
Avec ceux du logis étoit donc du complot,
Pour me faire acheter l'apparence d'un lot !
Ah megere ! ah ſerpent ! oui cette fine mouche,
De l'honneur de Climene eſt la pierre de touche,
Et ne ſe défend pas de garder le manteau,
Pourvû que la traîtreſſe ait ſa part au gâteau:
Maudite Beatrix ! perte d'une famille !
Pernicieux Brulot de l'honneur d'une fille....
Quelqu'un vient, écoutons ſans qu'on nous puiſſe voir.

LEANDRE, BEATRIX, CLIMENE.

Je vois bien qu'il me faut éloigner de Climene,
Mais ſouffre en la quittant que je flatte ma peine,
Laiſſe agir mon reſpect & ma flamme en ce lieu,
Juſqu'au dernier moment de ce funeſte adieu;
Le mortel déplaiſir où cet adieu me plonge,
Me fait enviſager mon bonheur comme un ſonge:
Un demi jour a vu ſa naiſſance & ſa fin
Madame, & cet effet de mon mauvais deſtin,

Me fait appréhender de me voir plus à plaindre.
Qu'un Brutal dont l'ardeur s'efforce à vous contraindre,
Et que je percerois plûtôt de mille coups,
Que de ſouffrir jamais qu'il devint votre époux.

LE BEAUCERON *bas.*

Ah! le fâcheux rival.

CLIMENE.

Cette plainte m'offenſe,
Et mon amour vous doit tenir lieu d'aſſurance,
Ce Couſin de nos coups n'a pû ſe garantir;
Loin de s'en allarmer, il faut s'en divertir,
Flatter en le jouant notre ardeur mutuelle,
Lui faire chaque jour quelque piéce nouvelle;
C'eſt un Provincial épais, matériel,
Qui dupe au dernier point, ſe croit ſpirituel,
De tous autres enfin ſon humeur le diſcerne,
Et de pareils Lourdauts méritent qu'on les berne.

LE BEAUCERON *bas.*

C'eſt encor trop d'honneur: où m'étois-je fourré?

BEATRIX.

Si j'y puis quelque choſe, il doit être aſſuré,
Que nous le bernerons de la bonne maniere,
Et qu'à m'en divertir je ſerai la premiere.

LE BEAUCERON, *bas.*

Je me le tiens pour dit.

CLIMENE.

C'eſt perdre en vains diſcours les momens qui ſe paſſent ;
Séparons-nous, la nuit & mon devoir vous chaſſent.

LEANDRE.

Quand nous reverrons-nous ?

CLIMENE.

Demain.

LEANDRE.

Où ?

CLIMENE.

Dans ce lieu.

BEATRIX.

Vous le ſçaurez du Baſque.

LEANDRE.

Adieu, Madame.

CLIMENE.

Adieu.

LE BEAUCERON *ſeul.*

J'en tiens, ils ont aſſez agité la matiere,
Je ſuis pris pour un ſot de plus d'une maniere ;
Je ſuis ſuffiſamment éclairci de leurs feux,
Et je ſerai cocu dès demain ſi je veux :

Je n'ai qu'à l'épouſer, c'eſt une affaire faite,
Ceci ne va pas mal. Ah petite coquette!
Vous m'en donnez d'avance, & ce cœur enpaumé
Coupe le nœud d'hymen, avant qu'il ſoit formé.
Sans craindre ni prévoir ma juſte réprimande
Vous laiſſez fourager le pré que je marchande,
Et me croyez d'humeur à vous donner la main,
Quand pour moi votre honneur n'aura que du regain,
Et mon amour pour vous tiendroit encor pied ferme;
Allez, de la vertu vous n'êtes qu'un faux germe,
Vous n'êtes de l'honneur qu'un indigne avorton,
Et vous n'en connoiſſez tout au plus que le nom.
J'ai conçu pour Paris une haine mortelle,
Et mon front vient d'ici de l'échaper trop belle:
Je fuis ce maudit lieu de Coquettes farci,
Et ne ſuis plus ſi ſot que de reſter ici.
Les filles à Paris ſont pour nous trop ſçavantes;
Il faut des gens galans, pour des filles galantes;
Et je m'en tiens au nœud de conſanguinité,
Je vais dire au Pays comme l'on m'a traité.

Le Gentilhomme de Beauce de Montfleuri.

MEME CARACTERE.

Jaloux dès le jour de la noce. Un tableau de jalousie qui paroît outré, est souvent une bonne leçon pour ceux qui ont ce défaut.

SANSSOUCI, *Vûe de Mr. Vilain, Conseiller d'un Présidial.*

Je vous le dis, Monsieur, dûssai-je vous déplaire,
Votre chagrin m'étonne, & je ne puis m'en taire;
Quel déplaisir secret vous rend mortifié,
D'aujourd'hui seulement vous êtes marié.
A peine a-t'on fini cette cérémonie,
Et loin de faire honneur à votre compagnie,
Et d'aller d'un air gai répondre aux complimens,
De ce que vous avez d'amis & de parens;
Quand pour vous embrasser chacun se fait de fête,
Vous vous mordez les doigts & secouez la tête,
Et quoiqu'en votre hymen chacun prenne de part,
Vous ne prenez plaisir qu'à rêver à l'écart.

Quelque ennui pourroit-il troubler un jour de noces ?

M. VILAIN.

Oui, morbleu je ſuis las de voir tous ces Carroſſes,
Fondre de toutes parts ici plus que jamais,
Et d'en voir débarquer des Courtiſans profés,
Dont l'abord à mes ſoins fourniſſant de matiére,
Joint au fracas de Cour, leur humeur familiere,
Et qui ſans être amis, conviés ni parens,
Accablent ma moitié de leurs ſaluts fréquens.

SANS SOUCI.

Cela n'eſt rien, Monſieur, on ne peut s'en défendre;
Cette civilité ne vous doit pas ſurprendre,
Et ce jour paſſé, rien ne combattra vos feux;
Il ne tiendra qu'à vous de vivre fort heureux,
Si-tôt que vers chez vous, vous aurez fait retraite.
Car Madame a du bien, elle eſt jeune & bien faite.
Vous, le fils d'un Marchand opulent & loyal,
Et Conſeiller de plus d'un bon Préſidial,
Rempli de gens ſçavans, qui ſur quoi qu'on conteſte,

Entendent presque tout le Code & le Digeste,
Et qui, quand il s'agit de décider un point....

M. VILAIN.

Nous ne sommes que sept qui ne l'entendons point;
Mais pour te dire tout ce qui me tient en tête,
C'est que ma femme veut, pour achever la fête,
Avoir la Comédie ici ce soir....

SANS SOUCI.

Tant mieux.

Mr. VILAIN.

Ces fadaises n'ont rien pour moi que d'ennuyeux;
Ce sont amusemens pour le Peuple stupide,
Dont la plaisanterie est toujours insipide;
De plus, la Comédie attirera ceans,
Des Masques importuns, des Coquets fainéans,
Qui croissent mon chagrin, lorsque leur joie augmente.
Ma femme à coquetter a déja quelque pente,
Et quelquefois l'appas d'un discours engageant....
Enfin il seroit bon d'épargner cet argent;
J'imagine un moyen qui pourra m'en défaire;
J'en vais dire à l'instant quatre mots à sa mere,
L'en dégoûter, de peur que si l'on la prévient,
Elle ne soit d'avis, mais je la vois qui vient.

Me. BRIONNET.

Quoi ! Monsieur, quand chacun à danser s'étudie,
Faire le fix derriere, & fausser compagnie,
Quelle raison vous force à vous cacher de nous ?
Allons, je veux danser les cinq pas avec vous :
Nos Violons sont bons, leur simphonie est douce ;
Venez, pour m'imiter, mettre bas votre housse ;
Mettre le monde en train de se bien divertir.

M. VILAIN.

S'il se divertit mal, Madame, il peut sortir :
L'hymen a ses chagrins, & sa cérémonie
Réduit assez souvent la joie à l'agonie,
Et nous venons de faire un terrible marché.

Me. BRIONNET.

A quoi bon ce discours ? en êtes-vous fâché ?
Vous, dont l'empressement d'entrer en ma famille,
Témoignoit tant d'amour & de soins pour ma fille.

M. VILAIN.

Madame, ce n'est pas faute d'empressement ;
Mais je suis son Epoux, & j'étois son Amant ;
Et depuis que sur moi ce nouveau titre opére,
J'ai bien à soutenir un autre caractère ;

Elle eſt jeune, il pourroit n'y faire pas trop ſûr,
Et ſa tête eſt un fruit qui n'eſt pas encor mur.

Me. BRIONNET.

Etre femme à quinze ans, n'eſt pas choſe nouvelle,
Quand on me maria, j'étois plus jeune qu'elle.

M. VILAIN.

Quelqu'un peut-être alors vit où la choſe alloit,
Et que dès ce tems-là votre honneur chanceloit.

Me. BRIONNET.

Mon gendre, car enfin je puis vous parler franc,
Cela ne ſied point bien aux gens de notre rang.
Uſez-en comme moi, laiſſez-là la ſatyre.
Je connois vos défauts: quelqu'un m'entend-t'il dire,
Qu'un gendre tel que vous, n'étoit pas bien mon fait,
Que vous êtes choquant, brutal & contrefait,
Que pour être cheval comme ceux que l'on guide,
Il ne vous manque rien que la ſelle & la bride;
Ce ſont des vérités, vous le ſçavez fort bien,
Cependant je les ſçai, & ſi je n'en dis rien,
Imitez ma méthode & que chacun ſe loue.

M. VILAIN.

Votre discrétion est grande, je l'avoue ;
Mais vous m'obligerez, Madame, sur ce point ;
De ne me dire plus que vous n'en parlez point :
Cependant dites-moi, si votre Comédie,
Que votre fille veut avoir, quoiqu'on en die,
Est un régal pour vous, de qui la nouveauté
Ait de quoi régaler votre caducité.

M. BRIONNET.

Pourquoi non ? quoique Vieillo, il en est de risibles,
Où les plus sérieux peuvent être sensibles,
Pleines de mots plaisans....

Me. VILAIN.

Du comique, morbleu !
Du Comique chez vous ? cela n'est bon qu'au feu :
Ces mots que vous nommez plaisans, sont des sottises,
Qui n'ont point pour témoins des femmes bien apprises.
Les postures des gens, leurs grimaces, leurs tons
Sont à craindre, céans pour plus de cent raisons.

Me. BRIONNET.

Mais pourquoi ?

M. VILAIN.

Voulez-vous que je m'en désespere

Et qu'au bout de neuf mois, notre épouse très-chere,
Par les impreſſions que l'Eſprit y reçoit,
Nous faſſe des Magots comme ceux qu'on y voit.
Eſt-il rien ſi contraire aux Jeunes mariées ?

Me. BRIONNET.

Hé bien n'en ayons point, puiſque c'eſt votre avis.

M. VILAIN.

Adieu, c'eſt m'obliger, je ne ſçaurois m'en taire.

Les nouveaux Mariés. Intermède de la Tragédie des amours de Didon & d'Enée, de Montfleuri.

MEME CARACTERE.

Rien n'eſt plus ombrageux qu'un Jaloux. L'Auteur repréſente un homme à qui tout fait ombrage & qui ne veut lier connoiſſance avec perſonne de peur d'être trompé.

SGANARELLE. *Il ſe croit ſeul & ne voit point Valere ni Ergaſte.*

N'eſt-ce pas quelque choſe enfin de ſurprenant,
Que la corruption des mœurs de maintenant.

VALERE.

Je voudrois l'acoſter s'il eſt en ma puiſſance,

Et tâcher avec lui de lier connoissance.

SGANARELLE.

Au lieu de voir regner cette sévérité,
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté.
La jeunesse en ces lieux libertine absolue
Ne prend....

VALERE.

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être est de ce côté ci:
Passons du côté droit.

SGANARELLE.

Il faut sortir d'ici.
Le sejour de la Ville en moi ne peut produire.
Que des....

VALERE.

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE.

Heu? j'ai cru qu'on parloit. Aux champs graces aux Cieux,
Les sottises du tems ne blessent point mes yeux.

ERGASTE.

Abordez-le.

SGANARELLE.

Plait-il? les oreilles me cornent.

Là tous les passe-tems des jeunes gens se bornent...

Valere salue.

Est-ce à nous ?

ERGASTE.

Approchez.

SGANARELLE.

Là nul Godelureau

Ne vient....

Valere resalue.

Que Diable.....

Ergaste salue de l'autre côté.

Encor ? que de coups de chapeau !

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être.

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoi l'honneur de vous connoître
M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir,
Que de vous saluer j'avois un grand désir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le croi.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voisins.
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais Monsieur, sçavez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la Cour & qu'on tient pour fideles?

SGANARELLE.

Que m'importe?

VALERE.

Il est vrai, mais pour les nouveautés,
On peut avoir par fois des curiosités.
Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence,
Que de notre Dauphin prépare la naissance?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part,
De cent plaisirs charmans qu'on n'a point d'autre part.
Les Provinces auprès sont des lieux solitaires,
A quoi donc passez-vous le tems?

SCANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'esprit veut du relâche & succombe par fois,
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous le soir avant qu'on se retire?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute, on ne peut pas mieux dire;
Cette réponse est juste & le bon sens paroît,
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croibis l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous passer l'après soupée.

SGANARELLE.

Serviteur. *Il sort.*

VALERE.

Que dis-tu de ce bizard fou?

ERGASTE.

Il a le repart brusque & l'accueil loup garoux.
Moliere Ecole des maris.

Un homme jaloux à l'excès est capable d'imaginer l'expedient le plus bizarre pour s'assurer d'un cœur.

DAMON.

Mais de vos noirs chagrins quel peut être l'objet.

LEANDRE.

Je suis jaloux.

DAMON.

Jaloux !

LEANDRE.

Oui, jaloux comme un Diable.

DAMON.

De qui ?

LEANDRE.

Du monde entier.

DAMON.

Le trait eſt admirable !

LEANDRE.

Je ſuis ſûr d'être aimé, mais je tremble qu'un jour...
Souvent le mariage eſt la fin de l'amour.
Les femmes, tu le ſçais ſont foibles, inconſtantes,
On en voit tous les jours cent preuves éclatantes.
J'en ſuis frapé, je crains... j'en mourrois de douleur,
Si je tombois, ami, dans un pareil malheur.
Car enfin mépriſant la commune méthode,
Je veux aimer ma femme & l'aimer à ma mode.
J'en veux en même tems être amant & mari,
Mais auſſi j'en veux être également chéri.
Pour ſatisfaire donc à ma délicateſſe,
Je prétends de Julie éprouver la tendreſſe ;
Avant de l'épouſer je veux être certain,

Que tout autre que moi l'adoreroit en vain.
Que les plus grands efforts d'une ardente pour-
suite,
Que le brillant éclat du plus parfait mérite
Qu'en un mot il n'est rien qui la puisse engager,
Malgré le goût du siecle au plaisir de changer.
Assuré de son cœur dès demain je l'épouse.
Jusqu'alors, je me livre à mon humeur jalouse.
Point d'hymen. Aide-moi dans la seule execution,
D'un projet d'où dépend ma satisfaction,
Mon repos, mon honneur.

DAMON.

Ah! que viens-je d'entendre!
Que dis-tu? que veux-tu? que faut-il entre-
prendre?

LEANDRE.

Il me faut un Rival, & pour un tel emploi,
Ne m'est-il pas permis de te choisir, dis moi?
Sur tout autre que toi sans être téméraire,
Puis-je me reposer du soin de cette affaire?
En mérite en vertu tu n'as guere d'égal.
Et quand ma jalousie en toi prend un Rival,
Je présente à Julie un moyen infaillible,
De prouver que son cœur pour moi seul est
sensible.
Si près d'elle ces soins ne trouvent point d'ac-
cès,

Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur
succès.
Feins donc d'être charmé des beautés de Julie

DAMON.

Moi, je seconderois une telle folie ?
Quitte mon cher ami, ce bizarre dessein.

LEANDRE.

Pour m'en faire changer tu parlerois en vain.
Sers-moi dans ce projet, Damon, je t'en conjure.

DAMON.

Je ne sçaurois commettre une telle imposture.
Qui? moi? j'irois d'un ton faussement langoureux,
Feindre que ta Maîtresse est l'objet de mes vœux?
Non, à tous mes discours la vérité préside.
Je ne veux point passer pour un ami perfide;
Et que diroit Julie apprenant mon amour,
Quand je la presserois sur un tendre retour?
Je suis sûr que mes soins ne pourroient rien
sur elle,
Qu'elle mourroit plutôt que de s'être infidele.
Mais enfin supposons que sensible à mes vœux,
Son cœur peut balancer à choisir de nous deux.
Que ferai-je pour lors, dis-moi, te trahirai-je,
Et quand je le voudrois, Leandre le pourrai-je?
Il faudra donc paroître au moment d'être aimé,
Trahir le même objet dont je semblois charmé.

Quel procedé honteux !

LEANDRE.

Si Julie eſt conſtante,
Mes vœux ſerons remplis, j'aurai l'ame contente,
Si ſon cœur peut changer je perdrai ſans douleur,
Un infidele objet qui feroit mon malheur,

DAMON.

Cela tournera mal, de ce que tu médites,
Ami, pour toi, pour moi, j'aprehende les ſuites,

LEANDRE.

Oh ventrebleu c'eſt trop raiſonner ſur ce point,
Je vous cryz mon ami, mais vous ne l'êtes point.
Quoi! loin de vous prêter à guérir ma foibleſſe,

DAMON.

Tu le veux donc? je cede au déſir qui te preſſe.
Je vais pour te ſervir employer tous mes ſoins,
Je n'épargnerai rien, mais ſouviens-toi du moins,
Des efforts que j'ai faits pour ſauver à Julie,
Cette outrageante épreuve où la met ta folie.

Sc. 6. Act. 1. Du cupieux impertinent de Deſtouches.

Il eſt bon d'apprendre au Lecteur que le fruit de ce bizarre deſſein fut que Damon ſe fit aimer tout de bon de Julie & l'épouſa.

JALOUSIE.

Tous les mouvemens de jalousie ne ſont pas blâmables. Il eſt des circonſtances où ils ne peuvent que plaire à l'objet aimé.

ROSALIE.

Vous vous fâchez je crois ?

DARVIANE.

J'ai tort d'être ſenſible,
Et de ne pas avoir cet air toujours paiſible.
Qui montre que pour vous tout eſt indifférent.
Ah! je n'en connois pas de plus déſeſpérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

DARVIANE.

Je ne ſuis pas jaloux d'un ſi triſte avantage :
Si pour vous c'en eſt un quand à moi je le fuis ;
Plus je ſens vivement plus je ſens que je ſuis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence,
Et quoique vous puiſſiez dire pour ſa défenſe,
L'inſenſibilité ne ſçauroit être un bien.
Quoi ! jamais n'être ému, n'être affecté de rien ?
Reſter au même point tout le tems de ſa vie,
Tandis qu'autour de nous, tout change, tout varie ;

Borner ou pour mieux dire ranger ſon goût,
Ne voir, ne regarder, & n'enviſager tout,
Qu'avec les mêmes yeux, & ſous la même forme,
N'avoir qu'un ſentiment, qu'un plaiſir uniforme,
Etre toujours ſoi-même; y peut-on réſiſter?
Eſt-ce là vivre? non, c'eſt à peine exiſter.

ROSALIE.

Ainſi votre bonheur eſt grand.

DARVIANE.

Il devroit l'être.
Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître,
Qu'il le faut... mais quel eſt l'état où je vous vois?
Vous ne me quittez pas pour la premiere fois.
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude.

DARVIANE.

Hélas! je vous laiſſois dans une ſolitude,
Où vos charmes naiſſans par moi ſeul adorés,
De tout ce qui reſpire étoient preſque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres,
Grands Dieux! que ce départ eſt différend des autres?
Vous reſtez à Paris. Déjà de tout noté,

On va semer le bruit que j'ai une beauté
Et surquoi voulez-vous que mon repos se fonde ?
Je vous vois mille Amants.

ROSALIE.

Qui sont-ils ?

DARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer...

DARVIANE.

Eh ce sont,
Tous ceux qui vous ont vûe & ceux qui vous verront.
Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée ?
Ou n'y seriez-vous pas encore accoûtumée ?
Apprenez que vos yeux en sçavent plus que vous,
Vous leur laissez parler un langage si doux,
Ils sçavent regarder d'une façon si tendre,
Qu'on croit être bientôt en droit de les entendre
Chacun de vos regards paroît un sentiment,
Qui semble autoriser les désirs d'un amant.
Mais de ceux que l'amour a mis sous votre loi,
Vous n'avez jamais sçu désespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si doux esclavage ?

DARVIANE

DARVIANE.

Vous à qui l'on ne peut ceſſer de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis ? oſez le reclamer.

DARVIANE.

Ne s'engage t'on pas quand on ſe laiſſe aimer ?

ROSALIE.

Ainſi vous m'apprenez d'une façon diſcrete,
Que naturellement je ſuis un peu coquette.

DARVIANE.

Ah ! ſi vous vouliez l'être il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Eh ! n'eſt-ce point auſſi que vous ſeriez jaloux ?

DARVIANE.

Qui ſuis-je donc pour être exempt de jalouſie ;
Mais la mienne bien loin d'être une freneſie,
N'eſt qu'un ſentiment vif & toujours animé,
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

A de fauſſes terreurs, tout vous ſert de matiere,
Vous voulez occuper mon ame toute entiere :
Chez vous l'inquietude eſt dans ſon élément,
On n'a jamais été plus injuſte en aimant.
En croyant pénétrer le fond de ma penſée,

Hélas! combien de fois m'avez vous offensée?
L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

DARVIANE.

Ah! vous me trahirez, je le sçais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin, laissons-là le reproche.

Sc. 5. Act. 1. De Melanide de la Chaussée.

JEUNES GENS.

Jeune homme poli & rempli de sentimens d'honneur. Ses manieres. Son langage.

Dans la Scene suivante on verra le caractere d'un jeune homme bien né & qui a de la politesse. Les jeunes gens devroient se convaincre qu'avec la politesse ils se concilient l'amitié & l'estime des hommes, titre nécessaires pour s'avancer dans le monde, on leur tient déjà compte des dons de la nature qui ne leur ont rien coûté & de l'agrement que porte avec soi la jeunesse. s'ils joignent à ces avantages de la politesse, de la douceur, de la prévenance & des sentimens élevez, ils sont

presque assurez de gagner les cœurs, & quelque chemin qu'ils prennent dans le monde, on est charmé de pouvoir contribuer à leur avancement.

Avant de raporter cette Scene il est nécessaire d'en exposer le sujet au Lecteur.

UN Payſan avec ſa femme s'étoient chargés de la nourriture de l'enfant d'un riche négociant qui alloit faire un long voyage en Amerique. Cet enfant parvenu à l'âge de quinze ans ſe ſentant d'autres inclinations que celles d'un Payſan, s'échapa d'eux, ſe mit dans le ſervice & par ſa bonne conduite parvint juſqu'à la majorité d'un Régiment. Thibaut & ſa femme profitant de ſon abſence, formerent le deſſein de ſubſtituer en ſa place un fils qu'ils avoient & du même âge que celui du Négociant. Or il arriva que le pere étant de retour d'Amérique & le fils de l'armée ſe rendirent à Paris. L'un pour revoir ſon fils à qui il avoit donné en partant le nom de Vicomte, & l'autre pour revoir Thibaut & ſa femme qu'il croioit être ſes pere & mere. Il eſt encore bon de ſçavoir que

Thibaut avoit fait prendre le nom de Vicomte à ſon propre fils, voulant le faire paſſer pour fils de ce Négociant & qu'il l'avoit amené de ſon Village à Paris; Almédor (*c'eſt le nom du Négociant*) lui ayant écrit qu'il vouloit voir ſon fils.

THIBAUT.

Saluez Monſieur votre pere, Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE *avec l'air & la mine d'un lourdaut & d'un vrai Payſan.*

Serviteur mon * Pere, non, à propos, vous n'êtes pas mon pere.

ALMEDOR *indigné de ſa balourderie.*

Je rougis de l'être.

LE VICOMTE.

Vous êtes, Monſieur, (*à Thibaut.*) n'eſt-ce pas mon pere?

THIBAULT.

Il m'appelle toujours ainſi par amitié.

LE VICOMTE.

Eh bien, mon pére m'a échapé, n'ai-je pas

* *Il veut dire qu'il auroit dû dire Monſieur, & non pas mon, pere & d'ailleurs il ſçavoit qu'Almedor n'étoit pas ſon pere, mais il avoit promis le ſecret à ſes vrais pere & mere.*

dit auſſi Monſieur, je ſçais bien que je ſuis Vicomte une fois, & que je dois parler comme le beau monde; tatigué, on ne fait ici que me tarabuſter ſur tout; je n'ai jamais eu tant de peine dans notre ferme.

ALMEDOR.

Ah! Madame Thibaut, Madame Thibaut, vous avez eu plus de ſoin de cette ferme que de ce malheureux.

THIBAUT.

Vous m'aviez tant recommandé de cacher qu'il fut votre Fils, que je ne pouvois mieux m'y prendre, il eſt encore jeune, nous en ferons comme de vos terres, & je lui donnerai tant de façons....

LE VICOMTE.

Ah! mordienne, je commence à être las de telles qu'on me donne depuis que je ſuis ici, j'aimerois mieux être chez nous à mener une de nos charuës.

ALMEDOR.

Quelles inclinations baſſes! mais que cherche ici ce jeune Cavalier? Qu'il a bonne mine!

THIBAUT.

C'eſt Clitandre, la peſte te creve.

CLITANDRE.

Ah mon pere! que je ſuis heureux de vous trouver.

ALMEDOR.

C'eſt votre fils ; Monſieur Thibaut, que vous êtes heureux.

CLITANDRE *à Almedor.*

Monſieur, l'empreſſement que j'avois de ſaluer mon pere, m'a empêché de m'appercevoir qu'il avoit l'honneur d'être avec vous, je ne ſerois pas entré comme j'ai fait, & je ſçais trop le reſpect que je vous dois.

ALMEDOR.

Qu'il a bonne grace !

LE VICOMTE.

Vous parlez de moi, pas vrai? tout le monde me trouve bien avec cet habit.

THIBAUT.

Qu'il eſt venu à la malheure!

CLITANDRE.

J'avois à parler à mon pere d'une affaire preſſante, & dans laquelle il s'agit de mon établiſſement? mais j'attendrai, Monſieur qu'il ait reçu vos ordres, je me retire.

THIBAUT.

Oui, vous ferez bien, ne revenez qu'après le mariage de Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

C'eſt moi, voyez-vous, qui ſuis Monſieur le Vicomte.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis, Monsieur.

Il fait une révérence & veut se retirer.

ALMEDOR.

Attendez, s'il vous plaît, Monsieur, vous pouvez dire à votre pere ce que vous souhaitez, je ferai bien aise d'y être présent; j'ai toujours eu de l'amitié pour lui, il est bien heureux d'avoir un fils de votre mérite.

THIBAUT *au Vicomte.*

Retire-toi, donc Misérable, tu paroîtras encore plus sot auprès de Clitandre.

ALMEDOR.

Quelle différence entre ces deux jeunes gens, allons, Monsieur, ouvrez-vous à Monsieur votre pere, ne vous contraignez pas & regardez-moi comme un homme qui prend intérêt à tout ce qui vous touche.

CLITANDRE.

Puisque vous me l'ordonnez, Monsieur, je ne dois plus craindre que mon pere le trouve mauvais.

ALMEDOR.

Non, & si vous avez quelque chose à lui demander, je me servirai de l'autorité que j'ai sur lui pour vous le faire obtenir.

CLITANDRE.

Il eſt vrai que ſi je manquois une occaſion ſi favorable à mon avancement, je ſerois longtems à la retrouver.

THIBAUT.

Monſieur a bien affaire de cela, parce qu'il eſt bon, faut-il que vous ſoyez indiſcret ? allez, allez, quoiqu'il vous diſe, prenez mieux votre tems.

ALMEDOR *à Thibaut.*

Non, vous dis-je, mon cœur me parle pour lui. Vous ne devriez pas traiter ſi durement un auſſi galant homme ; ah que mon fils ne lui reſſemble-t'il ! (*à Clitandre.*) Courage, Monſieur, parlez hardiment, je me doute à peu près de quoi il s'agit. Les jeunes gens ont des beſoins, ſur-tout ceux qui ſont dans le ſervice.

CLITANDRE.

C'eſt la vérité, Monſieur, & je viens dire à mon pere, que j'ai un beſoin preſſant de deux cens piſtoles.

THIBAUT.

Deux cent piſtoles ! Et d'où diantre veut-il que je les tire ?

CLITANDRE.

Hélas, mon pere, je ne vous ai rien couté depuis mon enfance; ce que je vous demande eſt non-ſeulement pour mon établiſſement préſent, mais encore un dégré pour me faire monter peut-être a la plus haute fortune. Ce que j'ai fait dans le ſervice, je le dois plus à mon étoile qu'à mon mérite. Il y a trois ans au moins que je ſuis Major de mon Régiment; le Lieutenant-Colonel eſt vieux & caſſé, il conſent de ſe retirer, moyénant quatre cent piſtoles que je lui donnerai, & c'eſt un accommodement dans lequel mon Colonel veut bien entrer pour l'amour de moi: tous mes camarades le ſouhaitent, ils m'aiment &.....

THIBAUT.

Vous ennuyez Monſieur.

ALMEDOR.

Bien loin de m'ennuyer, Monſieur, je ſuis charmé de vous entendre; continuez de grace.

CLITANDRE.

Enfin il s'agit de ma fortune: à quel autre puis-je avoir recours qu'à vous, mon pere? Tant que j'ai cru avoir un frere, je ne vous ai point été à charge, mais à préſent que vous n'avez d'autres enfans que moi, qui (j'oſe me

flatter) ne vous fais point de déshonneur, faites un petit effort, de grace, & ne me refusez pas les deux cens piſtoles que je vous demande.

THIBAUT.

Comme il parle de deux cens piſtoles! ſçais-tu qu'après avoir payé la taille, on ne les trouveroit pas dans toute la Paroiſſe?

ALMEDOR.

Il me touche. Que n'a-t'il un pere comme moi?

CLITANDRE.

Je vous en conjure, mon pere, de quatre cens piſtoles dont j'ai beſoin, je ne vous en demande que la moitié, je ferai l'autre de ce que je puis avoir de trop dans mon équipage.

ALMEDOR.

Quelle diſcrétion pour un homme de ſon âge!

CLITANDRE.

Voyez, s'il vous plait, ou cela me mene? j'ai de l'ambition, j'aime le ſervice, & quand je n'eſpererois pas parvenir à quelque degré plus élevé, je n'en ſervirois pas le Roi avec moins de fidélité & d'exactitude, mais ce ne ſeroit pas, je l'avoue, avec le même plaiſir.

ALMEDOR.

Se peut il que ces beaux ſentimens ſoient dans le fils d'un Payſan, & que le mien en ait de ſi bas?

CLITANDRE.

Puiſque Monſieur me le permet, ſouffrez que je vous attendriſſe. Mon pere, deux cens piſtoles pour me faire Lieutenant-Colonel.

THIBAUT.

Je ne ſerois pas en état de t'en donner vingt; quand ce ſeroit pour te faire Connétable.

CLITANDRE.

Monſieur vous avez eu la bonté de me promettre que vous employeriez votre autorité en ma faveur.

ALMEDOR.

Je ferai bien plus, Monſieur. Oh, ça Thibaut, Vous dites donc que vous n'êtes pas en état de donner deux cens piſtoles à votre fils?

THIBAUT.

Je n'ai été que votre Fermier en honnête homme, & vous me parlez comme ſi j'avois été votre Intendant.

ALMEDOR.

Je veux croire que vous n'avez pas cet ar-

gent, mais ne ſerez-vous pas bien aiſe que quelqu'un vous le prête ?

THIBAUT

Non, ma foi, ce ſeroit comme dit l'autre; J'avions emprunté, fallit rendre.

ALMEDOR.

En verité, vous êtes trop dur, Thibaut, n'avez-vous pas de honte que l'on ſoit plus attendri que vous pour votre fils ?

THIBAUT.

Chacun a ſes raiſons, vous ne connoiſſez pas le garniment comme moi.

ALMEDOR.

Eh bien je ſçai quelqu'un qui vous prêtera cet argent ſans billet, & même ſans exiger de vous que vous le rendiez ſi vous ne voulez.

THIBAUT.

A la bonne heure, permis, comme on dit au Suppliant de faire le fat à ſes dépens.

ALMEDOR.

Monſieur, pour vous témoigner l'eſtime que j'ai conçue pour vous, je vous prie de conſentir à ce que je vais faire.

CLITANDRE.

Je ſuis prêt à vous obéir aveuglément.

ALMEDOR.

Vous vous feriez quelque délicateſſe de recevoir cet argent de ma main, trouvez bon que j'en faſſe préſent à Thibaut, à condition qu'il vous le donnera ſur le champ en ma préſence. J'ai heureuſement ſur moi dans cette bourſe quatre cens piſtoles, je vous les donne; Thibaut donnez-les tout à l'heure à votre fils. Allez, Monſieur, conclure l'affaire de votre Lieutenance-Colonelle, & gardez le ſurplus de votre équipage.

CLITANDRE.

Ah, Monſieur, quel excès de généroſité! un ſentiment ſecret que je ne puis démêler, quelque choſe de plus fort que la fierté & la délicateſſe que j'ai éprouvé toute ma vie, m'empêche de me refuſer à vos bontés. Je les accepte donc, Monſieur, mais avec des tranſports infiniment au-deſſus de ceux de la reconnoiſſance ordinaire: permettez-moi ſeulement, je vous en ſupplie, d'y mettre une condition. Je me flatte, Monſieur, de me conduire de façon à être bientôt en état de vous rendre cette ſomme, & quoique j'eſpere m'acquitter inceſſamment avec vous, cela n'empêchera pas que

je ne demeure pénétré toute ma vie de votre procédé.

ALMEDOR.

Il a bien fait de ſortir, j'étois trop attendri, & il me ſemble qu'il entraîne mon cœur avec lui. Ah l'honnête homme! l'aimable homme! quelles manieres! Vous n'êtes guére bon pere, au moins, Thibaut, de le traiter comme vous faites, & vous méritez auſſi peu de l'avoir pour fils, que mon malheureux fils de m'avoir pour pere.

THIBAUT.

Si vous me connoiſſiez! Monſieur, vous verriez que je ne ſuis pas ſi mauvais pere que vous croyez.

Sc. 5. Act. 1. de la force du ſang de Brueys.

MEME SUJET.

LE VICOMTE.

Ah palaſangué, vous ne me retiendrez pas; je veux parler, moi.

il tombe

CLITANDRE *le relevant.*

Ah! Monſieur, n'êtes-vous point bleſſé?

ALMEDOR.

Qu'il eſt généreux !

LE VICOMTE.

Qu'eſt-ce que cela vous fait ? mêlez-vous de vos affaires ; eſt-ce que je ne ſçai pas bien me tenir ſur mes jambes ? Jarni.

ALMEDOR.

Il eſt ſot & brutal ; que je ſuis malheureux !

LE VICOMTE.

Mordienne, je viens vous dire que vous n'avez qu'à épouſer votre Angelique, j'aime mieux le petit doigt de Liſette que toute ſa perſonne.

ANGELIQUE.

Belle déclaration !

ALMEDOR.

Ah c'eſt trop de ruſticité, Maraud, vous me pouſſez à bout. (*à Accurſe pere d'Angelique*) Monſieur je vous demande pardon, je vous ferai toute ſorte de ſatisfaction (*à Cliſandre*) ; & vous, Monſieur, vous ſerez auſſi content de moi a votre tour ; mais auparavant, permettez que je me ſatisfaſſe ici moi-même en préſence de tout le monde. Hola, Thibaut.

THIBAUT.

Monsieur

ALMEDOR.

Faites-moi venir tout à l'heure cet homme de Brest, qui doit partir dès ce soir pour aller aux Indes.

THIBAUT.

Et pourquoi si vite cet homme de Brest ?

ALMEDOR.

Je veux qu'il emmène avec lui ce malheureux, & qu'il le laisse aux Indes.

THIBAUT *bas.*

Notre fils aux Indes !

ACCURSE.

Ah mon ami, cela est par trop rude.

LE VICOMTE.

Est-ce bien loin de notre ferme ?

ALMEDOR.

Allez donc vite le chercher, il sera fort tant qu'il lui plaira dans un autre monde.

Mr. THIBAUT *bas.*

Mon cher Colas en l'autre monde.

ACCURSE.

Cela est violent.

ALMEDOR.

Je ne le verrai plus ; aussi bien je ne me suis

jamais ſenti pour lui aucune tendreſſe, & je ne puis me perſuader qu'il ſoit mon fils. (*à Thibaut*) Vous êtes encore là Maraud ?

THIBAUT.

Monſieur.

ALMEDOR.

Je ferai mieux d'aller moi-même le lui remettre entre les mains. Allons ſuivez-moi, Miſérable.

LE VICOMTE.

En l'autre monde ? jarnigué je n'irai pas. (*à Thibaut.*) Parlez-lui donc, ou je dirai tout.

ALMÉDOR.

Si vous ne me ſuivez pas, je vais vous faire enlever.

THIBAUT *bas.*

Ah je ſuis perdu !

LE VICOMTE.

Oh tatigué, je n'y veux pas aller, moi, en l'autre monde, envoyez y votre fils, ſi vous voulez.

ALMEDOR.

Que veut-il dire ?

LE VICOMTE.

Je veux dire moi, que je ſuis fils de moi

pere, moi, & que je n'irai pas en l'autre monde.

ALMEDOR.

Ah vous réſiſtez ? c'eſt trop de patience ; Hola mes Gens, Lindoſtan, Viſapour, Bengala; liez & garrotez moi ce malheureux.

THIBAUT & ſa Femme *à genoux.*

Monſieur nous vous crions merci, ce ſot-là eſt notre fils.

ALMEDOR.

Votre fils ? Eh ! miſérable, qu'avez vous fait du mien ?

THIBAUT.

Le voilà, Monſieur.

CLITANDRE.

Qu'entens-je ?

ALMEDOR *courant l'embraſſer.*

Ah ! mon fils ! la force du ſang ne s'eſt jamais démentie en moi. Miſérables !

CLITANDRE.

Trouvez bon, Monſieur, que la premiere grace que je vous demande en qualité de vôtre fils ſoit le pardon de ces malheureux.

ALMEDOR.

Je n'attendois pas moins de votre généroſité.

CLITANDRE *à Accurſe.*

Puiſque j'ai le bonheur d'être le véritable fils de votre meilleur ami, voudrez-vous bien, Monſieur, avoir pour moi les mêmes bontés que vous aviez pour ſon fils, ſuppoſé.

ACCURSE.

Monſieur, ce n'eſt plus bonté, ni complaiſance, & je ne ſçaurois faire un plus digne choix pour ma fille.

LE VICOMTE.

Je ne ſommes donc plus, Vicomte, mordienne, je ne me ſoucierois de l'être que pour faire Mademoiſelle Liſette Vicomteſſe.

ALMEDOR.

Eh bien je vous marie enſemble, & lui donne la ferme pour ſa dot.

LISETTE.

Grand merci, Monſieur. Viens mon pauvre Colas, tu vaux mieux qu'un Vicomte, pour entretenir la paix du ménage.

Sc. dern. De la force du ſang de Brueys.

JOUEUR.

Son portrait dans le tems qu'il eſt heureux au jeu.

La repréſentation des paſſions eſt offerte aux Spectateurs, pour leur faire voir les excès où elles portent : la paſſion du jeu a cela de propre, qu'elle ne connoît point de bornes ; le ſuccès ne fait que l'enflamer davantage.

VALERE *entre en comptant beaucoup d'argent dans ſon chapeau.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR. *Valet de Valere, continuant de lui rendre compte de ce qui s'eſt paſſé.*

La flotte eſt arrivée avec nos gallions,
Cela va diablement hauſſer nos actions,
J'ai vû pareillement par votre ordre Angelique,
Elle m'a dit...

VALERE *penſant à ſon jeu.*

Morbleu, ce dernier coup me pique,
Sans les cruels revers de deux coups inouis,
J'aurois encor gagné plus de deux cent Louis,

HECTOR.

Cette fille, Monsieur, de votre amour est folle.

VALERE *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens sur ma parole.

HECTOR *le tirant par la manche*

Monsieur, écoutez moi, calmez un peu vos sens,
Je parle d'Angelique, & depuis fort long-tems.

VALERE.

Ah d'Angelique! & bien comment suis-je avec elle?

HECTOR.

On n'y peut être mieux; ah, Monsieur, qu'elle est belle!
Et que j'ai de plaisir à vous voir racroché.

VALERE.

A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.

Comment! quelle froideur s'empare de votre ame,
Quelle glace! tantôt vous étiez tout de flamme,
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour,
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour
Vous vous sentez en fond, *ergo*, plus de maitresse.

VALERE.

Ah! juge mieux, Hector, de l'amour qui me preſſe.
J'aime autant que jamais. Mais ſur ma paſſion
J'ai fait en te quittant quelque réflexion,
Je ne ſuis point du tout né pour le mariage :
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur, j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector, en vérité!
Il n'eſt point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un Joueur ; ſa vie eſt agréable,
Ses jours ſont enchaînés par des plaiſirs nouveaux ;
Comédie, Opera, bonne chère, Cadeaux ;
Il traîne en tous les lieux la joye & l'abondance,
On voit regner ſur lui l'air de magnificence,
Tabatiere, Bijoux, ſa poche eſt un tréſor,
Sous ſes heureuſes mains le cuivre devient Or.

HECTOR.

Et l'Or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour mille Belles,
Lui font la Cour par lettre: & l'invitent chez elles,
La porte à ſon aſpect s'ouvre à deux grands battans,
Là vous trouvez toujours des gens divertiſſans,
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,
Et qui ſur le prochain vous tirent à cartouche;
Des oiſifs de métier, & qui toujours ſur eux,
Portent de tout Paris le lardon ſcandaleux
Des Lucreces du tems; là, de ces filles veuves,
Qui veulent impoſer & ſe donner pour neuves,
De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler,
Des Plaiſans qui font rire avant que de parler?
Plus agréablement peut-on paſſer la vie?

HECTOR.

D'accord, mais quand on perd, tout cela vous ennuye.

VALERE.

Le jeu raſſemble tout, il unit à la fois,
Le turbulent Marquis, le paiſible Bourgeois,
La femme du Banquier dorée & triomphante,
Coupe orgueilleuſement la Ducheſſe indigente.

Là ſans diſtinction, on voit aller de pair
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;
Et quoiqu'un ſort jaloux nous ait fait d'injuſtices,
De ſa naiſſance ainſi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce diſcours charmant
Vous voilà donc en grace avec l'argent comptant,
Tant mieux pour ſe conduire en bonne politique,
Vous devriez retirer le portrait d'Angelique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Pour mettre quelque choſe à l'abri des orages,
S'il vous plaiſoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoi je te dois...

HECTOR.

Depuis que je ſuis avec vous,
Je n'ai pas en cinq ans encor reçu cinq ſous.

VALERE.

Mon pere te payra : l'article eſt au Mémoire.

HECTOR.

HECTOR.

Votre pere ? ah, Monſieur, c'eſt une mer à boire.

Sc. 5. Act. 3. du Joueur.

JOUEUR,

Lorſqu'il a perdu au jeu.

L'exemple d'un Joueur lorſqu'il a perdu tout ſon bien fait comprendre que les hommes portent tôt ou tard la peine des excès dans leſquels leurs paſſions les ont fait tomber.

VALERE.

Non, l'enfer en courroux & toutes ſes furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries,
Je te loue ; ô deſtin de tes coups redoublés,
Je n'ai plus rien à perdre, & tes veux ſont comblés,
Pour aſſouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien ſur moi, cherche une autre victime,

HECTOR.

Il eſt ſec.

VALERE.

Des ſerpens mon cœur eſt dévoré ;

Tout ſemble en un moment contre moi conjuré ;

Il prend Hector à la gorge.

Parle, as-tu jamais vû le ſort & ſon caprice,
Accabler un Mortel avec plus d'injuſtice,
Le mieux aſſaſſiner ? perdre tous les partis,
Vingt fois le coupe gorge & toujours premier pris !
Réponds-moi donc bourreau ?

HECTOR.

Mais ce n'eſt pas ma faute.

VALERE.

As-tu vu de tes jours trahiſon auſſi haute ?
Sort cruel ! ta malice a bien ſçu triompher ;
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer,
Dans l'état où je ſuis, je puis tout entreprendre,
Confus, déſeſperé, je ſuis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureuſement pour vous, vous n'avez pas un ſou,
Dont vous puiſſiez, Monſieur, acheter un licou ;
Voudriez-vous ſouper ?

VALERE.

Que la foudre t'écraſe,
Ah! charmante Angelique, en l'ardeur qui m'embraſe,
A vos ſeules bontés je veux avoir recours,
Je n'aimerai que vous, m'aimerez-vous toujours?
Mon cœur dans les tranſports de ſa fureur extrême,
N'eſt point ſi malheureux, puiſqu'enfin il vous aime.

HECTOR.

Notre bourſe eſt à fond, & par un ſort nouveau,
Notre amour recommence à revenir ſur l'eau.

VALERE.

Calmons le déſeſpoir où la fureur me livre;
Approchez ce fauteuil, va me chercher un Livre.

HECTOR.

Quel Livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALERE.

Celui qui te viendra le premier ſous ta main,
Il m'importe peu, prends dans ma Bibliothéque.

HECTOR.

Voilà Seneque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je liſe Seneque?

VALERE.

Oui, ne ſçais-tu pas lire?

HECTOR.

Eh! vous n'y penſez pas.
Je n'ai lu de mes jours que dans des Almanachs.

VALERE.

Ouvre & lis au hazard.

HECTOR.

Je vais le mettre en piéces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

CHAPITRE VI.

Du mépris des richeſſes.

La fortune offre aux yeux des brillans menſongers,
Tous les biens d'ici bas ſont faux & paſſagers;
Leur poſſeſſion trouble, & leur perte eſt légère,
Le ſage gagne aſſez quand il peut s'en défaire;
Lorſque Seneque fit ce Chapitre éloquent,
Il avoit comme vous, perdu tout ſon argent.

VALERE *ſe levant.*

Vingt fois le premier pris ! dans mon cœur il s'éleve ;
De mouvemens de rage, (*Il s'aſſied*) allons pourſuis, acheve.

HECTOR.

L'Or eſt comme une femme, on n'y ſçauroit toucher,
Que le cœur par amour ne s'y laiſſe attacher ;
L'un & l'autre en ce tems ſi-tôt qu'on les manie,
Sont deux grands remoras pour la Philoſophie.
N'ayant plus de Maîtreſſe, & n'ayant pas un ſou,
Nous philoſopherons mainenant tout le ſou.

VALERE.

De mon ſort deſormais vous ſerez ſeule arbitre,
Adorable Angelique. Acheve ton chapitre.

HECTOR.

Que faut-il....

VALERE.

Je bénis le ſort & ſes revers ;
Puiſqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

Que faut-il à la nature humaine ?

Moins on a de richeſſe, & moins on a de peine,
C'eſt poſſeder les biens, que ſçavoir s'en paſſer.
Que ce mot eſt bien dit, & que c'eſt bien penſer!
Ce Seneque, Monſieur, eſt un excellent homme,
Etoit-il de Paris ?

VALERE.

Non il étoit de Rome.
Dix fois à Carte triple être pis le premier!

HECTOR.

Ah! Monſieur, nous mourrons un jour ſur un fumier.

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre,
J'ai cent moyens, tous prêts pour m'empêcher de vivre,
La riviere, le feu, le poiſon & le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monſieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter eſt ici; la muſique
Peut-être calmeroit cette humeur frenétique.

VALERE.

Que je chante ?

HECTOR.

Monſieur,

VALERE.

Que je chante bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie eſt un fardeau,
Qui pour moi déſormais devient inſupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable,
Qu'un Joueur eſt heureux, ſa poche eſt un tréſor ;
Sous ſes heureuſes mains le cuivre devient or,
Diſiez-vous.

VALERE.

Ah ! je ſens redoutable ma colere.

Sc. 10. *Act.* 4. *Joueur de Regnard.*

JUSTICE.

SUPPOTS DE JUSTICE.

Il en eſt qui prévariquent dans leurs fonctions. C'eſt ſouvent ſous les yeux de la Juſtice que ſe conſomment les plus grandes injuſtices.

LE PRESIDENT.

Ça, Maître Iſcariot. Or ſus, ne vous déplaiſe,
Nous ſommes ſeuls ici, convenez tout de bon ;

Que vous êtes, mon cher, un ſignalé fripon.

ISCARIOT.

Ah, ah, Monſeigneur veut ſe divertir, je penſe.

LE PRESID. ARISTE.

Point du tout; je vous parle en bonne conſcience.

ISCARIOT.

Monſeigneur, ſauf reſpect, je vous crois dans l'erreur.

ARISTE.

Je ſçai, ce que je dis, Monſieur le Procureur;
Vous êtes un fripon. J'en ai preuve certaine,
Et quand il vous plaira, pour vous tirer de peine,
Je vous en ferai voir ſur des faits très-conſtans,
De quoi vous faire pendre en quinze jours de tems.

ISCARIOT.

J'ai toujours exercé ma charge en galant homme,
Et pour homme de bien par-tout on me renomme:
Perſonne n'a jamais attaqué mon honneur.

ARISTE.

Mais ſi je l'attaquois par hazard.

ISCARIOT.

Monſeigneur ;
Je crois votre Grandeur trop honnête & trop bonne,
Pour vouloir, ſans ſujet, faire tort à perſonne :
Quand on fait ſon devoir....

ARISTE.

Son devoir malheureux !
Appellez-vous devoir le miniſtère affreux,
D'un monſtre qui ſe fait comme vous un commerce,
De vendre ſa Partie à la Partie adverſe ;
De retenir chez lui, ſous de feintes raiſons,
Les titres & Contrats des meilleures Maiſons,
Pour leur faire approuver le poignard ſur la gorge,
L'Etat exorbitant des Comptes qu'il leur forge,
Qui ne rend rien qu'à force, & que le plus ſouvent,
Trafique nos papiers, les ſupprime ou les vend ;
Ou qui nous ſuppoſant, après de longs ſilences,
Des liſtes d'Ecriture & de fauſſes dépenſes,
Nous fait ſouvent ſauter nos terres pour des frais,

Qui nous ſont inconnus, & qu'il ne fit jamais.
Ce ſont là de vos faits, Monſieur, le galant homme,
Que pour homme de bien en tous lieux on renomme ;
Et c'eſt ce qu'on pourra peut-être au premier jour,
Vous faire confirmer par Arrêt de la Cour.

ISCARIOT.

Si j'ai pu m'oublier dans ces cas d'importance,
Ce ſera par hazard ou par inadvertance,
Car pour le fonds du cœur.

ARISTE.

Mon ami, croyez-moi,
Quand vous vous oubliez, vous ſçavez bien pourquoi ;
Mais au Cenſeur public laiſſant cette matiere,
Je veux bien de ma part vous faire grace entiere,
Et vous donner encor par pure charité,
Le tems de devenir homme de probité,
Pourvû que ſans retour, feinte ni politique,
Par votre bouche ici la vérité s'explique.

TAPINOIS.

Monſeigneur eſt le maître, & je tiens à bonheur
De pouvoir obéir en tout à Monſeigneur.

ARISTE.

Fort bien, dites-moi donc franchement, je
vous prie,
Avec l'homme qui ſort, quel interêt vous lie;
Quel commerce ſecret fait cette liaiſon?

ISCARIOT.

Etant le Procureur de toute la maiſon...

ARISTE.

Procureur très-zélé ſans doute & très-fidele;
Mais cette qualité vous autoriſe-t'elle?
De venir en furet, & vous cachant de tous,
Chercher ces ſacs d'argent que vous portez
chez vous,
Et que vous rapportez avec un ſoin extrême,
Souvent le lendemain, quelquefois le jour même,
Quel diable de manege eſt-ce donc que cela?
Et que machinez-vous avec cet argent-là?

ISCARIOT.

Ce ſont commiſſions qu'en échange valide...

ARISTE.

Voilà du verbiage, & je veux du ſolide;
Parlons net, & ſongez que de votre rapport,
En ce moment, ſans plus, dépend tout votre ſort

ISCARIOT.

Ah ! Monſeigneur ; pardon, vous ſçaurez toute choſe,
Pourvû que vos bontés, en qui je me repoſe....

ARISTE.

Oui, je vous l'ai promis, mais ſortez promptement,
On vient ; je vous joindrai chez moi dans un moment.

ISCARIOT.

L'eſpoir....

ARISTE.

Suffit, vous dis-je. Allez chez moi m'attendre ;
Mais point de verbiage, ou je vous ferai pendre.

Sc. 3. Act. 4. Des Ayeux chimériques de Rouſſeau.

JUSTICE.

Suppôts ſubalternes de Juſtice. Leur caractere. Il eſt des profeſſions où la dureté ſe contracte au point d'annoncer à des gens avec une barbare tranquilité les choſes les plus affligeantes.

Mr. LOYAL.

Bon jour, ma chere ſœur ; faites, je vous ſupplie,
Que je parle à Monſieur.

DORINE.

Il eſt en compagnie ;

Et je doute qu'il puiſſe à préſent voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne ſuis pas pour être en ces lieux importun,
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaiſe,
Et je viens pour un fait dont il ſera bien aiſe.

DORINE.

Votre nom.

M. LOYAL.

Dites-lui ſeulement que je viens
De la part de Monſieur Tartuffe pour ſon bien,
Dont vous ſerez, dit-il, bien aiſe.

DORINE.

C'eſt un homme qui vient avec douce maniere,
De la part de Monſieur Tartuffe pour affaire.

CLEANTE.

Il vous faut voir
Ce que c'eſt que cet homme & ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous racommoder il vient ici peut-être,
Quels ſentimens aurois-je à lui faire paroître?

CLEANTE.

Votre reſſentiment ne doit point éclater,
Et s'il parle d'accord il le faut écouter.

M. LOYAL.

Salut, Monſieur, le Ciel perde qui veut vous nuire,

Et vous ſoit favorable autant que je déſire.

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement ;
Et préſage déjà quelque accomodement.

M. LOYAL.

Toute votre maiſon m'a toujours été chere ;
Et j'étois ſerviteur de Monſieur votre pere ;

ORGON.

Monſieur j'ai grande honte & demande pardon
D'être ſans vous connoître ou ſçavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie ;
Et ſuis Huiſſier à verge en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grace au ciel le bonheur,
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur.
Et je vous viens Monſieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine Ordonnance.

ORGON.

Quoi, vous êtes ici....

M. LOYAL.

Monſieur, ſans paſſion,
Ce n'eſt rien ſeulement qu'une ſommation.
Un ordre de vuider d'ici, vous & les vôtres,
Mettre vos meubles hors & faire place à d'autres.

Sans délai ni remiſe, ainſi que beſoin eſt.

ORGON.

Moi ſortir de ceans ?

M. LOYAL.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît.
La maiſon à préſent, comme ſçavez de reſte,
Au bon Monſieur Tartuffe appartient ſans conteſte.
De vos biens déſormais, il eſt maître & Seigneur,
En vertu d'un Contrat duquel je ſuis porteur.
Il eſt en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes cette impudence eſt grande & je l'admire.

M. LOYAL.

Monſieur, je ne dois point avoir affaire à vous,
C'eſt à Monſieur, il eſt & raiſonnable & doux
Et d'un homme de bien, il ſçait trop bien l'office,
Pour ſe vouloir du tout oppoſer à Juſtice.

ORGON.

Mais.....

M. LOYAL.

Oui, Monſieur, je ſçai que pour un Million,
Vous ne voudriez pas faire rébellion.
Et que vous ſouffrirez en honnête perſonne,
Que j'execute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici ſous votre noir Juporr,
Monſieur l'Huiſſier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL.

Faites que votre fils ſe taiſe, ou ſe retire,
Monſieur, j'aurois regret d'être obligé d'écrire;
Et de vous voir couché dans mon procés verbal.

DORINE.

Ce Monſieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendreſſes,
Et ne me ſuis voulu charger, Monſieur, des pieces
Que pour vous obliger & vous faire plaiſir,
Que pour ôter par là le moyen d'en choiſir
Qui n'ayant pas pour vous le zele qui me pouſſe,
Auroient pu proceder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens,
De ſortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems,
Et juſques à demain je ferai ſurſéance
A l'execution, Monſieur, de l'Ordonnance.
Je viendrai ſeulement paſſer ici la nuit,
Avec dix de mes gens ſans ſcandale & ſans bruit.

Pour la forme il faudra seulement qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte;
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain du matin il vous faut être habile,
A vuider de ceans jusqu'au moindre ustencile.
Mes gens vous aideront, & je les ai pris forts,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON.

Du meilleur de mon cœur je donnerois sur l'heure,
Les cent plus beaux Louis de ce qui me demeure.
Et pouvoir à plaisir sur ce musle assener,
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

Cette audace est trop forte;

J'ai peine à me tenir, il faut mieux que je sorte.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous feroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Ma mie, & l'on décrete aussi contre les femmes.

CLEANTE.

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez;
Donnez tôt ce papier de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye!

ORGON.

Puisse-t'il te confondre & celui qui t'envoye!

Mol. l'Imposteur.

MARIS.

Mari qui croit sa femme infidelle doit user d'une grande prudence. Ceux qui éclatent en menaces & qui jurent de punir l'affront qui leur est fait, s'exposent à un ridicule certain lorsqu'ils passent pour manquer de courage.

SGANARELLE, *homme qui croit sa femme infidelle.*

Courons donc le chercher ce pendart qui m'affronte;

Montrons notre courage à venger notre honte,
Car l'on ne doit jamais ſouffrir ſans dire mot
De ſemblables affronts, à moins qu'être un vrai ſot.
Il ſe retourne après avoir fait quelques pas.
Doucement s'il vous plait, cet homme a bien la mine,
D'avoir le ſang bouillant & l'ame un peu mutine,
Il pourroit bien mettant affront deſſus affront,
Charger de bois mon dos comme il a fait mon front,
Je hais de tout mon cœur les eſprits coleriques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne ſuis point battant de peur d'être battus,
Et l'humeur débonnaire eſt ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offenſe,
Il faut abſolument que je prenne vengeance.
Ma foi laiſſons-le dire, autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en ſera.
Quand j'aurai fait le brave & qu'un fer pour ma peine,
M'aura d'un vilain coup tranſpercé la bedaine:
Que par la Ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi mon honneur en ſerez vous plus gras?
La biere eſt un ſéjour par trop mélancolique,
Et trop mal ſain pour ceux qui craignent la colique.

Puiſqu'on tient à bon droit tout crime perſonnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme,
Si nos femmes ſans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe ſur notre dos,
Elles font la ſottiſe & nous ſommes les ſots.
C'eſt un vilain abus, & les gens de Police,
Nous devroient bien regler une telle injuſtice.
N'avons-nous pas aſſez des autres accidens,
Qui viennent nous haper en dépit de nos dents?

Mettant la main ſur ſon eſtomach.

Je me ſens là pourtant remuer une bile
Qui me veut conſeiller quelque action virile.
Oui le courroux me prend, c'eſt trop être poltron,
Je veux abſolument me venger du larron.

Il ſort & revient enſuite armé de pié en cap.

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur,
Qui ſans miſericorde a ſouillé notre honneur,
Deſſus ſes grands chevaux eſt monté mon courage,
Et ſi je le rencontre on verra du carnage.
Oui, j'ai juré ſa mort, rien ne peut l'empêcher
Ou je le trouverai, je le veux dépêcher.

Au beau milieu du cœur, il faut que je lui donne.

LELIE.

A qui donc en veut-on ?

SGANARELLE.

Je n'en veux à perſonne.

LELIE.

Pourquoi ces armes là ?

SGANARELLE.

C'eſt un habillement
Que j'ai pris pour la pluye.

A part.

Ah ! quel contentement
J'aurois à le tuer ; prenons-en le courage.

LELIE.

Hé !

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

Il ſe donne des coups de poings ſur l'eſtomach pour s'exciter.

A part. Ah, poltron dont j'enrage,
Lâche, vrai cœur de poule....,

Tandis que Lelie parle avec Celie.

Courage, mon enfant, ſois un peu vigoureux ;
Là, hardi, tâche à faire un effort genereux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derriere.

Lelie faiſant deux ou trois pas ſans deſſein fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.

LELIE *parlant à Celie qu'il croioit être la femme de Sganarelle.*

Puiſqu'un pareil diſcours émeut votre colere,
Je dois de votre cœur me montrer ſatisfait.
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Oui, oui, mon choix eſt tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LELIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, Monſieur, n'eſt point ſelon les loix,
J'ai raiſon de m'en plaindre & ſi je n'étois ſage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LELIE.

D'où vous naît cette plainte, & quel chagrin brutal?

SGANARELLE.

Suffit, vous ſçavez bien où le bât me fait mal.
Mais votre conſcience & le ſoin de votre ame,
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme eſt ma femme,

Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'eſt pas du tout agir en bon Chrétien.

LELIE.

Un ſemblable ſoupçon eſt bas & ridicule ;
Allez deſſus ce point n'ayez aucun ſcrupule, &c.

Une ſuivante vient qui par les queſtions qu'il fait aux uns aux autres tire d'erreur Sganarelle & les autres.

De Sganarelle de Moliere.

MARI

HONTEUX DE L'ETRE.

Un eſprit ſingulier ou Philoſophe ſe rend ridicule d'avoir honte d'être marié. Il obtient rarement le ſecret qu'il demande ſur un pareil fait. Toute la Philoſophie eſt à bout vis-à-vis d'une femme dont on eſt épris, & ſon pouvoir eſt au deſſus de celui d'un Philoſophe.

Finette ſuivante demeurant chez Ariſte, ſorte d'eſprit Philoſophe, vient pour lui parler ; elle le trouve les yeux attachés ſur un livre.

FINETTE *à part.*

Toujours lire! Monſieur, Madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers. Madame
Votre.....

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans;
Que jamais ce mot là fut prononcé céans.
Ne t'en ſouvient-il pas?

FINETTE.

Oui, mais quand je l'oublie;
Quel tort vous fait cela, Monſieur, je vous
ſupplie?

ARISTE.

Premierement, celui de me déſobéir.

FINETTE.

Paſſe.

ARISTE.

Secondement.....

FINETTE.

J'enrage, à vous ouir.
On s'imaginеroit que c'eſt faire un grand crime,
De donner à Madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette.

FINETTE.

Quoi, Monſieur?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

FINETTE.

Ah! vraiment qui voudroit s'arrêter,
A tous vos beaux diſcours & les ſuivre à la lettre
Ne ceſſeroit jamais.....

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre,
Que je diſe deux mots?

FINETTE.

Quatre ſi vous voulez.

ARISTE.

Vous ſçavez qu'un ſecret....

FINETE.

Deux ans ſont écoulez,
Depuis que nous menons une vie équivoque,
Je n'y puis plus tenir, le ſecret me ſuffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien ſe laſſer.

FINETTE.

C'eſt conſcience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers des femmes à ſe taire,
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un Monaſtere.
Jeûner, prier, veiller, & parler tout mon ſou.

ARISTE.

Parlez, morbleu, parlez, je ne ſuis pas ſi fou,
Que de vouloir tenir vos langues inutiles,

Sur un point seulement quelles soient immobiles;
Ce n'est point sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui, mais ce point, Monsieur, c'est le fruit défendu,
Et voilà justement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragouts, la plus grossiere viande,
Que l'on me défendroit constamment de goûter,
Seroit le seul morceau qui pouroit me tenter.
Jugez après cela si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage?

ARISTE.

Quel travers! quel esprit de contradiction!
Quel fond d'intemperance & d'indiscrétion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Sois. Mais telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes.
Même les plus huppés, & nous sommes l'écueil,
Où viennent échouer la sagesse & l'orgueil,
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes.
Vous avez la raison & nous avons les charmes.
Le brusque Philosophe en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous éleve ses clameurs.

Ni ſon air refrogné, ni ſes cris, ni ſes rides,
Ne peuvent le ſauver de nos yeux homicides.
Comptant ſur ſa ſcience & ſes réflexions,
Il ſe croit à l'abri de nos ſéductions.
Une Belle paroît, lui ſourit, & l'agace,
Crac, au premier aſſaut elle emporte la place.

ARISTE *à part.*

Voilà préciſément mon hiſtoire en trois mots.

FINETE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots,
Braillant au tour de vous, & vous-même en cachette,
Jouant à cache, cache, ou bien à climuſſète.

ARISTE *à part.*

La friponne a raiſon de rire à mes dépens,
Et ſes diſcours malins ſont remplis de bons ſens.

A Finette.

Faiſons tréve de grace à tout ce badinage,
Je veux encore un tems cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la ſucceſſion
D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi! vous ambitieux? je vois qu'un Philoſophe,
Eſt fait comme un autre homme & de la même étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux ſentimens?

Que vous nous étaliez, Monſieur, à tous mo-
mens.
Le comble diſiez-vous, de toutes les foibleſſes,
C'eſt de ne point guérir de la ſoif des richeſſes.
Que cette hydropiſie a fait de malheureux!
Mais pour moi ma fortune a ſurpaſſé mes vœux,
Un tréſor de vertus eſt le ſeul ou j'aſpire,
Et mon cœur pour l'avoir cederoit un empire.
Et Zeſte, ſi quelqu'un vous pouvoit prendre au
mot,
Vous diriez ſerviteur, je ne ſuis pas ſi ſot.

ARISTE.

Tu te trompes, je ſuis dans les mêmes maximes,
Mais je ſçais leur donner des bornes légitimes.
Et je ſerois maudit un jour par mes enfans,
Si j'étois Philoſophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être ſage,
Je dois leur ménager un puiſſant héritage.

FINETTE.

Le motif eſt louable, il faut vous y tenir,
Mais, Meſſieurs, vos enfans ſont encore à venir.
Peut-être viendront-ils, cependant....

ARISTE.

Quoi!

FINETTE.

J'augure,
Que vous n'aurez jamais grande progeniture.

ARISTE.

Finette a de l'eſprit & s'en ſert joliment,
Il faut faire réponſe à ſon doux compliment.
On ſouffre un tems les airs d'une fille ſuivante,
Que trop de bonté gâte & rend impertinente.
Elle offenſe, elle aigrit ſans s'en embarraſſer,
Un jour elle conclud par ſe faire chaſſer.
Je penſe que finette eſt aſſez raiſonnable,
Pour prendre en bonne part cet avis charitable.
Et pour en profiter avec attention,
Sinon gare l'inſtant de la concluſion.

FINETTE.

Ce conſeil aigre doux mérite une replique,
Je vois qu'un Philoſophe eſt mauvais politique.
Puiſqu'il n'obſerve pas que c'eſt être indiſcret,
Que de chaſſer quelqu'un qui ſçait notre ſecret;
Sur-tout, ſi quelqu'un eſt d'un ſexe qui panche
Au plaiſir de jaſer & d'avoir ſa revanche.

ARISTE.

Ta réplique eſt très-juſte, & les maîtres prudens,
Doivent au poids de l'or, payer leurs Confidens.
Il lui donne de l'argent.
à part.
Voici pour t'appaiſer & t'impoſer ſilence,

Mon lot eſt de ſouffrir & d'avoir patience.

FINETTE.

Votre ſecret, Monſieur, grandement me peſoit,
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit,
Par vos riches leçons, je me ſens plus diſcrete;
Repetez-les ſouvent, & je ſerai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter ſur toi.

FINETE.

Tant que vous payrez bien, je vous réponds de moi.
Mais à propos vraiment j'oubliois de vous dire,
Que votre femme..... non, que Madame déſire.....

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma Maîtreſſe. Ah j'y ſuis Dieu merci;
Que ma maîtreſſe donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir ſur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour ſont fort peu néceſſaires.
Nous aurons cette nuit le tems de nous parler;
De grace, empêchez-là de venir me troubler,

Pendant une heure ou deux, il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

ARISTE, *appercevant sa femme.*

Comment, c'est vous?

MELITE.

Mon Dieu! d'où vient cette frayeur?
Est-ce donc que ma vûe inspire tant d'horreur?

ARISTE.

Eh non, vous m'êtes chere autant qu'on puisse l'être,
Mais dans mon Cabinet devriez-vous paroître?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MELITE.

Oui, mais j'avois dessein de vous entretenir,
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez, rien ne vous fait démordre.

MELITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir?
Je contente mon gout, & je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme eſt d'être complaiſante.

MELITE.

Tranchez-le mot, mon cher, dites obéiſſante,
Vous n'aimez d'un mari que ſon autorité,
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'eſt point queſtion d'un pareil ſacrifice,
Me traiter de Tyran, c'eſt me faire injuſtice:
J'exige des égards & non pas des reſpects,
Cachez notre ſecret par des ſoins circonſpects,
C'eſt tout ce que je veux de votre complaiſance,
Et vous obtiendriez tout de ma reconnoiſſance.

MELITE.

Vous diſtraire un moment, eſt-ce vous offenſer?

ARISTE.

Si quelqu'un ſurvenoit, que pourroit-il penſer?

MELITE.

Eh, mais il penſeroit.... après tout que m'importe?

ARISTE.

Ciel! Peut-on de ſang froid m'aſſommer de la ſorte?
Que vous importe? eh quoi! pouvez-vous oublier,
Le motif qui m'engage à ne rien publier?....

Que dis-je ? qui me force à tout mettre en uſage
Pour ôter tout ſoupçon de notre mariage ?

MELITE.

Cela ne ſe peut pas.

ARISTE.

Non, ſi vous en parlez.

MELITE.

Pour moi, je m'aſſervis à ce que vous voulez;
Mais comment empêcher que le monde ne voye ?

ARISTE.

Tout va ſe découvrir.

MELITE.

Que j'en aurois de joye !

ARISTE.

Toujours contrarier !

MELITE.

Vous avoir pour époux,
Eſt un bonheur pour moi, ſi touchant & ſi doux,
Il me flatte à tel point, j'en ſuis ſi glorieuſe,
Que s'il étoit connu, jen ſerois trop heureuſe :
Si je ſuis criminelle en marquant ce déſir,
Mon crime, je l'avoue, eſt mon plus grand plaiſir.

ARISTE *à part.*

Me voilà déſarmé pour être trop ſenſible ;
L'adreſſe d'une femme eſt incompréhenſible.

MELITE.

Vous me voulez du mal, & je ne ſçai pour-
quoi.

ARISTE.

Non ; ſi je ſuis fâché, ce n'eſt que contre moi.

MELITE.

La raiſon, s'il vous plait ?

ARISTE.

D'avoir eu la foibleſſe
De vous croire diſcréte & femme de promeſſe,
Car vous m'aviez promis très-ſolemnellement,
Avant que nous priſſions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fit un myſ-
tère,
Votre ſœur en ſeroit ſeule dépoſitaire.

MELITE.

Il eſt vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos ſoins prudens,
Nous avons aujourd'hui nombre de Confidens.

MELITE.

Accuſez-en ma ſœur, dont la langue indiſ-
créte,

Ne peut tenir long-tems une affaire ſecrette ;
Jamais ſur ce ſujet je ne vous ai trahi,
Je n'ai juſqu'à préſent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous ?

MELITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en eſt la cauſe ?

MELITE.

A d'indignes ſoupçons, votre ſecret m'expoſe,
Nous demeurons enſemble, & j'apprends tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinens diſcours ;
Je n'en murmure pas : de ma ſeule innocence,
Je me fais un rempart contre la médiſance ;
Et ſacrifiant tout à mon affection,
Je laiſſe déchirer ma réputation ;
Mais puiſqu'à cet excès il faut que j'obéiſſe,
Je demande le prix d'un ſi dur ſacrifice.

ARISTE.

Eh quoi !

MELITE.

C'eſt que du moins le Marquis de Lauret ;
Ou par vous, ou par moi ſçache notre ſecret ;

ARISTE.

Le Marquis ? pouvez-vous me tenir ce langage ?
C'eſt l'homme à qui je veux me cacher davantage :
Quoiqu'il ſoit Courtiſan & qu'il n'en ſçache rien,
C'eſt un Sage caché ſous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foibleſſe,
Que de prendre une femme, & même une maîtreſſe,
Soutenant qu'il n'eſt point d'autre félicité,
Que d'être à tous égards en pleine liberté :
Faut-il vous dire plus ? cent fois en ſa préſence,
J'ai défendu ſa théſe avec tant d'imprudence,
Que s'il ſçait une fois que je ſois marié,
Par ſes traits en tous lieux, je ſerai décrié.

MELITE.

Quoi donc ! doit-on rougir des nœuds du mariage ?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou ſoutenir l'affront
D'être timpaniſé : je n'en ai pas le front.

MELITE.

Cependant, il faut bien vaincre cette foibleſſe,
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous preſſe,
De lui déclarer tout?

MELITE.

Un jour vous le ſçaurez;
Et ce ſera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sçachons donc ce motif.

MELITE.

Il eſt très-raiſonnable,
Et pour ne rien celer, il eſt indiſpenſable.

ARISTE.

Pourquoi? vous m'étonnez.

MELITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Pourſuivez, je le veux.

MELITE.

Vous le voulez? eh bien,
Ce ſage Courtiſan, ce railleur ſi terrible,
Qui croit qu'on n'eſt point ſage, à moins qu'être
inſenſible,
Quand il ſort de chez vous, ne paſſe pas un jour,
Sans venir me chercher, pour me parler
d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MELITE.

A moi.

ARISTE.

Melite ?

MELITE.

Eh bien.

ARISTE.

Quelle apparence
Que.....

MELITE.

J'avois réſolu de garder le ſilence ;
De peur de vous commettre avec lui, mais enfin
Sa pourſuite me cauſe un violent chagrin :
Pour la faire ceſſer, le moyen le plus ſage,
Eſt de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu ;
Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.
Je vous laiſſe un moment rêver à cette affaire ;
Mais ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

ARISTE *ſeul.*

Attendez.... elle fuit. Quel embarras maudit !
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?

Cela ne peut pas être; & le Marquis... je gage.
Qu'elle invente ce trait pour.... non, elle eſt
trop ſage,
Et je lui ferois tort d'oſer la ſoupçonner,
Mais enfin que conclure & que déterminer?
Le Marquis amoureux! dans le fond de mon
ame,
Je ſuis ravi..... de quoi? qu'il en conte à ma
femme?
Cela n'eſt point plaiſant: mon honneur effrayé...
Mon honneur!..... qu'on eſt ſot quand on eſt
marié!
Allons voir le Marquis tâchons avec adreſſe,
De lui faire moi-même avouer ſa foibleſſe;
Plus elle ſera grande, & moins je la craindrai;
Enſuite il faudra voir quel parti je prendrai.

Du Philoſophe marié de Deſtouches. Act. 1.

MARIS.

Ils ne doivent point rougir de l'amour qu'ils ont pour leurs femmes. Leçons de la Comedie ſur ce ſujet.

Le Préjugé qui regne, & ſelon lequel un mari n'oſeroit paroître, dans ce qu'on appelle le beau monde, amoureux de ſa femme, n'a d'autre ſource que la corruption des mœurs : elle eſt ſans doute extrême lorſque les hommes rougiſſent d'être dans la ligne du devoir. Une morale en action, telle qu'on la voit dans les Scènes ſuivantes, fait plus d'impreſſion que tous les préceptes directs.

DURVAL.

Mes inclinations, Ami, ſont bien changées ;
Mes infidélités vont être bien vengées.
J'aime.... helas ! que ce terme exprime foiblement,
Un feu qui n'eſt pourtant qu'un renouvellement.

DAMON.

Je ne veux point entrer en cette confidence.

DURVAL.

Je puis t'en informer ſans aucune imprudence ;
Cet objet ſi charmant dont je reprends les loix,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois ;

Cette femme adorable à qui je rends les armes ;
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...
C'eſt la mienne.

DAMON.

Conſtance ?

DURVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah ! Durval,
A mon raviſſement rien ne peut être égal,
N'eſt-ce point un dépit, un gout foible & volage ?
Un accès peu durable, un retour de paſſage ?

DURVAL.

Tu le crains, & Conſtance en pourra craindre autant.
Qu'il eſt triſte d'avoir été trop inconſtant !...
Le véritable amour ſe prouve de lui-même :
Déja pour l'aſſurer de ma tendreſſe extrême,
J'ai par mille moyens qu'invente mon amour,
Raſſemblé les plaiſirs dans cet heureux ſéjour.
Apprends donc que je ſuis cet Amant qu'on ignore,
Qui procure ſans-ceſſe à l'objet que j'adore,
Tous ces amuſemens imprévûs & nouveaux,

Dont tout le monde ici ſoupçonne des rivaux,
Aſſez vains pour nourrir une erreur ſi groſſiere ;
Je lui fais des préſens de la même maniere....
On s'attache encor plus par ſes propres bienfaits ;
Je le ſens, je l'en veux accabler déſormais.
On s'enrichit du bien qu'on fait a ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui cauſer un embarras extrême ;
Que peut-elle penſer ?... Durval y ſonges-tu ?

DURVAL.

Oui, je viens de jouir de toute ſa vertu ;
J'ai vu le trouble affreux dont ſon ame eſt atteinte,
Cependant je feignois en écoutant ſa plainte,
J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai penſé
Me déclarer.... tu vas me traiter d'inſenſé.
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me ſens retenu par une fauſſe honte,
Un préjugé fatal, au bonheur des Epoux,
Me force à lui cacher un triomphe ſi doux ;
Je ſens le ridicule où cet amour m'expoſe.

DAMON.

Comment du ridicule ?..... & quelle en eſt la cauſe ?

Quoi ! d'aimer ſa femme ?

DURVAL.

Oui, le point eſt délicat ;
Pour plus d'une raiſon, je ne veux point d'éclat,
Je n'ai déja donné ſur moi que trop de priſe...
Ce racommodement devient une entrepriſe...

DAMON *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

DURVAL.

Tu ris ? ſuis-je venu pour mettre la réforme ?

DAMON *ironiquement.*

Le ſerment de s'aimer n'eſt donc que pour la forme,
L'interêt le fait faire, il ne tient qu'un moment :
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement ?
Oſerois-tu produire une excuſe auſſi folle ?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole,
Il ſçauroit t'y forcer auſſi bien que les loix ;
Tendrement.
Mais une femme n'a, pour ſoutenir ſes droits,
Que ſa fidélité, ſa foibleſſe & ſes larmes :
Un époux ne craint point de ſi fragiles armes.

Ah! peut-on faire ainſi, ſans le moindre remord,
Un abus ſi cruel de la loi du plus fort?

DURVAL.

Je ſuis déſeſperé, mais je céde à l'uſage,
Suis-je le ſeul?..... Tu ſçais que l'homme le plus ſage,
Doit s'en rendre l'eſclave....

DAMON.

Oui, lorſqu'il ne s'agit
Que d'un goût paſſager, d'un meuble ou d'un habit,
Mais la vertu n'eſt point ſujette à ſes caprices,
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.
Il ſuffit qu'un uſage intereſſe les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime,
L'exemple ne peut pas autoriſer un crime.

DURVAL.

Mais ſi Conſtance apprend un triomphe ſi doux,
Si ma femme me voit tomber à ſes genoux,
Comment daignera-t'elle uſer de ſa victoire!

Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire,
Je crains que ſa fierté ne ſurcharge mes fers.
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les eſpèces,
Sur-tout lorſque l'on cherche à flatter ſes foibleſſes,
Ce ſoupçon pour Conſtance eſt trop injurieux.

DURVAL.

Tu ne le connois pas, ce ſexe imperieux,
Dans notre abaiſſement il met ſon bien ſuprême,
Il veut regner, il veut maîtriſer ce qu'il aime,
Et ne croit point jouïr du plaiſir d'être aimé,
S'il n'eſt pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre;
Eh pourquoi voulons-nous qu'il ſoit ſoumis au nôtre?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons ſéduit?
Notre empire commence où le ſien eſt detruit,

Nous plaindrons-nous toujours ? injuſtes que nous ſommes,
De ce ſexe qui n'a que le défaut des hommes ?
Quel ridicule orgueil nous fait méſeſtimer ?
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ?

DURVAL.

C'en eſt fait pour jamais, ma honte eſt aſſervie....
Sois content : mon cœur céde & ſe rend à l'amour ;
Viens être le témoin du plus tendre retour...
* Que le ſort d'être aimé ſera digne d'envie !
Non il n'eſt point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raiſon & l'amour ont unis,
L'hymen ſeul peut donner des plaiſirs infinis :
On en jouit ſans peine & ſans inquietude ;
On ſe fait l'un pour l'autre une heureuſe habitude,
D'égards, de complaiſance & des ſoins les plus doux :
S'il eſt un ſort heureux, c'eſt celui d'un époux,

* *Les Vers ſuivans ſont dits dans une Scène où Conſtance eſt préſente.*

Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse cherie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses désirs ?
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE *tendrement.*

Je sens que ce portrait devroit être fidele.

DURVAL *du même air.*

Madame ; on en pourroit trouver plus d'un modele.

Act. 1. & 2, du Préjugé à la mode de M. de la Chaussée.

Sur ce que des amis de Durval tournoient en ridicule devant lui, un homme dont on parloit dans le monde, & qui étoit fort passionné pour sa femme, Damon lui parle ainsi.

DAMON.

Pour qui donc cette Histoire est elle si risible ?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient composer tout le Public entr'eux,
Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale ;
Mais, je vous crois, Messieurs, un peu plus de morale ;
Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez
A tout autre qu'à vous, à des gens moins sensés
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,
Laissez-le pratiquer sans y prendre interêt ;

Oui, laiſſez la vertu du moins pour ce qu'elle eſt

C'eſt la même eſpèce de gens, que Florine, ſuivante de Conſtance caractériſe à ſa maniere dans les Vers ſuivans.

Tels ſont parmi le monde un tas de ſots plaiſans,
Gens de même acabit, perſonnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par inſtinct & par réflexion,
Effrontés ſans ſuccès & ſans confuſion.
Impudens, toujours pleins d'un eſpoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours, ſans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits ſans ſujet, indiſcrets ſans faveur,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélerats en amour, dont les langues traitreſſes
Nous font bien plus de tort que toutes nos foibleſſes:
Voilà les compagnons dont le couple indiſcret
M'a vingt fois confié leur riſible ſecret.

Préjugé à la mode Act. 4. Sc. 4.

Sentimens de Durval ſur le compte de ſa femme, dont il craint de n'être pas aimé comme il le ſouhaitoit. Réponſe de Damon ſon ami.

En renouant des nœuds pour moi ſi pleins d'appas,
Retrouverai-je

Retrouverai-je encor ſa premiere tendreſſe,
Cette conformité, cette même foibleſſe,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur;
Que le Ciel pour moi ſeul avoit mis dans ſon cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame;
J'ai ceſſé trop long-tems d'entretenir ſa flamme,
Et dequoi ſon amour ſe ſeroit-il nourri?
Dans le fond de ſon cœur il doit avoir peri.
Ce ſoupçon eſt fondé ſur trop de circonſtances,
Voi, comme elle a ſouffert toutes mes inconſtances?
Non, de ſi grands chagrins ne ſont point ſi ſecrets,
Ils s'exhalent en pleurs, en ſoupirs & regrets,
M'a-t'elle ſeulement honoré de ſes larmes?
En a-t'elle perdu le moindre de ſes charmes?

DAMON.

Ah! ne t'y trompe pas: c'eſt un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'eſt l'effort le plus grand:
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable,
Peut-être que d'ailleurs cette Epouſe eſtimable,
Ne ſçait pas à quel point ſes malheurs ont été:

Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté ;
Une femme ſenſée eſt fort peu curieuſe,
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuſe,
En tout cas ſa vertu te répond....

DURVAL.

Quel eſpoir !
Quel amour que celui qu'on ne doit qu'au devoir....
Mais n'importe, achevons cette grande entrepriſe.

Sc. 8. Act. 3.

Durval ayant conçu des ſoupçons injurieux ſur le compte de ſa femme, lui fait des reproches à ce ſujet : Conſtance s'évanouit, & laiſſe tomber un paquet de lettres, dont ſon mari ſe ſaiſit. Ayant repris ſes eſprits, elle prie ſon mari de ne pas jetter les yeux ſur ces lettres, lui diſant qu'elles n'étoient injurieuſes que pour elle, & qu'il s'épargne cette confuſion ; Durval n'en eſt que plus porté à croire ſa femme coupable ; mais dans l'éclairciſſement qui ſe fait enſuite devant pluſieurs perſonnes, & entr'autres ſon beaupere, il ſe trouve que ces lettres ſont celles de Durval lui-même, & qu'il écrivoit à des femmes coquettes. Sur quoi Argant ſon beaupere dont l'humeur étoit bruſque, & qui diſoit ſans façon ſon ſentiment, lui parle ainſi, d'une maniere aſſez plaiſante, mais pleine de ſens.

ARGANT

Vous avez fait, mon cher, une rude mepriſe,
Vous n'y reviendrez plus, votre biſque eſt mal priſe;
Pour convaincre une femme il faut bien du bonheur,
Rarement un époux en vient à ſon honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces ſortes d'affaires,
On ne ſçauroit avoir des preuves aſſez claires;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes ſont d'ailleurs terribles ſur ce point,
Elles ne s'aiment pas, mais, accuſez-en une,
L'émeute eſt générale, & la cauſe eſt commune.
Vous verrez auſſi-tôt le Peuple feminin,
S'élever à grands cris, & ſonner le Tocſin.
Protéger l'Accuſée, & s'enflammer pour elle,
Se prendre aveuglément de tendreſſe & de zéle,
Paſſer de la pitié juſques à la fureur,
Et traiter un Epoux de Calomniateur....
Tenez, voilà pourquoi, ſans accuſer la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme auſſi ſage qu'une autre:
Je vous plains, mais que faire? elle a barre ſur vous,

Il faut en enrageant ſe taire & filer doux.
Ibid. Act. 4. Sc. 14.

MARIAGE.

La maxime que le bien eſt le principal avantage qu'on doit rechercher en ſe mariant a un très-juſte fondement, mais les hommes la prennent trop à la lettre, lorſqu'ils bornent la félicité de l'hymen à ce ſeul avantage, & qu'ils comptent pour rien les vertus qui contribuent à la ſolidité d'une union. Virtus poſt nummos.

DOLIGNI *pere.*

L'amour dans un Jeune homme eſt toujours romaneſque,
J'aurois été moi-même aſſez extravagant,
Pour épouſer auſſi ma premiere amourette,
Si l'on n'eût retenu ma jeuneſſe indiſcrete.

DOLIGNI *fils.*

Mais je ne connois point Mademoiſelle Argant.

DOLIGNI *pere.*

Ni moi ; mais elle aura vingt mille écus de rente.

DORIGNI *fils.*

Cela ſe peut ; Eh quand elle en auroit quarante,

DOLIGNI *pere.*

Ce ſeroit encor mieux.

DOLIGNI *fils.*

N'avez-vous pas du bien ?

DOLIGNI *pere.*

Il le faut augmenter, ſinon il vient à rien.

DOLIGNI *fils.*

J'ignore comme elle eſt d'eſprit & de figure.

DOLIGNI *pere.*

Elle eſt riche. A l'égard de l'eſprit, je t'aſſûre,
Qu'une femme à la longue en a toujours aſſez ;
Elle eſt jeune au ſurplus ; & tout ce que j'en ſcais,
C'eſt qu'à quinze ou ſeize ans, on eſt du moins jolie,

DOLIGNI *fils.*

Qui ſçait ſi le rapport des humeurs....

DOLIGNI *pere.*

Autre folie ;
En tout cas tu feras comme les autres ſont :
Qui s'embarque, eſt-il ſûr de faire un bon voyage ?
A quoi ſert l'examen avant le mariage ?
A rien. Ce n'eſt qu'après qu'on ſe connoit à fonds ;
Las de ſe compoſer avec un ſoin extrême,
Le naturel caché prend alors le deſſus,
Le maſque tombe de lui-même,

Et malheureuſement on ne le reprend plus :
Mais enfin le Bien reſte, & cet ami fidele,
Sans compter quelquefois la raiſon qui s'en mêle.
Entre Epoux qui pourroient ſe brouiller ſans retour,
Sert de médiateur au défaut de l'amour.

Act. Sc. 1. Ecole des Meres de la Chauſſée.

MARIAGE.

Propos d'une femme ſur cette matiere.

Tout homme qu'on recherche en abuſe toujours,
Se rencherit d'abord ſans valoir davantage,
Et de rien qu'il étoit s'érige en perſonnage.
Leur fatuité vient du cas que l'on en fait,
Il faut les maîtriſer, malgré que l'on en ait.
Se les aſſujettir, les faire à ſon caprice,
Nous perdons leur eſtime en leur rendant juſtice.
Nous nous aviliſſons ſi nous ſentons leur prix,
Et la moindre indulgence attire leur mépris.

Ecole des Meres de la Chauſſée.

MARIAGE.

Une Critique contre les gens d'un âge avancé qui ſe marient à de jeunes perſonnes. Tableau des mœurs du ſiécle.

Quoique les paſſions faſſent faire des folies en tout tems, un homme eſt moins excuſable d'en faire dans un âge avancé, ſur-tout lors qu'il eſt d'un état qui l'aſſujettit aux uſages du beau monde. Elles expoſent à de cruels repentirs & elles troublent toute cette tranquilité dont la vieilleſſe a tant de beſoin.

JACINTE.

Vous mariez, dit-on contre toute apparence,
Le bon homme Pamphile à votre fille Hortence,

ALBERT.

Sans doute, & voudroit-on blâmer ce deſſein là ?

JACINTE.

Comment vous ſongeriez en effet à cela ?

ALBERT.

Pourquoi non ?

JACINTE.

Vous auriez réſolu dans votre ame ;

De lui donner demain votre fille pour femme ?

ALBERT.

Demain je l'ai promis ; ce n'eſt point un ſecret.

JACINTE.

Le pauvre homme ! ah ! Monſieur, qu'eſt-ce qu'il vous a fait ?

ALBERT.

Comment donc ? mais vraiment, l'équivoque eſt gentille,
Je ſuis ſon ennemi de lui donner ma fille.

JACINTE.

Sans doute, n'eſt-ce pas s'il faut parler ſans fard,
Vouloir couper la gorge à ce pauvre vieillard ?
Avez-vous oublié ce joli trait d'hiſtoire,
Qui preſque tous les jours vous revient en mémoire ?
Et dont vous nous avez tant de fois endormis,
D'un Grec qui pour punir un de ſes ennemis,
Ayant mis vainement toute choſe en uſage,
A la fin lui donna ſa fille en mariage.

ALBERT.

Hom.... effectivement à dire vérité,
Leur âge peut avoir quelque diſparité.
Mais l'inconvenient de cette différence,
Tombera beaucoup moins ſur lui que ſur Hortenſe.

JACINTE.

Au contraire, Monſieur, elle ne riſque rien ;
C'eſt un bonheur pour elle, un ſûr & vrai moyen.
De lui faire trouver une ſource féconde,
Des divertiſſemens les plus jolis du monde.
Si pour un pareil nœud vous euſſiez préféré,
Quelque jeune homme aimable & qui fut à ſon gré.
Quelque amant diſtingué, par exemple, Valere
Elle ſe borneroit à l'aimer, a lui plaire ;
Ne vivroit que pour lui, ne voudroit voir que lui,
A tout autre plaiſir trouveroit de l'ennui ;
Dans les pleurs loin de lui vivroit enſevelie,
Rien n'eſt plus languiſſant qu'une ſemblable vie.
Mais en lui choiſiſſant comme vous avez fait,
Un époux ſuranné, haïſſable, mal fait ;
Ce ne ſeront que jeux, bals, Cadeaux, ſerenades,
Viſites, paſſe-tems, entretiens, promenades.
Tout ce qu'on voit ici de Jeunes gens galans,
Se feront auprès d'elle honneur de leurs talens.
Mille plaiſirs nouveaux s'offriront devant elle,
Chacun à qui mieux mieux y montrera ſon zele.

L'un la régalera d'un ſuperbe cadeau,
L'autre l'entretiendra d'une fête ſur l'eau.
Et ſi vous voulez joindre à cette Centurie,
Tous les revenans bons de la galanterie.
Fleurettes, petits ſoins, billets doux, tendres vœux,
Agréables tranſports, ſoupirs reſpectueux,
Vous m'avoüerez, Monſieur, que femme dans la vie,
Ne peut jouir d'un ſort plus propre à faire envie.

ALBERT.

La peſte! ce n'eſt pas ainſi que je l'entens.

JACINTE.

Mais quant à ſon Epoux les cas ſont différens,
Contre lui les Galans armés d'antipaties,
Ont ſoin de l'écarter de toutes les parties,
Et l'on ne l'y reçoit qu'à titre d'Intendant,
Pour régler le mémoire & payer le Marchand.
Du reſte nul commerce, on le fuit, on le quitte,
Comme un peſtiféré tout le monde l'évite.
Equipages à part, lit, table, appartement,
On ne s'informe pas quel il eſt ſeulement.
Et tel qui tous les jours chez Madame voiſine,
Ne connoît pas, Monſieur ſeulement à la mine,
Et venant à le voir de jour ſur l'eſcalier,

En le gracieuſant d'un ſouris Cavalier,
Lui dira, mon Ami, va t'en voir, je te prie,
Si ta belle Maîtreſſe eſt encore endormie?

ALBERT.

Diable! je ſerois donc à ce compte un franc fat,
Si j'allois pour l'hymen troquer mon celibat.

JACINTE.

Je ne dis pas cela, Monſieur, le Ciel m'en garde,
C'eſt Pamphile & non vous, que ce diſcours regarde.

ALBERT.

Pamphile? & palſambleu, de quel droit aujourd'hui,
Suis-je d'un pareil ſort exempt plutôt que lui.

JACINTE.

Je ne ſçais, mais pourtant l'affaire eſt differente,
Pamphile a cinquante ans.

ALBERT.

Morbleu j'en ai ſoixante.

JACINTE.

La barbe lui blanchit.

ALBERT.

J'ai les cheveux tous gris.

JACINTE.

Il a mauvaiſe mine.

ALBERT.

Et ſuis-je un Adonis?

JACINTE.

Et moi mettant à part tout frivole hyménée,
Je voudrois de moi ſeul tenir ma deſtinée.
Vivre toujours garçon ſans ſouci, ſans emploi,
N'avoir dans mon logis d'autre maître que moi;
Et ſans déſavouer mon antique ſageſſe,
Laiſſer le mariage à la folle jeuneſſe.

ALBERT.

Oui, c'eſt bien dit, je vois que ton ſens eſt fort bon,
Pamphile eſt un vieux fou dépourvû de raiſon.
Il reviendra tantôt; je veux en cas qu'il vienne,
Lui rendre ſa parole & retirer la mienne.

Sc. 6. Act. 2. Du Capricieux de Rouſſeau.

MARIAGE.

Excellentes leçons ſur le Mariage. Sentiment d'un eſprit Philoſophe ſur ce ſujet.

Le raport des humeurs & du Caractere doit être fort conſidéré dans le projet d'un mariage. Critique des mœurs du ſiécle.

POLEMON.

Quoi, mon fils! quand chez vous la Compagnie abonde,

Vous êtes ici ſeul & fuyez tout le monde?

LISIDOR *Pere de la perſonne promiſe à Leandre.*

Depuis plus d'un quart d'heure on court pour vous trouver,
Et vous vous retirez à l'écart pour rêver.
C'eſt faire voir aux gens une humeur bien ſauvage!

POLEMON.

Il rêvoit à Clarice. A quand le mariage?

LEANDRE.

A quand?

POLEMON.

Oui.

LEANDRE.

Je ne ſçai.

LISIDOR.

L'aimable compliment!

LEANDRE.

Eſt-ce qu'on ſe marie auſſi ſubitement.

LISIDOR.

C'eſt la bonne méthode.

LEANDRE.

Elle eſt impertinente:
L'affaire la plus grave & la plus importante
Qu'on puiſſe avoir jamais, ſe conclut-elle ainſi?

LISIDOR.

Et d'où venez-vous donc ? vous n'êtes pas d'ici ;
Je croi. Vous êtes riche, auſſi bien que ma fille.
C'eſt tout, le reſte n'eſt qu'une pure vetille.

LEANDRE.

Oh bien, ce reſte là, que vous mépriſez tant,
Suivant ce que je penſe eſt le plus important.
Il faut que les Eſprits, les mœurs, les caracteres,
Se conviennent.

LISIDOR.

Parbleu voilà bien des myſteres !

LEANDRE.

Je veux avoir le cœur en recevant la foi,
Pour l'article du Bien, c'eſt ma vetille à moi.

POLEMON.

Tout franc, il a raiſon, du tems de ma jeuneſſe,
On cherchoit le mérite autant que la richeſſe.
Un hymen ſans amour paroiſſoit dangereux,
Quand je me mariai j'étois fort amoureux.

LISIDOR.

Pour moi, je n'étois point amoureux de ma femme,
Lorſque je l'épouſai. De plus la bonne Dame,
M'aimoit encore moins. Toute fois en dix ans,
Nous ne laiſſâmes pas d'avoir nombre d'enfans.
Bien conditionnez. Sans ſe rendre incommode,

Chacun de nous penſoit & vivoit à ſa mode.
Nous aillions, nous venions ſans nous chercher jamais,
Et voilà le ſecret d'être toujours en paix.
Mes Ayeux comme moi reſpectoient fort les Dames,
Mais tous de pere en fils, nous n'aimons point nos femmes.
Je vois que notre mode a paru de bon ſens,
Car elle a prévalu, c'eſt la mode du tems.
Et juſqu'au Bourgeois même il faut que tout y vienne.

LEANDRE.

Je jure que jamais ce ne ſera la mienne.

POLEMON.

Mais tant pis, car enfin je goute ſes raiſons,
Et ſens qu'on a bien fait d'abreger les façons.
Il faut qu'un bon eſprit ſe conforme à l'uſage;
L'avis du plus grand nombre eſt toujours le plus ſage.

LEANDRE.

L'avis du plus grand nombre eſt ſouvent le moins bon,
Et rarement conforme à la droite raiſon.
Mille faux préjugés entrainent le Vulgaire,
Qui marche aveuglément dans la route ordinaire.

Et qui ſans réfléchir ſur le parti qu'il prend ;
Croit ne point s'égarer quand il ſuit un torrent.
Contre les préjugés un bon eſprit en garde,
Sur la foi du Public, jamais ne ſe hazarde.
De l'exacte raiſon il conſulte la voix,
Elle ſeule l'éclaire & lui dicte des loix.
Et que dit la raiſon touchant le mariage ?
Que de deux cœurs unis c'eſt un ſaint aſſemblage,
Que forment de concert l'amour & la vertu,
Tel eſt mon ſentiment aujourd'ui combattu:
Par l'attrait odieux d'un intérêt ſordide.
A ce lien ſacré, c'eſt ce Dieu qui préſide.
Et qui fait un commerce infâme & malheureux,
De ce qui doit former les plus aimables nœuds.

POLEMON.

Ma foi, c'eſt fort bien dit, voilà comme je penſe,
Vous devez m'obéir, mais je vous en diſpenſe.
Car vous êtes au fond plus éclairé que nous.
Mon grand pere autrefois me parloit comme vous.
Il faut en revenir aux anciennes Rubriques.

LISIDOR.

Moi, je mépriſe fort les maximes Gothiques,
Chacun vit pour ſon ſiécle & doit s'y conformer.....

Tous ces beaux argumens ne ſçauroient m'imposer.
Je ſoutiens qu'un bon fils ne doit point s'opposer,
Sous de prétextes vains à ce qu'un pere ordonne;
Qu'en fait de mariage il faut qu'on s'abandonne
Au choix de ſes parens & ſur tout au hazard;
Qui dans l'évenement à la meilleure part,
Et qui le plus ſouvent contre toute apparence,
Nous conduit mieux cent fois que notre prévoyance.

POLEMON.

Il eſt vrai, je comprens cette maxime là.
Qu'avez vous s'il vous plait, à répondre à cela?

LEANDRE.

Qu'il faut être imprudent, étourdi, téméraire,
Pour commettre au hazard une ſi grande affaire.
Je ſçai bien qu'aujourd'hui la perſonne n'eſt rien,
Et qu'il eſt du bon air de ne ſonger qu'au Bien.
Mais un homme d'honneur qui penſe qui raiſonne,
A peu d'égard au Bien & ſonge à la perſonne.
Parce qu'il veut trouver ſon plaiſir, ſon bonheur
Dans celle à qui ſa foi doit engager ſon cœur.

POLEMON.

Il n'a pas tort, au moins, j'admire ſa ſageſſe.

LISIDOR.

Ne rougiſſez-vous point d'avoir tant de foibleſſe ?

Se. 2. Act. 2. Des Philoſophes amoureux de Deſtouches.

MEME SUJET.

C'eſt témoigner qu'on eſt rempli de ſentimens d'honneur, & qu'on a de la vertu que de refuſer un parti pour lequel on n'eſt porté d'aucune inclination, quelque avantageux qu'il ſoit du côté du bien. Tableau d'un hymen ou les Epoux s'aiment réciproquement. Tableau de celui où ils ſe haiſſent.

RONDON *Pere de Liſe:*

Ne ſçais-tu pas que le devoir t'oblige,
A lui* donner tout ton cœur.

LISE.

Je ſçai, mon pere, à quoi ce nœud ſacré,
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſçai qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe.
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le Ciel nous réfuſe en beauté :
Etre au dehors diſcrete & raiſonnable,

* *A celui à qui il vouloit la marier.*

Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable,
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point.
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'eſclavage,
De mon époux le reſte eſt le partage.
Mais pour mon cœur on doit le mériter,
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un pere,
Ni par raiſon, ni par devant Notaire.

Suite des mêmes ſentimens.

MARTHE.

Vous frémiſſez en voyant de plus près,
Tout ce fracas; ces nôces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaye,
Plus de ce joug la peſanteur m'effraye.
A mon avis, l'hymen & ſes liens,
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu: l'état du mariage,
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des gouts & des humeurs
Serrent ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux! quels plaiſirs d'aimer publiquement,

Et de porter le nom de ſon Amant.
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée.
Et vos enfans ces gages précieux,
Nez de l'amour en ſont de nouveau nœuds.
Un tel hymen, une union ſi chere,
Si l'on en voit, c'eſt le Ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un Contrat,
Sa liberté, ſon nom, & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique,
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joye à table, & la nuit ſans amour.
Trembler toujours d'avoir une foibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir,
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gemir, ſécher dans ſa douleur profonde:
Un tel hymen eſt l'enfer dans ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit.
Que de lumiere en une ame ſi neuve!
La plus experte & la plus fine Veuve.
Qui ſagement ſe conſole à Paris,
D'avoir porté le deuil de trois maris,

N'en eut pas dit ſur ce point davantage,

Sc. 1. Act. 2. de l'Enfant Prodigue de Voltaire.

MARIAGES.

Doivent ſe faire entre des gens de même condition. Raiſonnement d'un Bourgeois qui refuſe de marier ſa fille à un homme d'un rang élevé.

CLEON.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moi,
Je ne ceſſerai point.....

GERONTE.

Je ſçai ce que je dois
Au ſang dont vous ſortez, au rang qui vous éleve,
Je me connois auſſi, mais s'il faut que j'acheve,
La naiſſance & le rang que je reſpecte en vous,
Font que je n'aime point que vous hantiez chez nous.

CLEON.

Mais ſongez, s'il vous plait, que l'uſage autoriſe.....

GERONTE.

Diſpenſez-moi, Monſieur, de faire une ſottiſe,
Et ſoyez informé pour une bonne fois,

Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.
Je prétens que mon gendre aime à vivre en famille,
Je veux qu'il conſidere & chériſſe ma fille.
Qu'il ſoit doux, complaiſant, ſincere, officieux,
Qu'il ne puiſſe parler, ni de rang, ni d'ayeux;
Que de me ménager il ſe faſſe une affaire,
Et ſe tienne honoré de m'avoir pour beau pere.
Or ſi j'étois le vôtre, avouez franchement,
Monſieur, que tout cela tourneroit autrement.
Ma famille à vous voir n'oſeroit pas prétendre,
Je ſerois obligé de reſpecter mon gendre.
Et même ſi j'oſois l'appeller de ce nom,
On me commanderoit de regler mieux mon ton.
Vous hairiez ma fille & d'un vain titre ornée,
Elle viendroit chez moi pleurer ſa deſtinée.
Tandis qu'on vous verroit briller à mes dépens,
Et rire du Bonhomme avec les courtiſans.

Sc. 5, Act. 2, De l'ingrat de Deſtouches.

MARIS ET FEMMES,

Les marques extérieures d'amitié ſont déplacées dans des gens mariez depuis long-tems : les exiger eſt un ridicule que le monde regarde en pitié.

Dans cette Scene Cleanthis femme de Soſie croit que Mercure qui a pris la figure de Soſie eſt ſon mari lui-même.

CLEANTHIS.

Quoi! c'eſt ainſi que l'on me quitte?

MERCURE.

Et comment donc, ne veux-tu pas,
Que de mon devoir je m'acquite,
Et que d'Amphitrion j'aille ſuivre les pas?

CLEANTHIS.

Mais avec cette bruſquerie,
Traitre de moi te ſéparer!

MERCURE.

Le beau ſujet de fâcherie!
Nous avons tant de tems enſemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi! partir ainſi d'une façon ſi brutale
Sans me dire un ſeul mot de douceur pour regale.

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon eſprit,
T'aille chercher des fariboles ?
Quinze ans de mariage appaiſent les paroles ;
Et depuis un long-tems nous nous ſommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, Traître, Amphitrion,
Vois combien pour Alcmene il étale de flâme,
Et rougis là deſſus du peu de paſſion,
Que tu témoigne pour ta femme.

MERCURE.

Eh, mon Dieu, Cleanthis, ils ſont encore amans.
Il eſt certain âge, où tout paſſe,
Et ce qui leur ſied bien dans ces commencemens,
En nous vieux mariez auroit mauvaiſe grace,
Il nous ſeroit beau voir attachés face à face,
A pouſſer les beaux ſentimens.

CLEANTHIS.

Quoi ? ſuis-je hors d'état, perfide d'eſperer,
Qu'un cœur auprès de moi ſoupire ?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire,
Mais je ſuis trop barbon pour oſer ſoupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

Mérites-tu, pendart, cet insigne bonheur,
De te voir pour épouse une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu! tu n'es que trop honnête,
Ce grand honneur ne me vaut rien,
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment! de trop bien vivre on te voit me blâmer!

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme.
Et ta vertu fait un vacarme,
Qui ne cesse de m'assommer.

CLEANTHIS.

Comment? tu souffrirois sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'etois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vit changer d'humeur & de méthode;
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatigante vertu,
Adieu Cleanthis, ma chere ame,
Il me faut suivre Amphitrion.

CLEANTHIS,

Pourquoi ? pour punir cet infâme,
Mon cœur n'a-t'il assez de résolution.

Sc. 4. Act. 1. Amphit.

MARI ET FEMME.

Image de leurs petites dissensions sur la différente manière de penser dans un âge avancé.

ORPHISE.

C'est vous Monsieur Geronte ; où courez-vous si vite ?
Eh de grace, un moment.

GERONTE.

A votre appartement je me suis fait écrire,
Si vos gens sont exacts, ils pourront vous le dire.

ORPHISE.

Certes pour un époux, l'accueil est très-galant,
Après un mois d'absence, il est fort consolant.

GERONTE.

Nous nous retrouverons, & plûtôt dix fois qu'une,
Ne nous imposons point une gêne importune,
Ni ces empressemens follement amoureux,
Ridicules à l'âge où nous sommes tous deux.

ORPHISE.

Monsieur, parlez du vôtre.

GERONTE.

Oui, dans l'âge où nous sommes
Vous croiez que le tems ne vieillit que les hommes?

ORPHISE.

Autrefois....

GERONTE.

Est passé pour ne plus revenir.

ORPHISE.

Et vous anticipez toujours sur l'avenir.
Monsieur, entendons-nous une fois dans la vie...

GERONTE.

La femme est une espéce à qui rien ne ressemble,
C'est tout bien ou tout mal, & tous les deux ensemble,
Est-elle vertueuse, elle l'est à l'excès,
La sagesse devient un véritable accès.
La modération lui paroît insipide,
C'est toujours à l'extrême où son penchant la guide,
Ses moindres mouvemens sont des convulsions,
La vertu dans son cœur se change en passions.
Dégénere en faux zele & devient fanatique.

ORPHISE.

Ah! vous voilà, Monſieur, dans votre humeur critique.

GERONTE.

Ne vous chagrinez pas d'un portrait ſi flatté,
Une femme à tout âge eſt un enfant gâté.

ORPHISE.

Le mépris pour le ſexe eſt un air qu'on ſe donne,
Qui n'eſt en vérité convenable à perſonne.

GERONTE.

Madame je ſuis juſte & ſans prévention,
On peut, je le ſens bien, faire une exception.

De la fauſſe Antipatie.

MERES.

Mere Grondeuſe perpetuelle.

Les peres ou les meres trop difficiles ſur le choix d'un gendre ou d'une bru nuiſent à leurs enfans & leur font manquer leur établiſſement. Une mere grondeuſe s'attire la haine de toute une famille.

VALERE.

Quoi? toujours oppoſée à toute une famille?

Me. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne voulez point marier votre fille?

Me. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Quand on vous en parle on vous met en courroux.

Me. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne prendrez point de ſentimens plus doux?

Me. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Fort bien, non, oui, non, beau diſcours, vos répliques,
Me paroiſſent pour moi tout à fait laconiques.
Mais pour mieux raiſonner avec vous là deſſus,
Et pour rendre un moment le diſcours plus diffus,
Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cauſe,
Qui vous fait rejetter les partis qu'on propoſe.
Ce fameux partiſan, par exemple, pourquoi?

Me. GROGNAC.

Eh fi donc, Monſieur, vous radotez, je croi;
Il eſt trop riche.

VALERE.

Ah! ah! nouvelle eſt la maxime.

Me. GROGNAC.

Gagne-t'on en cinq ans un million ſans crime ?
Je hais ces fort vêtus, qui malgré tous leur bien,
Sont un jour quelque choſe & le lendemain rien.

VALERE.

Et ce jeune Marquis, cet homme d'importance,
Vous ne lui pouvez pas reprocher ſa naiſſance.
Il a les airs de Cour, parle haut, chante, rit,
Il eſt bien fait, il a du cœur & de l'eſprit.

Me. GROGNAC.

Il eſt trop gueux.

VALERE.

Fort bien, la réponſe eſt honnête;
Et vous avez toujours quelque défaite prête.
Il s'offre deux partis, vous les chaſſez tous deux,
Le premier eſt trop riche & le ſecond trop gueux,
Dans vos brufques humeurs je ne puis vous comprendre,
Comment prétendez-vous que ſoit fait votre gendre ?

Me. GROGNAC.

Je prétens qu'il ſoit fait comme on n'en trouve point;

Qu'il ſoit poli, diſcret, accompli de tout point;
Qu'il ait avec du bien une honnête naiſſance;
Qu'il ne faſſe point voir ces traits de petulence,
Ces actions de fou, ces airs évaporez,
Dignes productions des cerveaux mal timbrez:
Qu'il ait auprès du ſexe un peu de politeſſe,
Qu'il mêle à ſes diſcours certain air de ſageſſe,
Qu'il ne ſoit point enfin, pour tout dire de lui,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

VALERE.

Cet homme à rencontrer ſera très difficile,
Et ſi vous le trouvez je vous tiens fort habile.

Me. GROGNAC.

Mais Leandre eſt l'époux que je veux lui donner.

VALERE.

Leandre?

Me. GROGNAC.

Ce parti ſemble vous étonner?
Mais c'eſt un fait, Monſieur, dont peu je me ſoucie,
Et je le trouve moi, ſelon ma fantaiſie.....
Leandre aime ma fille & ma fille ſera,
Lorſque j'aurai parlé, tout ce qu'il me plaira.

VALERE.

Il faut que ſur ce point nous la faſſions parler
Son cœur s'expliquera ſans rien diſſimuler.

Me. GROGNAC.

D'accord, Liſette, hola, Liſette ? de la vie,
On ne vit dans Paris femme ſi mal ſervie.
Liſette.

LISETTE.

Hé bien, Liſette ! eſt-ce fait ? me voilà.

Me. GROGNAC.

Que fait ma fille ?

LISETTE.

Quoi, ce n'eſt que pour cela ?
Vous avez bonne voix, quel bruit ? A vous entendre,
J'ai cru qu'à la maiſon le feu venoit de prendre.
Vous plairoit-il vous taire & finir vos diſcours ?

LISETTE.

Oh vous grondez ſans ceſſe.

Me. GROGNAC.

Et vous parlez toujours.
Répondez ſeulement à ce que l'on ſouhaite.
Que fait ma fille ?

LISETTE.

Elle eſt Madame, à ſa toilette.

Me. GROGNAC.

Toujours à ſa toillette & devant un miroir,
Voilà tout ſon emploi, du matin juſqu'au ſoir.

LISETTE.

Vous parlez bien à l'aiſe avec votre cenſure,
Il m'a fallu trois fois réformer ſa coëffure.
Je vais vous l'amener.

VALERE.

N'allez pas la gronder ;
Ni par votre air ſevere ici l'intimider.

Me. GROGNAC.

Mon Dieu, je ſçais aſſez comme il faut ſe conduire,
Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà, vous verrez quels ſont ſes ſentimens,
Venez, Mademoiſelle, & ſalnez les gens.

Iſabelle fait la révérence.

Me. GROGNAC.

Plus bas, encor plus bas. O Ciel, quelle ignorance !
Ne ſçavoir pas encore faire la révérence.
Depuis trois ans & plus qu'elle apprend à danſer!

LISETTE.

Son maître tous les jours vient pourtant l'exercer.
Mais que peut-on apprendre en trois ans ?

Me. GROGNAC.

A ſe taire.

LISETTE.

Elle a bien aujourd'hui l'eſprit atrabilaire.

Me. GROGNAC.

Levez la tête, encor. Soyez droite, approchez,
Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez?
Paroiſſez avec grace & baiſſez cette épaule.

LISETTE.

C'eſt du ſoir au matin un éternel controlle.

Me. GROGNAC.

Avancez, s'il vous plaît, & répondez à tout,
Parlez, le mariage eſt-il de votre goût?

Iſabelle rit.

Quoi vous avez le front de rire devant nous?
Vous ne rougiſſez pas quand on parle d'époux?

ISABELLE.

J'ignorois qu'une fille au mot de mariage,
D'une prompte rougeur dût couvrir ſon viſage.
Je dois vous obéir, & quand je l'entendrai,
Puiſque vous le voulez, d'abord je rougirai.

LISETTE.

Quel heureux naturel!

Me. GROGNAC.

Les époux ſont biſarres,
Brutaux, capricieux, impérieux, avares.
On devroit s'en paſſer ſi l'on avoit bon ſens.

ISABELLE.

N'étoient-ils pas ainſi tous fait de votre tems?

Vous n'avez pas laiſſé d'en prendre un étant fille.

Me. GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur, Rodillard de Choupille,
Noble au bec de Corbin, grand Gruyer de Berri,
Et qui fut votre pere étant bien mon mari,
M'enleva malgré moi, ſans cela de ma vie,
De me donner un maître il ne m'eut pris envie.

LISETTE.

La même choſe un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point mal à ſe faire enlever ?

Me. GROGNAC.

Eh bien vit on jamais un eſprit plus reptile ?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbecille ?
C'eſt une groſſe bête & qui n'eſt propre à rien.

LISETTE.

Elle eſt bien votre fille & vous reſſemble bien.

Me. GROGNAC.

Eh plait-il !

LISETTE.

Vous m'avez ordonné le ſilence.

Me. GROGNAC.

Vous pourriez à la fin laſſer ma patience.

VALERE.

Avec elle, Madame, agiſſons ſans aigreur,
Ça dites-moi, quelqu'un vous tiendroit il au cœur ?

ISABELLE.

Le Chevalier me plaît, il me jure qu'il m'aime,
Ah ! ſi vous le voyez, vous l'aimeriez de même.

Me. GROGNAC.

De quel front, s'il vous plaît, ſans mon conſentement,
Oſez-vous bien penſer à quelque attachement ?
Vous êtes bien hardie & bien impertinente.

VALERE.

L'amour du Chevalier pourroit être innocente.

Me. GROGNAC.

L'amour du Chevalier n'eſt point du tout mon fait,
J'ai fait pour ſon mari choix d'un autre ſujet,
Et je vous défend, moi, de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verrai point, vous ſerez obéie,
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher,
Mais lui, s'il veut me voir, puis-je l'en empêcher ?

Me. GROGNAC.

A ces ſimplicités qui ſortent de ſa bouche,
A cet air ſi naïf, croiroit-on quelle y touche ?
Mais c'eſt une eau qui dort dont il faut ſe garder.

ISABELLE.

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder,

Je parois toute ſotte alors qu'on me querelle,
Et cela me maigrit.

Me. GROGNAC.

Taiſez-vous Perronelle.
Rentrez, & là dedans, allez voir ſi j'y ſuis?

VALERE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelque avis.

Me. GROGNAC.

Je ne prens point d'avis, je ſuis indépendante.

VALERE.

Je le ſçais, mais.....

Me. GROGNAC.

Adieu, je ſuis votre ſervante.

VALERE.

Mais, Madame, entre nous, il eſt de la raiſon,

Me. GROGNAC.

Mais, Monſieur, entre nous, quand de votre façon,
Vous aurez s'il ſe peut encor garçon ou fille,
Je n'irai point chez vous regler votre famille
De vos enfans alors vous pourrez diſpoſer,
Tout à votre plaiſir ſans que j'aille y gloſer...
Allons vîte, rentrez, faites ce qu'on ordonne.

Sc. 1. 2. 3. 4. de l'Act. 1. Du Diſtrait de Regnard.

MEME CARACTERE.

Mere entiere dans ſon opinion, grondeuſe éternelle, impérieuſe, injuſte envers ſes enfans.

Une autorité de mere n'eſt pas ſans bornes. Il eſt des meres dont l'amour aveugle pour un de leurs enfans les rend injuſtes & cruelles envers les autres.

LAURENCE.

Je veux être maîtreſſe en jaſe qui voudra,
De deux filles que j'ai, je prétends que l'aînée,
Au Seigneur Dom-Jobin pour femme ſoit donnée.
Et quand à la cadette, il eſt très-aſſuré,
Qu'elle aura pour époux un cloître bien muré.
Mon Bien pourra, je penſe, enrichir un menage,
Mais ce ne ſera rien, s'il faut qu'il ſe partage.
Et quoi que l'on en cauſe, en un mot j'aime mieux,
En voir dans ma famille un bon qu'en gâter deux.

ELVIRE.

Votre eſprit préveau de tendreſſe de mere,
Fait remarquer en tout ſa prudence ordinaire.

Ma sœur. & ce partage, est si judicieux.

LAURENCE.

Eh merci Dieu, laissons ces détours ennuieux.

ELVIRE.

D'accord, vous voulez donc, puisqu'il faut qu'on s'explique,
Mettre dans un Couvent votre fille Angelique?

LAURENCE.

Oui, je l'entens ainsi.

ELVIRE.

Mais dites-moi, ma sœur,
Avez-vous pris le soin de consulter son cœur?
Car la raison voudroit.....

LAURENCE.

Il n'est raison qui tienne,
Chacun vit à sa guise & je vis à la mienne.

ELVIRE.

Mais sçavez-vous que c'est par là forcer son cœur,
Sur un choix d'où dépend sa joye & son bonheur?
C'est nous vendre bien cher le chagrin qu'on nous donne,
Que nous assujettir à ce quon nous ordonne.
Quoi ma sœur sur l'appas d'un motif d'interêt,
Voulez-vous sans pitié prononcer son arrêt?
Et faire, ne prenant de conseil que le vôtre,
De l'une des deux sœurs, la victime de l'autre.

N'attirez point ſur vous, ayant pû le prévoir;
Les malédiction d'une ame au déſeſpoir.

LAURENCE.

La langue vous demange & le ſang vous petille,
Tous les jours vous venez controler ma famille.
De ſalpêtre moral tous vos diſcours ſont pleins.
Bon ſoir & bonne nuit.

Elvire s'en va.

Marine qu'en dis-tu? parle? puis-je mieux faire,
Que mettre en un couvent?

MARINE *ſuivante.*

Eh!

LAURENCE.

Quoi? parle.

MARINE.

Une mere,
Ne doit avoir jamais ſur rien le démenti.

LAURENCE.

Trouvant pour mon aînée un très-riche parti,
Dois-je rien négliger pour la mettre à ſon aiſe?

MARINE.

Non, ſi vous lui donnez un époux qui lui plaiſe.

LAURENCE.

Dom Jobin n'eſt-il pas un époux à ſouhait?
Que lui manqueroit-il? il eſt ſage & bienfait.
Sur-tout riche.

MARINE.

Oui, je fais grand cas de ſa richeſſe.
Mais avec tout ſon bien & toute ſa ſageſſe,
Si vous me permettez de vous ouvrir mon cœur,
Madame, en vérité, c'eſt un vilain Monſieur.
Il lui faut un mari fait d'un autre modele,
Elle eſt jeune & ce ſinge a quarante ans plus qu'elle.
Elle aime la dépenſe, il n'eſt pas liberal;
Elle a de l'enjoûment, il eſt ſombre, & brutal.
Elle a de la beauté, l'air bon, lui l'air d'un drille,
Et ce n'eſt point enfin le fait de votre fille.
Et telle que je ſuis, s'il étoit à mon choix,
Et qu'il eût plus de bien qu'il n'en a quatre fois,
J'aimerois encor mieux demeurer malheureuſe
Que l'avoir pour mari.

LAURENCE.

Voyez un peu la Gueuſe,
Voilà ſon portrait fait en trois coups de pinceau.
Enfin donc ce Mari ne vous ſemble pas beau.

MARINE.

Si Dom Jobin attend cette belle alliance,
Il attendra long-tems.

LAURENCE.

Voyez l'impertinente!

MARINE.

Il ſera ſon mari tout comme il eſt le mien;
Ni plus, ni moins.

LAURENCE.

Pourquoi n'en ſera t'il donc rien?

MARINE.

C'eſt qu'elle n'en veut point, puiſqu'il faut qu'on s'explique.

LAURENCE.

De qui le ſçavez-vous? gazette domeſtique,
Ma fille n'en veut point! Qui vous l'a dit? pourquoi?
Oh, oh, depuis un mois vous demeurez chez moi,
Et déjà là-deſſus vous jaſez comme un livre.

MARINE.

Mais, Madame.....

LAURENCE.

Ecoutez, votre caquet m'enyvre;
Et ſi vous prétendez être long-tems ici,
A tous vos longs diſcours il faut faire un trouci;
Réſerver votre langue à de meilleurs uſages,
Et ne parler qu'autant que vous avez de gages.
Entendez-vous, ma mie?

MARINE.

Oui, Madame, mais ſi.....

LAURENCE.

Mes filles ſont là haut, envoyez-les ici.

Détalez, vous diriez encore quelque ſottiſe.
Mais je les vois venir.....

Ses filles lui font une grande révérence.

Que chacune de vous pour m'écouter s'avance ;
Ça, je vous fais credit de votre révérence.
Vous la ſçavez bien faire, & c'eſt à mes dépens ;
Mais quoiqu'on me la doive, elle eſt à contre tems ;
Je diſpenſe vos ſoins de grimaces pareilles,
Et ne veux occuper de vous que vos oreilles,
Et pour ne faire point d'inutiles diſcours,
Je prétens vous pourvoir toutes deux en deux jours.
Je veux de ce plaiſir régaler ma vieilleſſe,
J'aurois pris vos avis, mais comme la jeuneſſe,
Qui par des viſions laiſſe éblouir ſes yeux,
Fait rarement le choix qui lui convient le mieux
J'examine, je cherche, enfin je conſidere,
Depuis vingt & deux ans que je ſuis votre mere,
L'état où vous ſeriez plus propres & je crois,
Sçavoir tout ce qu'il faut pour faire bien ce choix.

A Leonor.

Je ſçais premierement que vous, quoique l'aînée,
A vous voir coquetter paſſeriez la journée.
Que votre bel eſprit qu'on vous vante ſouvent,

A travers de ce timbre a bien pris de l'évent;
Que vous aimez le faſte & que pour vous voir
leſte,
L'habit le plus coquet vous ſemble trop modeſte.
Ma fille, en quatre mots, tout cela ramaſſé,
Je trouve qu'il vous faut un mari bien ſenſé.
Et pour vous dire à quoi ce diſcours ſe termine,
Dom Jobin eſt l'époux à qui je vous deſtine;
C'eſt votre fait....

LEONOR.

Mais ſi je ne ſens....

LAURENCE *à Angelique.*

Quant à vous;
Vous aimez le repos, vous avez l'eſprit doux.
Des défauts qu'on lui voit votre humeur garantie;
A moins d'ambition & plus de modeſtie.
Je vois dans votre eſprit à la vertu porté,
Plus de ſoumiſſion & moins de vanité.
Enfin je trouve en vous, ma fille, de quoi faire;
Une Religieuſe à peindre comme mere
Qui ſçait ce qu'il vous faut; je prétens dès
demain,
Vous, vous voir au Couvent, & vous, à Dom
Jobin.
Adieu, pour y ſonger, je vous laiſſe à votre aiſe,

ANGELIQUE.

Mais ſongez.....

LAURENCE.

Paix.

LEONOR.

Le cœur ſe doit-il ?.....

LAURENCE.

Qu'on ſe taiſe.

Je n'ai pas prétendu par un tel entretien,
Demander votre avis, mais vous dire le mien.
Je le trouve fort bon & n'en veux point démordre,
On vous garde une place au Couvent par mon ordre.
Pour vous, à Dom Jobin, j'ai donné mon aveu;
Et vous m'obéirez, ou vous verrez beau jeu.

De la Dupe de ſoi-même de Monſleury.

VIEILLE MERE.

Les perſonnes fort âgées ſont ſujettes à gronder ſouvent à tort & à travers, & elles reviennent difficilement de leurs préventions.

Me. PERNELLE.

Laiſſez, ma bru laiſſez, ne venez pas plus loin,

Ce ſont toutes façons dont je n'ai pas beſoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquite.

DAMIS.

Mais ma mere, d'où vient que vous ſortez ſi vîte ?

Me. PERNELLE.

C'eſt que je ne puis voir tout ce menage ci,
Et que de me complaire on ne prend nul ſouci.
Oui, je ſors de chez vous fort mal édifiée,
Dans toutes mes leçons je ſuis contrariée.
On n'y reſpecte rien, chacun y parle haut,
Et c'eſt tout juſtement la Cour du Roi Petaut.

DORINE.

Si.....

Me. PERNELLE.

Vous êtes ma mie, une fille ſuivante,
Un peu trop forte en gueule & fort impertinente.
Vous vous mêlez ſur-tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais.....

Me. PERNELLE.

Vous êtes un ſot, en trois lettres, mon fils,
C'eſt moi qui vous le dis, qui ſuis votre grand'mere,

Et j'ai prédit cent fois à mon fils votre pere.
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je croi.....

Me. PERNELLE.

Mon Dieu, ſa ſœur, vous faites la diſcrete,
Et vous n'y touchez pas tant vous ſemblez doucette;
Mais il n'eſt, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort.
Et vous menez ſous chape un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais ma mere.....

Me. PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaiſe,
Votre conduite en tout, eſt tout à fait mauvaiſe.
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en uſoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépenſiere, & cet état me bleſſe,
Que vous alliez vétue ainſi qu'une Princeſſe.
Quiconque à ſon mari veut plaire ſeulement,
Ma bru, n'a pas beſoin de tant d'ajuſtement.

CLEANTE.

Mais Madame, après tout.

Me. PERNELLE.

Pour vous, Monſieur ſon frere
Je vous eſtime fort, vous aime & vous révére.
Mais enfin, ſi j'étois de mon fils ſon époux,
Je vous prierois fort de n'entrer point chez nous.
Sans ceſſe vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne ſe doivent point ſuivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'eſt là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai ſur le cœur.

DAMIS.

Votre Monſieur Tartuffe eſt bienheureux ſans doute,

Me. PERNELLE.

C'eſt un homme de bien qu'il faut que l'on écoute,
Et je ne puis ſouffrir ſans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je ſouffrirai, moi, qu'un Cagot de critique,

Vienne

Vienne uſurper ceans un pouvoir tirannique.
Et que nous ne puiſſions à rien nous divertir,
Si ce beau Monſieur là n'y daigne conſentir ?

DORINE.

S'il le faut écouter & croire à ſes maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne faſſe des crimes.
Car il controlle tout, ce Critique zélé.

Me. PERNELLE.

Et tout ce qu'il controlle eſt bien controllé.
C'eſt au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voiez-vous, ma mere, il n'eſt pere ni rien,
Qui me puiſſe obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirois mon cœur de parler d'autre ſorte,
Sur ſes façons de faire à tous coups je m'emporte.
J'en prévois une ſuite, & qu'avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,
De voir qu'un Inconnu ceans s'impatroniſe.
Qu'un Gueux qui quand il vint n'avoit pas de ſouliers,

Et dont l'habit entier valoit bien ſix déniers.
En vienne juſques là que de ſe méconnoître,
De contrarier tout & de faire le maître.

Me. PERNELLE.

Eh merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout ſe gouvernoit par ſes ordres pieux.

DORINE.

Il paſſe pour un ſaint dans votre fantaiſie,
Tout ſon fait croiez-moi, n'eſt rien qu'hypocriſie.

Me. PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui non plus qu'à ſon Laurent,
Je ne me fierois, moi, que ſur un bon garant.

Me. PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le ſerviteur peut être,
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal & ne le rebutez,
Qu'à cauſe qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'eſt contre le péché que ſon cœur ſe courrouce,
Et l'intérêt du Ciel eſt tout ce qui le pouſſe.

DORINE.

Oui, mais pourquoi ſur-tout, depuis un certain tems,
Ne ſçauroit-il ſouffrir qu'aucun entre ceans?

En quoi bleſſe le Ciel une viſite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête.
Veut-on que là deſſus, je m'explique entre nous,
Je croi que de Madame il eſt ma foi jaloux.

Me. PERNELLE.

Taiſez-vous, & ſongez aux choſes que vous dites,
Ce n'eſt pas lui tout ſeul qui blâme ces viſites.
Tout ce tracas qui ſuit les gens que vous hantez,
Ces Carroſſes ſans ceſſe à la porte plantés,
Et de tant de Laquais le bruyant aſſemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voiſinage.
Je veux croire qu'au fond il ne ſe paſſe rien,
Mais enfin on en parle & cela n'eſt pas bien.

CLEANTE.

Eh voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cauſe?
Ce ſeroit dans la vie une fâcheuſe choſe,
Si pour un ſot diſcours où l'on peut-être mis,
Il falloit renoncer à ces meilleurs amis.
Et quand même on pourroit ſe réſoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à ſe taire?
Contre la médiſance il n'eſt point de rempart,
A tous les ſots caquets n'ayons donc nul égard.

Me. PERNELLE.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru, l'on eſt chez vous contrainte de ſe taire.
Mille caquets divers s'y font en moins de rien.
Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien,
C'eſt véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille & tout du long de l'aulne,
Et pour conter l'hiſtoire où ce point l'engagea...
Voilà t'il pas Monſieur, qui ricane déjà?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
Et ſans..... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour ceans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau tems quand j'y mettrai le pied.

Donnant un ſoufflet à Flipote.

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux Corneilles;
Jour de Dieu, je ſçaurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

De l'Impoſteur de Moliere.

VIEILLE MERE.

Bonne vieille Mere qui eſt encore de belle humeur. La gayeté eſt de tous les âges quand on eſt doué d'un heureux temperament.

AGATHE *en vieille faiſant la folle.*

Bon jour mes doux amis, Dieu vous gard mes enfans,
Hé bien ! qu'eſt-ce ? Comment paſſez-vous votre tems ?
Que le Ciel pour long-tems la ſanté vous envoye,
Vous conſerve gaillards & vous maintienne en joye.
Le chagrin ne vaut rien & ronge les eſprits,
Il faut ſe divertir, c'eſt moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante, & malgré ſa vieilleſſe,
On trouveroit encore du retour de jeuneſſe.

AGATHE.

Oh ! vous me regardez ! vous êtes ébobis,
De me trouver ſi fraiche avec des cheveux gris.
Je me porte encore mieux que vous tant que vous faites,

Je fais quatre repas & je lis ſans lunettes.
Je ſirotte mon vin, tél qu'il ſoit, vieux, nouveau,
Je fais rubis ſur l'ongle & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peſte!

AGATHE.

Oui, vrayment, de Champagne encor, ſans qu'il en reſte.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents,
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt dix-huit ans
Vienne la Saint Martin.

LISETTE.

La Jeuneſſe eſt complette,
Tout autant: mais je ſuis encor verdelette.
Et je ne laiſſe pas à l'âge où me voilà,
D'avoir des ſerviteurs, & qui m'en content, da.
Mais vois-tu, mon ami, yeux-tu que je te diſe,
Les hommes d'aujourd'hui, c'eſt pietre marchandiſe.
Ils ne valent plus rien, & pour en ramaſſer,
Tiens je ne voudrois pas ſeulement me baiſſer.

ERASTE *à Albert.*

Da, les vapeurs ſouvent eſt-elle travaillée?

ALBERT.

Hélas! jamais, il faut qu'on l'ait enſorcellée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon peſant d'or,
Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de tort,
Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit mis à treize ans en ménage.
C'eſt tuer la jeuneſſe, à vous en parler franc,
Que la mettre ſi-tôt à un péril ſi grand.
Je ne me ſouviens pas d'avoir preſque été fille,
A vous dire le vrai, j'étois aſſez gentille.
A vingt ſept ans j'avois déjà quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fecondité! quatorze!

AGATHE.

Ouï, tous groüillans.
Et tous garçons, encor, je n'en avois point d'autres,
Et n'en voiois aucun tournez comme les nôtres.
Mais ce ſont des fripons, & qui finiront mal,
Les malheureux voudroient me voir à l'hopital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,

s m'ont juſqu'à préſent chicanné mon douaire ;
Un douaire gagné ſi légitimement !

ALBERT.

Hélas ! peut-on pouſſer plus loin l'égarement !

Sc. 3. Act. 13. Folies. Amour... de Regnard.

MISANTROPE.

Son Caractere. Une trop grande rigidité à l'égard des défauts des hommes eſt un ridicule outré dans la ſociété.

PHILINTE.

Je ſuis donc bien coupable, Alceſte, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte.
Une telle action ne ſçauroit s'excuſer,
Et tout homme d'honneur s'en doit ſcandaliſer
Je vous vois accabler un homme de careſſes,
Et témoigner pour lui les dernieres tendreſſes,
De proteſtations, d'offres, & de ſermens,
Vous chargez la fureur de vos embraſſemens.
Et quand je vous demande après, quel eſt cet homme,
A peine pouvez-vous dire, comme il ſe nomme.
Votre chaleur pour lui tombe en vous ſéparant,

Et vous me le traitez à moi d'indifférent.
Morbleu c'eſt une choſe indigne, lâche, infâme,
De s'abaiſſer ainſi juſqu'à trahir ſon ame:
Et ſi par un malheur j'en avois fait autant;
Je m'irois de regret pendre tout à l'inſtant.

PHILINTE.

Je ne vois pas pour moi que le cas ſoit pendable,
Et je vous ſuplirai d'avoir pour agréable,
Que je me faſſe un peu grace ſur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Non, non, il n'eſt point d'ame un peu bien ſituée,
Qui veuille d'une eſtime ainſi proſtituée,
Et la plus glorieuſe a des regals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'Univers.
Sur quelque préference une eſtime ſe fonde,
Et c'eſt n'eſtimer rien, qu'eſtimer tout le monde.
Puiſque vous y donnez dans ces vices du tems;
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens.
Je refuſe d'un cœur la vaſte complaiſance,
Qui ne fait de mérite aucune différence.

Je veux qu'on me diſtingue & pour le tran-
cher net,
L'ami du genre humain n'eſt point du tout mon fait,

PHILINTE.

Mais quand on eſt du monde, il faut bien que l'on rende,
Quelques dehors civils que l'uſage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devroit châtier ſans pitié,
Ce commerce honteux de ſemblant d'amitié.
Je veux que l'on ſoit homme, & qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos diſcours ſe montre;
Que ce ſoit lui qui parle, & que nos ſentimens
Ne ſe maſquent jamais ſous de vains complimens.

PHILINTE.

Il eſt bien des endroits, où la pleine franchiſe,
Deviendroit ridicule, & ſeroit peu permiſe;
Et par fois n'en déplaiſe à votre auſtere honneur,
Il eſt bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos & de la bienſéance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on penſe?

Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la choſe comme elle eſt?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point.

Et je vais n'épargner perſonne ſur ce point.
Mes yeux ſont trop bleſſez, & la Cour & la Ville,
Ne m'offrent rien qu'objet à m'échauſer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils ſont.
Je ne trouve par tout que lâche flaterie,
Qu'injuſtice, interêt, trahiſon, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon deſſein,
Et de rompre en viſiere à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin Philoſophe eſt un peu trop ſauvage,
Je ris des noirs accès ou je vous enviſage,
Le monde par vos ſoins ne ſe changera pas,
Et puiſque la franchiſe a pour vous tant d'appas,

Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Par tout où vous allez donne la comedie.
Et qu'un ſi grand couroux contre les mœurs du tems,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'eſt ce que je demande,
Ce m'eſt un fort bon ſigne & ma joye en eſt grande:
Tous les hommes me ſont à tel point odieux,
Que je ſerois fâché d'être ſage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature Humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroiable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels ſans nulle exception,
Seront envelopés dans cette averſion?
Encor en eſt-il bien dans le ſiécle où nous ſommes.

ALCESTE.

Non, elle eſt générale, & je hais tous les hommes,
Les uns parce qu'ils ſont méchans & malfaiſans,
Et les autres pour être aux méchans complaiſans.

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuſes,
Que doit donner le vice aux ames vertueuſes,
De cette complaiſance on voit l'injuſte excès,
Pour le franc ſcelerat avec qui j'ai procès.
Au travers de ſon maſque on voit à plein le traitre,
Par tout il eſt connu pour tout ce qu'il peut être.
Et ſes roulemens d'yeux & ſon ton radouci,
N'impoſent qu'à des gens qui ne ſont pas d'ici.
On ſçait que ce pié plat digne qu'on le confonde,
Par de ſales emplois s'eſt pouſſé dans le monde;
Et que par eux ſon ſort de ſplendeur revêtu,
Fait gronder le mérite & rougir la vertu.
Cependant ſa grimace eſt par tout bien venue,
On l'accueille, on lui rit, par tout il s'inſinue.
Et s'il eſt par la brigue un rang à diſputer,
Sur le plus honnête homme on le voit emporter.
Têtebleu, ce me ſont de mortelles bleſſures,
De voir qu'avec le vice on garde des meſures;
Et par fois il me prend des mouvemens ſoudains,
De fuir dans un déſert l'approche des humains.

PHILINTE.

A force de ſageſſe on peut-être blâmable,
Il faut parmi le monde une vertu traitable.

La parfaite raiſon fuit toute extrémité ;
Et veut que l'on ſoit ſage avec ſobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges,
Heurte trop notre ſiécle & les communs uſages.
Elle veut aux mortels trop de perfection,
Il faut flechir au tems ſans obſtination ;
Et c'eſt une folie à nulle autre ſeconde,
De vouloir ſe mêler de corriger le monde....
Contre votre Partie éclatez un peu moins,
Et donnez au Procès une partie de vos ſoins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'eſt une choſe dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous ſollicite ?

ALCESTE.

Qui je veux ? la raiſon, mon bon droit l'équité.

PHILINTE.

Aucun Juge par vous ne ſera viſité ?

ALCESTE.

Non, eſt-ce que ma cauſe eſt injuſte ou douteuſe ?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord, mais la brigue eſt fâcheuſe.

Et....

ALCESTE.

Non, J'ai réſolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raiſon.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remûrai point.

PHILINTE.

Votre partie eſt forte,
Et peut par ſa cabale entrainer....

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromprez.

ALCESTE.

Soit, j'en veux voir le ſuccès.

PHILINTE.

Mais.....

ALCESTE.

Jaurai le plaiſir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin.....

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront aſſez d'effronterie.
Seront aſſez méchans, ſcélerats & pervers,

Pour me faire injuſtice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûât-il grand choſe,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cauſe.

PHILINTE.

On ſe riroit de vous Alceſte, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

SUITE DU MEME CARACTERE.

Image d'un homme trop difficile à contenter.
Il ne faut être ni trop ſevere Cenſeur, ni fade Adulateur.

ORONTE.

Comme votre eſprit a de grandes lumieres,
Je viens à vous, Monſieur.....
Vous montrer un ſonnet que j'ai fait depuis peu.
Et ſçavoir s'il eſt bon qu'au Public je l'expoſe.

ALCESTE.

Monſieur, je ſuis mal propre à décider la choſe,
Veuillez m'en diſpenſer.

ORONTE.

Pourquoi ?

ALCESTE.

J'ai le défaut.
D'être un peu plus ſincere en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'eſt ce que je demande & j'aurois lieu de plainte,
Si m'expoſant à vous pour me parler ſans feinte,
Vous alliez me trahir & me déguiſer rien.

ALCESTE.

Puiſqu'il vous plaît, ainſi, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet.

C'eſt un Sonnet. L'*Eſpoir*..... c'eſt une Dame,
Qui de quelque eſpérance avoit flaté ma flamme.
L'*Eſpoir*.... Ce ne ſont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres & langoureux.

A toutes ces interruptions il regarde Alceſte.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'*eſpoir*.... Je ne ſçai ſi le ſtile
Pourra vous en paroître aſſez net & facile,
Et ſi du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monſieur.

ORONTE.

Au reſte vous ſçaurez,
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voions, Monſieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE.

L'eſpoir il eſt vrai, nous ſoulage,
Et nous berce un tems notre ennui,
Mais Philis, le triſte avantage,
Lorſque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je ſuis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE *bas.*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau!

ORONTE.

Vous eûtes de la complaiſance,
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépenſe,
Pour ne me donner que l'eſpoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galans ces choſes-là ſont miſes.

ALCESTE *bas.*

Morbleu vil complaiſant, vous louez des ſottiſes!

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle,
Pouſſe à bout l'ardeur de mon zele,
Le trépas ſera mon recours,
Belle Philis on déſeſpere,
Alors qu'on eſpere toujours.

PHILINTE.

La chûte en eſt jolie, amoureuſe, admirable;

ALCESTE *bas.*

La peſte de ta chûte! empoiſonneur, au Diable.
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez.

PHILINTE.

Je n'ai jamais oui des vers ſi bien tournés.

ALCESTE.

Morbleu....

ORONTE.

Vous me flattez, & vous croiez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.....

ALCESTE *bas.*

Et que fais-tu donc, Traitre?

ORONTE.

Mais pour vous, vous ſçavez quel eſt notre traité?
Parlez-moi, je vous prie, avec ſincerité?

ALCESTE.

Monsieur, cette matiere est toujours délicate;
Et sur le bel Esprit nous aimons qu'on nous flate:
Mais un jour à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disois en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire,
Sur les demangeaisons qui nous prennent d'écrire.
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens,
Qu'on a de faire éclats de tels amusemens.
Et que par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là,
Que j'ai tort de vouloir....

ALCESTE.

Je ne dis pas cela;
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,
Et qu'eut-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs mechans côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon Sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela, mais pour ne point écrire
Je lui mettois aux yeux comme dans notre tems,
Cette ſoif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Eſt-ce que j'écris mal, & leur reſſemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela, mais enfin, lui diſois-je?
Quel beſoin ſi preſſant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pouſſe à vous faire imprimer?
Si l'ôn peut pardonner l'eſſor d'un mauvais livre,
Ce n'eſt qu'aux malheureux qui compoſent pour vivre.
Croiez-moi, réſiſtez à vos tentations,
Dérobez au Public ces occupations,
Et n'allez point quitter de quoi que l'on vous ſomme,
Le nom que dans la Cour vous avez d'honnête homme.
Pour prendre de la main d'un avide Imprimeur,
Celui de ridicule & miſerable auteur.
C'eſt ce que je tâchai de lui faire comprendre,

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre,
Mais ne puis-je ſçavoir ce que dans mon Sonnet.

ALCESTE.

Franchement, il eſt bon à mettre au cabinet,
Vous vous êtes reglé ſur de méchans modeles,
Et vos expreſſions ne ſont point naturelles;
Qu'eſt-ce que *Nous berce un tems notre ennuy*,
& que *Rien ne marche après lui*,

Que ne vous pas mettre en dépenſe,
Pour ne me donner que l'eſpoir?

Et que *Philis on déſeſpere*,

Alors qu'on eſpere toujours?

Ce ſtile figuré dont on fait vanité,
Sort du bon caractere & de la vérité.
Ce n'eſt que jeux de mots, qu'affectations pures,
Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.
Le méchant goût du ſiécle en cela me fait peur,
Nos Peres tous groſſiers l'avoient beaucoup meilleur.
Et je priſe bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanſon que je m'en vais vous dire.

Si le Roy m'avoit donné,
Paris ſa grand'Ville,
Et qu'il me fallut quitter,

L'amour de ma Mie,
Je dirois au Roi Henry,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie au gué,
J'aime mieux ma mie.

La rime n'eſt pas riche & le ſtile en eſt vieux,
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux,
Que ces colifichets dont le bon ſens murmure,
Et que la paſſion parle là toute pure.
Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris,
Oui, Monſieur le rieur, malgré vos beaux Eſprits,
J'eſtime plus cela que la pompe fleurie, *
De tous ces faux brillans ou chacun ſe récrie.

ORONTE.

Et moi je vous ſoutiens que mes vers ſont fort bons,

ALCESTE.

Pour les trouver ainſi vous avez vos raiſons,
Mais vous trouverez bon que j'en puiſſe avoir d'autres,
Qui ſe diſpenſeront de ſe ſoumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me ſuffit de voir que d'autres en ſont cas,

* *A Oronte.*

ALCESTE.

C'eſt qu'ils ont l'art de feindre & moi je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croiez-vous donc avoir tant d'eſprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me paſſerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît que vous vous en paſſiez.

ORONTE.

Je voudrois bien pour voir que de votre maniere,
Vous en compoſaſſiez ſur la même matiere.

ALCESTE.

J'en pourrois par malheur faire d'aſſez méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette ſuffiſance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi, cherchez qui vous encenſe.

ORONTE.

Mais mon petit Monſieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monſieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE *ſe mettant entre deux.*

Eh! Meſſieurs, c'en eſt trop, laiſſez cela, de grace.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, & je quitte la place,
Je ſuis votre valet, Monſieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je ſuis, Monſieur, votre humble ſerviteur.

Miſantrope. Act. 1. Sc. 2.

MEME CARACTERE.

Contraſte entre le Caractère d'un Miſantrope & celui d'une perſonne qui flatte & qui loue les gens.

ARSINOÉ.

En vérité les gens d'un mérite ſublime,
Entrainent de chacun & l'amour & l'eſtime.
Et le vôtre ſans doute a des charmes ſecrets,
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la Cour par un regard propice,
A ce que vous valez rendit plus de juſtice.
Vous avez à vous plaindre & je ſuis en courroux,

Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous,

ALCESTE.

Moi, Madame? & sur quoi pourrois-je en rien prétendre?
Quel service à l'Etat est-ce qu'on m'a vû rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la Cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la Cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occâsion ainsi que le pouvoir:
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devroit....

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons mon mérite de grace,
De quoi voulez-vous là que la Cour s'embaraſſe?
Elle auroit fort à faire & ses soins seroient grands,
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même,
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême.
Et vous sçaurez de moi qu'en deux forts bons endroits,

Vous fûtes hier loué par les gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Eh ! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le ſiécle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout eſt d'un grand mérite également doué,
Ce n'eſt plus un honneur que de ſe voir loué.
D'éloges on régorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de Chambre eſt mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi je voudrois bien que pour vous montrer mieux,
Une charge à la Cour vous pût frapper les yeux.

ALCESTE.

Eh ! que voudriez-vous, Madame, que j'y fiſſe ?
L'humeur dont je me ſens veut que je m'en baniſſe.
Le Ciel ne m'a point fait en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la Cour.
Je ne me trouve point les vertus néceſſaires,
Pour y bien réuſſir & faire mes affaires.
Etre franc & ſincere eſt mon plus grand talent ;

Je ne ſçais point jouer les hommes en parlant.
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il penſe,
Doit faire en ce pays fort peu de réſidence.
Hors de la Cour ſans doute on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui
Mais on n'a pas auſſi perdant ſes avantages,
Le chagrin de jouer de fort ſots perſonnages.
On n'a point à ſouffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de Meſſieurs tels.
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis eſſuyer la cervelle.

Du Miſantrope Act. 2. Sc. 5.

MOEURS DU SIECLE.

Uſages du tems. Ridicule que la Comédie jette ſur certains uſages. L'oppulence ſe croit tout permis, elle affecte les airs d'appareil qui ne ſont dans leur véritable place que chez les Grands, mais les gens de fortune veulent être leurs ſinges juſques dans les cérémonies de la table & l'ordonnance des repas.

M. ARGANT.

Depuis trente ans au plus que dépourvu de biens,

Je m'en fus à la Martinique,
Où j'épouſai Madame Argant,
Il faut que mon eſprit ſoit devenu Gothique;
Ou Paris bien extravagant.

M. DOLIGNI.

Ami, c'eſt l'un & l'autre après trente ans d'abſence,
A peine revenu depuis ſix mois en France,
Dont vous avez paſſé le tiers hors de Paris,
Tout vous paroît nouveau, ne ſoyez pas ſurpris.
Si vous ne ſçavez plus les êtres.

M. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au ſujet du dîner,
Je vous faſſe un aveu naïf & véritable,
Excepté le rôti je n'ai pu deviner,
Le nom d'aucun des plats qu'on a ſervis à table.

M. DOLIGNI.

Je n'en ai pas non plus reconnu la moitié,
Tout change de nature à force de mélange.

M. ARGANT.

Il faut être Sorcier pour ſçavoir ce qu'on mange.
C'eſt encore au deſſert, où j'ai ri de pitié,
De nous voir aſſommés d'un fatras de verrailles,
Garni de marmouſets & d'arbuſte confus,
Qui font un bois taillis où l'on ne ſe voit plus
Qu'au travers de mille brouſſailles.

Et tout cet attirail piece à piece apporté,
Par un maître valet, par d'autres eſcorté,
Eſt une heure à ranger ſur le lieu de la Scène,
Et tient en attendant tout le monde à la gêne.
Quels convives d'ailleurs ! je veux être pendu,
Oui, ſi j'ai rien compris, ſi j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous enſemble.
Tous les foux de Paris étoient de ce repas.

M. DOLIGNI.

Doucement, vous n'y penſez pas.
Ce ſont de beaux eſprits que le Marquis raſſemble,
Et qui dans votre Hôtel ont ouvert leur bureau.

M. ARGANT.

Miſéricorde ! quel fleau !
Quel déluge, maudit d'inſectes incomodes !
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Jé ne m'attendois pas à trouver mon logis,
Pleins de Chevaux, de Chiens, d'Auteurs & de Pagodes.

Ecole des meres Act 3. Sc. 1.

MONDE.

Idée qu'on peut prendre du monde, maximes pour s'y conduire. Il faut être indulgent à l'égard des défauts des hommes quand on veut s'avancer dans le monde. Un jeune homme qui commence d'y entrer se rendroit ridicule de faire le Censeur des mœurs de son siecle.

LE PRESIDENT.

Mon fils a grand besoin de l'école du monde,
Philosophe un peu jeune & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à son zele imprudent.
Ami de la franchise, il croit que la souplesse,
Est indigne d'un homme & taxe de bassesse
Ces égards mutuels dont la nécessité,
A forgé les liens de la société.
Que sert une sagesse âpre & contrariante?
Heureuse la vertu, douce, aimable, liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas!
La raison même a tort quand elle ne plaît pas.
La sienne se ressent des défauts de son âge,
Le tems adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérons, mais je crains qu'il n'ait été trop loin,
Tel est des jeunes gens le malheureux besoin,

Qu'il faut pour les polir riſquer de les corrompre.

Sainville arrive ſur la Scène.

Dites vos ſentimens, que penſez-vous du monde?

SAINVILLE.

Avec ſincerité, s'il faut que je réponde,
J'ai vu que l'impudence eſt la Reine du monde.
Et qu'il faut quand on veut y faire ſon chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain.
Que l'art d'en impoſer eſt le ſeul art utile,
Qu'une louange aride, une eſtime ſterile,
Eſt tout ce qu'on accorde à peine au gens de bien.

LE PRESIDENT.

En exagerant tout, on ne définit rien.
Briſons-là, mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAINVILLE.

La bonne compagnie! & croiez-vous auſſi,
A cette rareté que l'on appelle ainſi?
J'ai tout vu, j'ai par tout cherché cette merveille,
Dont le nom reſonnoit ſans ceſſe à mon oreille.
Mais ce n'eſt qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'uſage a tranſmis;

Par l'organe des ſots dans la langue ordinaire,
Qui ſert à déſigner un être imaginaire:
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité.
Tout cercle, quel qu'il ſoit, toute ſociété,
Croit en être de droit la véritable Sphere.
Du bien, de la naiſſance & tel autre chimere;
De la fatuité, des airs & du jargon,
Voilà tout ce qu'il faut pour uſurper ce nom.
Quant à moi, j'en appelle, elle eſt mal définie,
Ce ſont les mœurs qui ſont la bonne compagnie.

LE PRESIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raiſon.
Pourquoi ſe diſtinguer? Quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à peu-près des mêmes yeux que vous,
Chacun m'y déplaiſoit & je déplus à tous.
Ne faiſant point de grace, on ne m'en fit aucune,

SAINVILLE.

On s'en paſſe.

LE PRESIDENT.

L'on prit ma franchiſe importune;
Pour un fiel répandu par la malignité,
D'autres ne la taxoient que de ruſticité.
Et chacun s'élevoit ſur mes propres ruines,
Où l'on cueilloit des fleurs je cueillois des épines.

Ainſi par un ſcrupule un peu trop rigoureux ;
J'otois à la vertu le droit de rendre heureux.
Alors par une erreur qui n'eſt que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faiſois ſon forfait, loin de m'en accuſer,
L'expérience enfin ſçut me déſabuſer.
Je rompis mon humeur, rompez auſſi la vôtre,
Nos beſoins nous ont fait eſclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug qui ſe revolte à tort,
Et devient l'artiſan de ſon malheureux ſort.
Sçachez donc vous ſoumettre à cette dépendance,
L'uſages des vertus a beſoin de prudence,
Dans un juſte milieu la raiſon l'a borné :
D'ailleurs il faut toujours que leur front ſoit orné
Des graces & des fleurs qui ſont à leur uſage.
Quand la vertu déplaît c'eſt la faute du ſage.
Sçachez la faire aimer, vous ſerez adoré....

SAINVILLE.

Son attrait lui ſuffit....

LE PRESIDENT.

Mon fils, je vous préviens,
Que bien loin de trouver après moi de grands biens.
Vous ſerez étonné d'un ſi foible partage,

Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage.
Et vous ne le pouvez qu'en cherchant un parti,
Qui par le rang, le bien vous puiſſe être
aſſorti.....

SAINVILLE *ſeul.*

Qui? moi, pour mandier les biens les plus
frivoles,
J'irois de porte en porte encenſer des idoles.
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris?
La plus haute fortune eſt trop chere à ce prix.
Ah! mon pere, en effet, quelle erreur eſt la
vôtre?
Mon bonheur dépend-il d'être au deſſus d'un
autre?
De briller dans le monde un peu plus, un peu
moins?
Eh bien mon exiſtence aura moins de témoins.
Eſt-ce un ſi grand malheur de n'éblouir perſonne?
De n'avoir que l'éclat que la probité donne?
Quoiqu'il en ſoit, enfin, je ſerai dans le cas
Et c'eſt un être heureux qu'on ne connoîtra pas.

Sc. 5. Act. 1. De la gouvernante de la Chauſſée.

NOBLES DE PROVINCE.

Leur Caractere, leur propos. Il eſt aſſez ordinaire que bien des Gentilhommes ſoient entêtés de leur Nobleſſe. Vivre à la Campagne, ne voir pas des gens au deſſus de ſoi, s'enrouiller dans l'oiſiveté, eſt un chemin qui conduit à ce défaut.

LOISONNIERE *Gentilhomme Campagnard.*

L'interêt du couſin nous a tous mis ſur pié,
On ſe fait voir ami dans les grandes affaires.

FLORINE *ſervante de Monſieur de Fatencour chez qui les Gentilhommes s'aſſembloient.*

Vous êtes tous ſur pied, mais vous n'avancez gueres.
Pourquoi par un accord ne pas tout terminer?
Plutôt que d'être prêts ſans ceſſe à dégainer.
Tant de Gentilhommeaux à nourrir embarraſſent.

LOISONNIERE.

Ce ſont des points d'honneurs, Florine, qui te paſſent.

FLORINE.

Ma foi, le point d'honneur qui vous anime tous,

C'eſt de venir ici boire comme des trous.
Vous trouvez votre compte à vous voir néceſ-
ſaires,
Et ſeriez bien fâchez d'abreger les affaires.
Sur la moindre raiſon, pour vous toujours de-
poids,
Vous accourez ici cinq ou ſix à la fois.
Deux mots ſur la querelle & quatre heures
à table.

LOISONNIERE.

Tout le monde n'eſt pas d'un ſentiment ſem-
blable,
Les avis differens donnent à raiſonner.

FLORINE.

Et le tout n'aboutit jamais qu'à bien dîner.
Ce ſont raiſonnemens éternels que les vôtres,
Pour deux qui s'en iront, il en revient ſix autres.
Et vous faites bien moins la guerre tour à tour,
A Monſieur de Fondnid qu'à notre baſſe cour.
Ces vérités, chez nous un peu trop ſe con-
noiſſent,
Dès que vous paroiſſez, nos poulets diſparoiſſent.
Et vous voir arriver diſpos, frais & gaillards,
C'eſt un arrêt de mort pour nos meilleurs ca-
nards.
Lapins, dindons, brochets, carpes, tout vous
redoute.

LOISONIERE.

Cela coute au couſin quelque choſe ſans doute.
Auſſi pour le ſervir, il a de braves gens,
Tous prêts à s'égorger quand il en ſera tems,
Comme au champ de bataille, ils courent tous
en hâte,

FLORINE.

Et cependant de peur que notre vin ſe gâte,
Ils l'entonnent toujours à bon compte; pour moi
Je ſens que tout me choit, ſi-tôt que je les voi;
L'un avalant d'abord trois ou quatre lampées,
Parle de piſtolets, de fuſils & d'épées.
L'autre en ſon jeune tems aſſure qu'il a mis,
Plus de breteurs à bas que tué de perdrix.
Celui ci grand jureur faiſant le diable à quatre,
Lorſqu'il ne voit perſonne, enrage de ſe battre.
Sçavez-vous ce qu'on dit?

LOISONNIERE.

Moi? non.

FLORINE.

On dit tout franc,
Que tous vos conſeils vont à répandre du ſang.
Que vous êtes fâchez quand on ſe raccomode,
Sans faire quelque playe.

LOISONNIERE.

Oui, c'eſt là ma méthode.

Pour temperer les gens qui prennent trop l'eſſor.

Des Nobles de Province de Haute Roche.

NORMAND.

Plaideur Normand. Son Caractere. Ses Propos.

FALAISÉ.

Pardonnez ;
Si ma figure impoſe à vos yeux étonnés,
Falaiſe, c'eſt mon nom ; ſi ma langue éloquente,
Si les tours les plus fins du langage Normand,
Réuſſiſſoient autant dans mon langage en grand,
Qu'en petits plaidoyés brillans de médiſance,
Je haranguerois mieux que harangueur de France.
Ce Pyrante fameux, ce grand médiateur,
Reconciliateur & pacificateur.
Phœnix dans le pays des Noiſes & Caſtilles,
Où l'on vous conſtitue arbitre des familles.

PYRANTE.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu diffus.

FALAISE.

J'en ai l'air, je le ſuis, & j'avoûrai de plus,
Qu'étant nourri, ſtilé dans la baſſe chicane

Dans les diſcours fleuris je perds la tramontane.
Au Mans je fus jadis Subſtitut d'un Sergent,
Du Sieur de Procinville, ici je ſuis l'Agent.

PYRANTE.

Vous me venez parler de ſa part?

FALAISE.

Patience.
Il viendra demain, mais, je l'égale en ſcience.
Nous avons de jeuneſſe enſemble plaidaillé;
Et je ne ſuis enfin avec tout mon acquis,
Au Mans que maître Clerc de Monſieur le Marquis.

PYRANTE.

Plus de diſgreſſions, allons au fait.

FALAISE.

J'abrege.
Mais de mon maître il faut vous dire le manege,
Du couple fraternel il a gagné le cœur,
Au frere il écrivoit qu'il haiſſoit la ſœur.
A la ſœur il diſoit qu'il haiſſoit le frere.

PYRANTE.

Ce que tu me dis là m'éclaircit un myſtere.

FALAISE.

Auſſi ſuis-je chargé de vous bien mettre au fait.
Pour les rapatrier; ce manege ſecret,
Comme vous allez voir étoit très néceſſaire.

Car pour vexer la sœur le très rancuneux frere;
A mon maître a promis la niece, & le procès;
La sœur pour chagriner le frere donne exprès,
A mon maître sous main le procès, & la niece;
C'est ainsi que tous deux croiant se faire piece,
Seront d'accord.

PYRANTE.

J'entens, tous deux séparement,
Me donnant par écrit un bon consentement
Pouvoir de marier la niece à votre maître,
Cette réunion qui manqueroit peut-être
Se fera surement, c'est mon unique objet,
Votre maître arrivant, son mariage est fait.

FALAISE.

Il venoit aujourd'hui, sa chaise s'est brisée,
J'ai pris des Postillons la haridelle usée.
J'arrive à toute jambe, ici pour prévenir,
Monsieur Pyrante....

PYRANTE.

Enfin je puis les réunir.

FALAISE.

Du secret.

PYRANTE.

C'est à quoi mon ministere engage.

FALAISE *seul.*

Du frere moi, je vais à la sœur dire rage,

Je dirai pis que pendre au frere de la ſœur,
Et diſant mal de deux je ne ſuis point menteur,
Quoique je ſois natif de Falaiſe. Allons boire,
Et me bien rafraichir, en buvant, la mémoire
Des manceaux documens d'un maître très ſenſé,
Pateliner l'arbître, ai-je bien commencé?
Trigauder frere & ſœur, épier l'orpheline,
Prendre les ſouterrains, tournevirer Nerine,
Défiance ſur tout ne diſant oui, ni non,
Manœuvre plus obſcure encor que le jargon.
Je viens exprès du Mans, enfin pour être traître:
Je vais tenir ici la place de mon maître.
Le grand homme en intrigue! on peut dire pourtant,
Qu'il n'eſt pas un parfait fripon, mais cependant,
Il croit en probité les excès ridicules:
Les fots veulent, dit-il, mettre un tas de ſcrupules,
Entre la probité ſolide & l'intérêt,
C'eſt pour l'homme d'eſprit un incommode apprêt.
La probité d'accord, doit être la premiere,
Notre interêt après; le ſcrupule derriere.

Sc. 3. du 1. Act. de la Reconciliation Normande de Dufreny.

MEME CARACTERE.

Falaiſe rentrant ſur la Scene.

Ah! je viens de haïr....

LA MARQUISE.

Eh bien, mon cher!

FALAISE.

Je viens de haïr votre frere
Madame preſque autant que mon maître peut faire,
Je l'ai vû là paſſer, il ma regardé noir,
Ça, Madame, allez-vous délivrer ce pouvoir
Et donner en ſecret votre niece à mon Maître?
Cette donation eſt faite.

LA MARQUISE.

Elle va l'être,
Je contente par là ma haine & mon amour,
Ma haine en la maſquant & prenant le grand tour.
Car j'oblige ton Maître à bien plaider mon frere,
Je lui cede un procès, mais un homme d'affaire,
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans,
Ce procès que je cede, & c'eſt bien peu de tems.
Pourra-t'il pas en former quelqu'autre?

FALAISE.

Lui, mon Maître ?
Le pere des procès n'en pourront faire naître ?
Quand j'ai, car moi, c'eſt lui, le moindre échantillon,
Tenant le bout du fil du moindre procillon ;
Un quartier de terrain dans toute une Province,
Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince ;
J'envahis, & le tout avec formalité.
Procedure eſt chez nous la regle d'équité.
Sur le terrain des ſots j'arrondis l'héritage,
Par droit de bienſéance, & droit de voiſinage.
En gagnant par Juſtice, on a rarement tort,
Mais ſuppoſé qu'on l'eut, tout eſt ſujet au ſort.
Il eſt juſte qu'on gagne une mauvaiſe Cauſe,
Puiſqu'à perdre la bonne, en plaidant on s'expoſe.
Car enfin après tout, qui ſçait en certain cas,
Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,
Par quelque nullité, vice de procedure ?
Peut être à mon profit dans une affaire obſcure.
Un Juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE.

Ces maximes me font aimer ton Maître & toi.
Vous pourſuivrez mon frere, & j'en rirai dans l'ame,

J'en aurai le plaiſir, ſans en avoir le blâme.
En faiſant cette paix, que je me vengerai;
Ce que l'on exigeoit, je l'exécuterai.
M'en voilà quitte, enfin, je me reconcilie.

FALAISE.

Se réconcilier, veut dire en Normandie,
Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi. &c.

Ibid. Sc. 8. Act. 2.

OPINIATRE.

Son portrait. L'opiniatreté eſt un défaut des plus contraires à la ſociété: il corrompt toute la douceur des converſations & du commerce de la vie.

C'eſt un pere qui parle à ſon fils.

Je vous l'ai dit ſouvent, l'opiniatreté,
N'eſt pas de diſputer contre la vérité.
Sçavoir que l'on a tort, le voir & le comprendre,
Et de mauvaiſe foi, ne vouloir point ſe rendre.
C'eſt lors que prévenu de bonne opinion,
On croit obſtinément avoir toujours raiſon.
Et n'approuvant jamais les ſentimens des autres,
Sans rien examiner ne ſuivre que les nôtres.
Ce dernier vice eſt bas & ne tombe jamais,
Qu'en de lâches eſprits & dans les cœurs mal faits.

Et ce défaut n'eſt pas, que je penſe, le vôtre;
Mais aiſément, Eraſte, on y paſſe de l'autre.
On le voit tous les jours un eſprit prévenu,
D'abord de bonne foi ſoutient ce qu'il a crû.
Mais lorſqu'à la raiſon en vain on le rapelle,
Qu'à la prévention la paſſion ſe mêle,
Alors pour ſoutenir ce qu'il a d'abord dit,
Contre la vérité ſouvent il ſe roidit.
Et honteux d'avoüer qu'il ait pu ſe défendre,
Il voit, il ſent, il touche, & ne veut pas ſe rendre.
Vous vous reconnoiſſez ſans doute à ce portrait,
Car voilà juſtement ce que vous avez fait.

Sc. 3. Act. 1. de l'Opiniâtre de Brueys.

PATELIN.

C'eſt ici un homme dans l'indigence, qui veut par ſon patelinage eſcroquer du drap chez un Marchand pour ſe faire un habit.

On a dit que l'indigence rend inventif, mais il n'eſt pas moins vrai qu'elle pouſſe les ames baſſes à commettre mille lâchetés & ſouvent même des crimes.

M. GUILLAUME *Marchand & étant dans ſa boutique.*

Donne-moi mon livre de compte : approche cette chaiſe ; c'eſt aſſez. Si un Sergent que

j'ai envoyé quérir me demande, fais-moi appeller.

M. PATELIN *à part.*

Bon, le voilà ſeul, approchons, voilà une piece de drap qui ſeroit bien mon affaire, *Haut.* Serviteur, Monſieur.

M. GUILLAUME.

Une robe? le Procureur donc.... Serviteur.

M. PATELIN.

Non, Monſieur, j'ai l'honneur d'être Avocat.

M. GUILLAUME *ſans le regarder.*

Je n'ai pas beſoin d'Avocat, je ſuis votre ſerviteur.

PATELIN.

Mon nom, Monſieur, ne vous eſt ſans doute pas inconnu, je ſuis Patelin l'Avocat.

M. GUILLAUME.

Je ne vous connois point, Monſieur,

M. PATELIN *à part.*

Il faut ſe faire connoître. *Haut.* J'ai trouvé, Monſieur, dans les memoires de feu mon pere une dette qui n'a pas été payée, &c.

M. GUILLAUME.

Ce ne ſont pas mes affaires, je ne dois rien.

M. PATELIN.

Non, Monſieur, c'eſt au contraire, feu mon

pere qui devoit au vôtre trois cens écus, & comme je ſuis homme d'honneur je viens vous payer.

M. GUILLAUME.

Me payer ? attendez, Monſieur, s'il vous plait, je me remets un peu, votre nom, Oui, je connois depuis long-tems votre famille, vous demeuriez au Village ici près, nous nous ſommes connus autre fois : je vous demande excuſe, je ſuis votre ſerviteur ; aſſoyez-vous là, je vous prie.

M. PATELIN.

Monſieur !

M. GUILLAUME.

Monſieur !

M. PATELIN.

Si tous ceux qui me doivent étoient auſſi exact que moi à payer leurs dettes, je ſerois beaucoup plus riche que je ne ſuis, mais je ne ſçai point retenir le bien d'autrui.

M. GUILLAUME.

C'eſt pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens ſçavent fort bien faire.

M. PATELIN.

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête homme eſt de bien payer ſes dettes, & je viens ſçavoir

ſçavoir quand vous ſerez de commodité de recevoir vos trois cens écus.

M. GUILLAUME.

Tout à l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt & bien compté, mais il faut vous donner le tems de faire dreſſer mes quittances par devant Notaire; ce ſont des charges d'une ſucceſſion qui regarde ma fille Henriette, & j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Eh bien demain matin à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures ſoit, j'ai peut-être mal pris mon tems, Monſieur Guillaume je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point du tout, je ne ſuis que trop de loiſir; on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous ſeul que tous les Négocians de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'eſt que je travaille beaucoup.

M. PATELIN.

C'eſt que vous êtes ma foi le plus habile homme de tout ce pays.... Voilà un aſſez beau drap.

M. GUILLAUME.

Fort beau!

M. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence....

M. GUILLAUME.

Oh Monſieur!....

M. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuſe!

M. GUILLAUME.

Oh! oh! Monſieur!

M. PATELIN.

Des manieres nobles & franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

M. GUILLAUME.

Oh! point, Monſieur!

M. PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaiſir à la vûe.

M. GUILLAUME.

Je le croi, c'eſt couleur de marron.

M. PATELIN.

De marron ? que cela eſt beau? gage, Monſieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur là.

M. GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon teinturier.

M. PATELIN.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'eſprit dans cette tête là que dans toutes celles du Village.

M. GUILLAUME.

Ah! ah! ah!

M. PATELIN.

Cette laine me paroît aſſez bien conditionnée.

M. GUILLAUME.

C'eſt pure laine d'Angleterre.

M. PATELIN.

J'ai cru..... A propos, d'Angleterre, il me ſemble, Monſieur Guillaume, que nous avons été autre fois à l'école enſemble.

M. GUILLAUME.

Chez Monſieur Nicodême.

M. PATELIN.

Juſtement, vous étiez beau comme l'amour.

M. GUILLAUME.

Je l'ai oui dire à ma mere.

M. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

M. GUILLAUME.

A dix-huit ans, je ſçavois lire & écrire.

M. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous ſoyez appliqué aux grandes choſes! ſçavez-vous bien, Monſieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat?

M. GUILLAUME.

Comme les autres.

M. PATELIN.

Tenez, j'avois juſtement dans l'eſprit une couleur de drap comme celle là, il me ſouvient que ma femme veut que je me faſſe un habit, je ſonge, que demain matin à cinq heures en portant vos trois cens écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

M. PATELIN *à part.*

Le garderai; ce n'eſt pas là mon compte. *Haut.* Pour racheter une rente, j'avois mis à part douze cens livres, où je ne voulois pas toucher, mais je vois bien, Monſieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. GUILLAUME.

Ne laiſſez pas de racheter votre rente ; vous aurez toujours de mon drap.

M. PATELIN.

Je le ſçai bien, mais je n'aime point à prendre credit..... Que je prens plaiſir à vous voir frais & gaillard ? quel air de ſanté ; & de longue vie !

M. GUILLAUME.

Je me porte bien.

M. PATELIN.

Combien croiez-vous qu'il faudra de ce drap ; afin qu'avec vos trois cens écus je porte auſſi de quoi le payer ?

M. GUILLAUME.

Il vous faudra.... Vous voulez ſans doute l'habit complet.

M. PATELIN.

Oui, très-complet, juſte-au-corps, culote & veſte doublés de même ; & le tout bien long & bien large.

M. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra... Oui... Six aunes.... Voulez-vous que je vous les coupe en attendant ?

M. PATELIN.

En attendant.... Non, Monſieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, c'eſt ma méthode.

M. GUILLAUME.

Elle eſt fort bonne. *à part.* Voici un homme très exact.

M. PATELIN.

Combien, Monſieur Guillaume me ferez-vous payer de l'aune de ce drap?

M. GUILLAUME *voyant la marque.*

Voyons; un autre en payeroit, ma foi ſix écus, mais allons..... je vous le baillerai à cinq écus.

M. PATELIN.

Cela eſt trop honnête, ſix fois cinq écus, ce ſera juſtement.....

M. GUILLAUME.

Trente écus.

M. PATELIN.

Oui trente écus, le compte eſt bon..., Parbleu pour renouveller connoiſſance, il faut que nous mangions demain à dîner une Oye dont un plaideur m'a fait préſent.

M. GUILLAUME.

Une Oye, je l'aime fort.

M. PATELIN.

Tant mieux : touchez-là ? à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle ; par ma foi, il me tarde qu'elle me voye ſur le corps un habit de ce drap ; croyez-vous que le prenant demain matin il ſoit fait à dîner.

M. GUILLAUME.

Si vous ne donnez du tems au Tailleur il vous le gâtera.

M. PATELIN.

Ce ſeroit grand dommage.

M. GUILLAUME.

Faites-mieux, vous avez, dites-vous de l'argent tout prêt.

M. PATELIN.

Sans cela, je n'y ſongerois pas.

M. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons ; il me ſouvient qu'il y en a de coupé juſtement ce qu'il en faut.

M. PATELIN *prend le drap.*

Celà eſt heureux !

M. GUILLAUME.

Attendez, il faut auparavant que je l'aune en votre préſence.

M. PATELIN.

Bon, eſt-ce que je ne me fie pas à vous?

M. GUILLAUME.

Donnez, donnez, je vais le faire porter & vous m'envoyerez par le retour....

M. PATELIN.

Le retour: Non, non, ne détournez pas vos gens, je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi..... Comme vous dites, le tailleur aura plus de tems.

M. GUILLAUME.

Laiſſez-moi vous donner un garçon qui me raportera l'argent.

M. PATELIN.

Eh point, point, je ne ſuis pas glorieux, il eſt preſque nuit; & ſous ma robe on prendra ceci pour un ſac de procès.

M. GUILLAUME.

Mais, Monſieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me....

M. PATELIN.

Eh! point de façon, vous dis-je.... A cinq heures préciſes trois cens trente écus & l'Oye à dîner. Oh ça il ſe fait tard: Adieu mon cher voiſin, ſerviteur.... eh! ſerviteur.

M. GUILLAUME.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur. Il s'en va, parbleu avec mon drap, mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin, je dîne demain chez lui, il me payera, il me payera.

Sc. 5. Act. 1. de l'Avocat Patelin de Brueys.

PEDANT.

De la Pedanterie la plus craſſe, ſon langage moitié François moitié Latin. Les ſots dont les connoiſſances ſont les plus bornées veulent bon gré, malgré faire étalage du peu qu'ils ſçavent.

METAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître j'ai voulu.....

METAPHRASTE.

Maître eſt dit à *Magiſter*.

C'eſt comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,

Si je ſçavois cela. Mais ſoit, à la bonne heure. Maître donc.....

METAPHRASTE.

Pourſuivez.

ALBERT.

Je veux pourſuivre auſſi.
Mais ne pourſuivez point, vous, d'interrompre ainſi.
Donc, encore une fois, Maître, c'eſt la troiſiéme,
Mon fils me rend chagrin, vous ſçavez que je l'aime.
Et que ſoigneuſement je l'ai toujours nourri.

METAPHRASTE.

Il eſt vrai, *Filio non poteſt præferri,*
Niſi filius.

ALBERT.

Maître en diſcourant enſemble,
Ce jargon n'eſt pas fort néceſſaire me ſemble.
Je vous crois grand Latin, & grand Docteur juré,
Je m'en raporte à ceux qui m'en ont aſſuré.
Mais dans un entretien qu'avec vous je deſtine,
N'allez point déployer toute votre doctrine.
Faire le Pedagogue & cents mots me cracher,
Comme ſi vous étiez en Chaire pour prêcher.
Mon pere quoi qu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes Heures.
Qui depuis cinquante ans dites journellement,

Ne ſont encor pour moi que du haut Allemand.
Laiſſez donc en repos votre ſcience auguſte,
Et que votre langage à mon foible s'ajuſte.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen ſemble lui faire peur,
Et ſur quelque parti que je ſonde ſon cœur,
Pour un pareil lien il eſt froid & recule.

METAPHRASTE.

Peut-être a t'il l'humeur du frere de Marc Tulle,
Dont avec Atticus le même fait ſermon,
Et comme les Grecs diſent auſſi Athanaton.

ALBERT.

Mon Dieu, Maître Eternel! laiſſez là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Eſclavonie.
Et tous ces autres gens dont vous venez parler,
Eux & mon fils n'ont rien enſemble à démêler.

METAPHRASTE.

Eh bien donc votre fils?

ALBERT.

Je ne ſçai ſi dans l'ame,
Il ne ſentiroit point quelque ſecrete flâme.
Quelque choſe le trouble, où je ſuis fort déçu,
Et je l'apperçus hier ſans en être apperçu,

Dans un recoin d'un bois, où nul ne ſe retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?
Un endroit écarté. *Latinè ſeceſſus*,
Virgile l'a dit, *Eſt in ſeceſſu locus.*

ALBERT.

Comment l'auroit-il pu l'avoir dit ce Virgile?
Puiſque je ſuis certain que dans ce lieu tranquile,
Ame du monde, enfin, n'étoit hors que nous deux.

METAPHRASTE.

Virgile eſt nommé là comme un auteur fameux,
D'un terme plus choiſi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vites.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas beſoin,
De termes plus choiſis, d'auteur ni de témoin,
Et qu'il ſuffit ici de mon ſeul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choiſir pourtant les mots mis en uſage.
Par les meilleurs auteurs; *Tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *Scribendo ſequare peritos.*

ALBERT.

Homme ou Démon, veux-tu m'entendre ſans
conteſte?

METAPHRASTE.

Quintilien en a fait le précepte.

ALBERT.

La peſte
Soit du cauſeur!

METAPHRASTE.

Et dit là-deſſus doctement,
Un mot que vous ſerez bien aiſe aſſurément
D'entendre.

ALBERT.

La fureur pour le coup me tranſporte.
Oui, je ſerai celui qui d'une bonne ſorte,
Va faire ſur ton muffle une application.

METAPHRASTE.

Mais qui cauſe, Seigneur, votre inflamation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois quand je parle.

METAPHRASTE.

Ah! ſans doute,
Vous ſerez ſatisfait s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez ſagement.

METAPHRASTE.

Me voilà,

Tout prêt de vous ouir.

ALBERT.

Tant mieux.

METAPHRASTE.

Que je trépaſſe,

Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en faſſe la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'acuſerez point mon caquet déſormais.

Il l'intérompt toujours & parle ſi long-tems, qu'Albert vient avec une ſonnette lui ſonner aux oreilles, ce qui le fait finir.

— *Du dépit amoureux de Moliere.*

PEDANT DE COLLEGE.

Dans les professions où l'on instruit les autres, les petits génies deviennent nécessairement Pédans, ils ont un jargon qui leur est propre.

TOINON *après avoir ouvert la porte à Anastase Précepteur du fils de Dorame & qui avoit frapé rudement.*

Au Diable l'animal!

DAPHNIS *fille de Dorame.*

Quoi! Monsieur Anastase,
C'est donc vous?

ANASTASE *après avoir fait une grande révérence.*

Oui, Madame, excusez si j'ai tort.

TOINON.

Comme il frappe!

ANASTASE.

J'ai cru ne pas frapper trop fort.

TOINON.

Justement, il croioit heurter à son College.

ANASTASE.

Il est vrai qu'on s'y donne un peu de privilege,
Et qu'à grand bruit toujours chaque chose s'y fait.

Avec des Ecoliers du repos!

DAPHINS.

En effet;

Mais Monſieur Anaſtaſe, en deux mots, voyons;
qu'eſt-ce?
Que voulez-vous?

ANASTASE.

L'étude orne bien la jeuneſſe;
Et j'ai mis grace au Ciel votre frere en état,
De ſoutenir bientôt ſa Théſe avec éclat.
A préſent qu'il eſt Grec, ce ſont ſes galleries,
Que les Univerſaux & les Cathegories.
Sans certains argumens, ſur l'être de raiſon,
Par leſquels.....

DAPHNIS.

Finiſſons, ſi vous le pouvez.

TOINON

Bon!
Penſez-vous qu'un Pedant d'un ſeul mot ſe contente?
C'eſt....

ANASTASE.

Madame; Toinon eſt toujours mordicante;
Et ſon averſion quoique ſans fondement,
Ne m'a jamais traité qu'antipatiquement.
Quand elle auroit puiſé dans le ſein de la haine;

Les dedains corroſifs.....

TOINON.

Votre fievre quartaine.
Voyez ce qu'il veut dire avec ſon corroſif,
Eh! parlez-nous Chretien.

ANASTASE.

Ah cœur vindicatif!
Elle m'en a voulu, depuis qu'un jour contre elle....

DAPHNIS.

Oui, mais ſçachons vers nous quel ſujet vous appelle,

ANASTASE.

Je viens trouver Monſieur, de la part de ſon fils
Lui rendre cette lettre.

DAPHNIS.

Il n'eſt pas au logis,
Je la rendrai pour vous, donnez.

ANASTASE *retenant la Lettre.*

Je vais l'attendre.
L'affaire le requiert; pour vous la faire entendre,
Vous ſçaurez.....

TOINON.

On ne veut y prendre aucune part;
Délogez, car Monſieur ne reviendra que tard.

ANASTASE.

Tard, ſoit, il eſt beſoin que j'en aye audience;

TOINON.

Revenez donc tantôt.

ANASTASE.

Non, j'aurai patience;
Et n'incommodant pas, j'aime mieux en ce lieu.....

TOINON.

Le mouchoir de Madame eſt de travers, adieu.
Il faut le rajuſter, point de témoin.

ANASTASE.

Diane fut jadis expoſée aux regards d'un profane;
Ses yeux gâterent ils les beautés?....

DAPHNIS.

Eh de grace,
Ne moraliſez point & nous quittez la place,

ANASTASE.

Vous avez droit d'agir imperativement,
Je ſors & ſuis fâché.....

DORAME *qui arrive.*

J'étois en peine de mon fils;
Comment eſt-il?

ANASTASE.

Fort bien, Monſieur.

DORAME.

Nous ne l'avons point vû depuis ſept ou huit jours.

ANASTASE.

A ratiociner comme il vaque toujours,
Il ne ſort point & c'eſt pour cela qu'il m'envoye,
Vous faire humble Requête.

DORAME.

Ah ! jen ai de la joye,
De quoi s'agit-il donc ?

ANASTASE.

D'un accomodement.

DORAME.

Eſt-ce qu'il auroit eu querelle ?

ANASTASE.

Nullement,
Il a vers la douceur propenſion entiere,
Mais un ſien Camarade agiſſant par priere,
Lui fait ſur certain cas prendre ſon intérêt,
Cette Lettre, Monſieur, vous dira ce que c'eſt.

DORAME *après avoir lu.*

Oui, Monſieur Anaſtaſe, avec plaiſir j'eſpere,
Venir ſans trop de peine à bout de cette affaire.
Aſſurez-en mon fils, j'aime à voir que ſon cœur,

A de ſemblables ſoins ſe porte avec ardeur.

ANASTASE.

Au bien *pedetentim* toujours je l'achemine,
L'induis aux bonnes mœurs, & ſous ma diſcipline,
Depuis cinq ans entiers il eſt à remarquer,
Qu'il n'a ſçu ce que c'eſt que de prévariquer.

DORAME.

Je ſuis content de vous autant qu'on le peut être.

ANASTASE.

Monſieur, ſans vanité.....

TOINON *bas.*

Finira t'il, le Traître!

ANASTASE.

Le Ciel m'a de tout tems concedé le talent;
Quand j'ai ſoin d'un terroir de le rendre excellent.
Il n'eſt que d'être mis d'abord en bonne école;
Car la jeuneſſe, elle eſt comme la cire molle;

DORAME.

C'eſt fort bien dit, allez, je ſçai ce que je dois;
Et l'on ne perd jamais ce que l'on fait pour moi.

Il ſort avec ſa fille.

ANASTASE *à Toinon qui eſt reſtée ſeule avec lui.*

Donc, Madame Toinon ſera toujours tigreſſe,

Et rien n'adoucira ſon naturel félon?

TOINON.

Montez-vîte, Monſieur vous appelle.

ANASTASE.

Moi? non.

Il ne m'appelle point.

TOINON.

Vous êtes ſourd, je penſe.

ANASTASE.

Ma faculté d'ouir n'eſt point en défaillance,
Et ſi quelque douceur de votre chere voix.

TOINON *comme ſi on l'appelloit.*

Tout à l'heure, avez-vous entendu cette fois?

ANASTASE.

Rien moins.

TOINON.

Il vous attend, montez là-haut;
Vous dis-je?

ANASTASE.

O trop fier rejetton d'une ſauvage tige!
Par quelle dureté m'envier le tréſor,
De l'heureux tête-à-tête, hélas qu'au poids de l'or,
Je voudrois mille fois....

TOINON.

Peſte de la pecore!

De Criſpin Muſicien de Haute Roche.

PEDANT.

Image facetieuſe du même Caractere qui peut ſervir de bonne leçon aux Pédans.

Dans la Scene ſuivante ce n'eſt pas un Pedant par état qui joue ſon rolle, c'eſt un valet plein d'eſprit qui pour rendre ſervice à ſon Maître veut bien faire le perſonnage de Précepteur. Le Lecteur verra s'il s'en aquite parfaitement, le Caractere paroîtra peut-être outré, mais il plaira par bien des endroits qui repréſentent admirablement le ton & les manieres de pluſieurs perſonnes de cette profeſſion.

GERASTE.

Si tu pouvois, Criſpin, par ruſe, ou par bonheur,
Introduire quelqu'un, ſoit diſant Précepteur,
Le tour ſeroit fort bon.

CRISPIN.

J'ai déja votre affaire;
Je ſçais un bel eſprit qui prendra ſoin du frere.
C'eſt un homme, Monſieur, propre à ce double emploi,

Un beau génie.

GERASTE.

Eh bien dis-nous qui c'eſt?

CRISPIN.

C'eſt moi.

LISE.

Toi, Criſpin? Oh, Monſieur, le Précepteur groteſque!

CRISPIN.

Pourquoi non? n'ai-je pas la mine pédanteſque,
L'air ſévere? la voix d'un habile Orateur,
Et que faut-il de plus pour être Précepteur?
La ſcience il eſt vrai n'eſt guere mon partage,
Mais beaucoup de Pédans n'en ont pas d'avantage.
Hors l'habit, qui ſans doute eſt peu Préceptoral,
Je ſuis en tout le reſte un franc Original.
Je ſçai quelque morceau de la Langue Latine.

LISE.

Oui, je croi que tu ſçai du Latin de cuiſine.

CRISPIN.

Je ſervois autrefois au College d'Harcour,
Un Pedant qui parloit Latin & nuit & jour.
Après l'avoir ſervi deux ans à maints uſages,
De quelques mots latins il me paya mes gages.

Ainſi j'en ſçai ſans doute aſſez pour hazarder ;
D'être le Précepteur d'un ſot à nazarder.
Je ſçai tous les Auteurs par leur nom, je n'ignore
Que tout ce qu'ils ont dit : je ſçai fort bien encore,
Tout mon rolle & tiendrai ma mine juſqu'au bout,
Oui, je vais prendre un air un peu mélancolique,
Et digne Précepteur de nouvelle fabrique,
Puiſque les noms latins ſe terminent en *us*,
Je ne ſuis point Criſpin je ſuis *Criſpinus.*

Dans les Scenes ſuivantes Criſpin joue ſon rolle de Précepteur.

LISE.

Monſieur, voilà mon Maître.

CRISPIN *en Precepteur,*

Cela ſuffit ; mamie ; allez, & Dieu vous gard.
Monſieur, je vous dirai, qu'ayant ſçu par hazard
Que vous cherchiez par-tout un Précepteur qui faſſe
La guerre ſans quartier à l'ignorance craſſe,
J'aurois cru faire tort à ce que je me doi,
De vous cacher long-tems un ſçavant tel que moi.

Vous

Vous me voyez ; jamais les ſept ſages de Grece,
N'eurent autant que moi de ſcience & d'adreſſe.
Je fais plus dans trois ans qu'un autre dans ſix mois,
Sçavez-vous qui je ſuis ?

ANSELME.

Non.

CRISPIN.

J'étois autre fois
Le digne Précepteur des deux Jumeaux de Rome,
Remus & Romulus : dois-je être un habile homme ?
Parlez.

ANSELME.

Aſſurément.

CRISPIN.

Je les ai bien inſtruits.
De ma capacité ce ſont les premiers fruits.
Je les pris l'un & l'autre au ſortir de nourrice,
Ignorans comme vous dans le moindre exercice.
Que fis-je dans dix ans que je les gouvernai ?
Aux ſciences ſi bien leur eſprit je tournai,
Que Rome entiere vit que Remus & ſon frere,
Parloient tous deux Latin encor mieux que leur mere.

ANSELME.

Tant mieux pour mon neveu.

CRISPIN.

Quel eſt ſon nom?

ANSELME.

Colin.

CRISPIN.

Il eſt donc jeune? car ce nom eſt Enfantin.

ANSELME.

Il eſt pourtant bien grand.

CRISPIN.

Tant pis, mais il n'importe,
Je ſçaurai le réduire & de la bonne ſorte.
Car je ne ſonge point à l'interêt, & puis,
En l'inſtruiſant, Monſieur, vous verrez qui je ſuis.

ANSELME.

Liſe, fais-moi venir mon neveu tout à l'heure,
Monſieur je vous reçois.

CRISPIN.

Eh bien donc je demeure.
Connoiſſant mes talens, je ſçavois bien auſſi,
Que je ſerois de miſe & reſterois ici.
Mais comme il faut, Monſieur, penſer à toute choſe,
J'apporte un Rudiment & ce n'eſt pas ſans cauſe.

Sur le champ, s'il le faut, ſans faire de façon,
Je donnerai fort bien la premiere leçon.
Indiſpenſablement, ce livre eſt néceſſaire.
Voilà* de quoi punir une faute légere.
J'en puis avoir beſoin. Puis voici l'inſtrument,*
Avec quoi l'on procede au dernier châtiment.
On ne peut s'en paſſer avecque la jeuneſſe;
Et c'eſt avec cela qu'on chaſſe la pareſſe.

ANSELME.

Il faut faire apporter tous vos Livres ceans.

CRISPIN.

Bon, ma bibliotheque eſt toute la dedans.
Vous moquez-vous? Platon, Demoſtene, Ariſtote,
Virgile, Claudian, Quinte-Curſe, Herodote,
Horace, Juvenal, Ovide, Ciceron,
Perſe, Stace, Lucain, Lucrece, Anacreon,
Grec ou Latin, n'importe, Heſiode, Petrone,
Homere, Rabelais, la belle Maguelone,
Les quatre Fils Aymon, les Amadis Gaulois,
J'ai tout là, ſans compter le Cuiſinier François.

ANSELME.

Vous n'ignorez donc rien?

* *Montrant une Ferule.*

* *Montrant un Foüet.*

CRISPIN.

Ah vraiment, je le penſe.
Si j'ignorois, pourrois-je enſeigner la ſcience?

ANSELME.

Que c'eſt un grand bonheur, Monſieur, pour mon neveu.
Mais le voici qui vient, examinez-le un peu.

Colin s'enfuit voyant que Criſpin tient un fouët & une ferule & crie.

Miſericorde!

CRISPIN.

Il fuit, qu'elle mouche le pique!

ANSELME.

Revenez, mon neveu.

CRISPIN.

Quelle terreur panique!

ANSELME *à Colin.*

Veut-on donc avancer & tôt?

COLIN.

J'ai mal au ventre,
J'étudirai demain, quand je ſerai guéri.

ANSELME.

Vous êtes un fripon; un enfant mal nourri.
Monſieur vous inſtruira: c'eſt un fort habile homme:
Il montra le Latin à Romulus & Rome.

CRISPIN.

Remus & Romulus, les deux freres, Monſieur;

ANSELME.

Vous ne méritez pas un pareil Précepteur,
Coquin, c'eſt de vous ſeul, enfin qu'il doit dépendre.
Prenez en tout le ſoin, Monſieur, qu'il en faut prendre.
Je vous le livre.

CRISPIN.

Bon, or Monſieur, mon livré,
D'où vient qu'en me voyant vous êtes effaré,
Quoi que je ſois bien noir, je ne ſuis pas ſi diable.

COLIN.

Pardonnez-moi.

ANSELME.

Le ſot! cela n'eſt pas croiable.
Mais quelqu'un vient ici, voyez ce qu'on me veut....

LISE.

Que voulez-vous, Monſieur?

SEVERIUS.

Dire un mot s'il ſe peut

LISE.

Eſt-ce à moi?

SEVERIUS.

Nullement, au très honoré Maître,
A qui comme je crois, vous avez l'honneur d'être.

LISE.

Le voilà.

ANSELME.

Que faut-il?

SEVERIUS.

Votre humble Serviteur,
Vous vient faire offre en moi, Monsieur, d'un Précepteur.

COLIN,

N'est-ce pas assez d'un.

CRISPIN.

Monsieur n'en a que faire.

COLIN.

Cherchez ailleurs. Ce drôle a la mine severe.

SEVERIUS.

Je suis un homme Idoine & propre à cet emploi,
Tout le pays Latin vous parlera pour moi.

ANSELME.

Je le crois bien, Monsieur, mais j'ai fait choix d'un homme,

SEVERIUS.

Seroit-il avoué de l'ancienne Rome ?
C'eſt à dire, Monſieur, a t'il les beaux talens,
Que n'ont point hormis moi, les modernes ſçavans ?

ANSELME.

Je ſuis content de lui.

SEVERIUS.

C'eſt beaucoup, mais au reſte,
Il faut avoir ſujet, & ſujet manifeſte,
D'être content d'un homme entre les mains duquel,
Vous avez dépoſé le pouvoir paternel.

CRISPIN *à Anſelme.*

Il ne ſçait ce qu'il dit. Que dites-vous Pécore ?
Monſieur n'a point de fils, perſonne ne l'ignore.
C'eſt mal faire juger de vos talens ſecrets,
Que de donner un fils à qui n'en eut jamais.

SEVERIUS *montrant Colin.*

Quoi, là ?

ANSELME.

C'eſt mon Neveu.

SEVERIUS.

Si.....

ANSELME.

Foi d'homme ſincere,
Je ne ſuis que ſon oncle & ne ſuis pas ſon pere.

SEVERIUS.

La mépriſe eſt petite, on peut la pardonner.

ANSELME.

Hé.....

CRISPIN.

Point: Dans la juſtice on doit vous condamner.
Il faut être ignorant à battre comme plâtre,
D'ignorer qu'un neveu que ſon oncle idolâtre,
Eſt pourtant ſon neveu, car s'il étoit ſon fils,
L'oncle ſeroit le pere, & pourtant je vous dis.
Que Monſieur n'étant pas le mari de ſa mere,
Il faut bien que Colin ſoit le fils de ſon pere.

ANSELME.

C'eſt fort bien raiſonner.

SEVERIUS.

Je le veux, mais auſſi;
Monſieur n'a pas raiſon de me traiter ainſi.
Quoi? ſans avoir égard à mon ſçavoir ſublime,
M'appeller ignorant?

CRISPIN.

Même ignorantiſſime,
Tout juſqu'à votre nom, à moins qu'il ſoit en us,

Eſt un franc ignorant.

SEVERIUS.

Je ſuis Severius.

Prenez garde, Monſieur, de me mettre en colere:
Je ſuis Severius, c'eſt-à dire Severe.

CRISPIN.

Je ſuis Criſpinius, c'eſt-à dire.... Mais non,
Vous ne méritez pas que j'explique mon nom.

SEVERIUS.

Que je plains le deſtin de cette jeune plante,
Qu'on abandonne aux ſoins d'une main ignorante !

COLIN.

Je ne ſuis pas la plante : ah ! non, je ſuis Colin.

SEVERIUS.

Non, vous êtes la plante & ce Lourdeau la main.

CRISPIN.

Oui, je ſerai la main pour te couvrir la joüe
Excrément de College.

SEVERIUS.

Ame baſſe & de boüe,
Per Jovem !

ANSELME.

Eh, Meſſieurs !

COLIN.

Bon, nous verrons au moins ;

Qui des deux baillera de plus gros coups de poing.

Laiſſez-les battre.

LISE.

Non, il faut qu'on les ſépare.
Ce gros Severius a la mine barbare.

SEVERIUS.

Satis eſt.

CRISPIN.

Sufficit.

SEVERIUS.

Cave tibi.

CRISPIN.

Comment?
Explique-toi. Que dis-je! ah! je t'entends vraiment.
Cave tibi, toi-même. Attend, j'ai bien la mine,
De payer en françois ton injure latine.

ANSELME.

Monſieur Criſpinius, ne faites point de bruit.

CRISPIN.

Non, de ſon inſolence il recevra le fruit.

SEVERIUS.

Intrepidus, ſpecta veni, non audes.

CRISPIN.

J'enrage.

Mais ce qu'on n'entend pas ne peut faire d'outrage.

ANSELME.

Quoi! vous n'entendez point?

CRISPIN.

Oh ſi fait, quant à moi,
Mais vous ne pouvez pas le comprendre, je croi.

ANSELME.

Non.

CRISPIN.

Il parle un Latin baragoüin, incommode,

SEVERIUS.

Rectè loquar.

CRISPIN.

Ces mots ne ſont pas à la mode.
Du tems de Ciceron, on parloit comme lui;
Mais la mode a changé: par exemple aujourd'hui,
On parle dans Paris de bien meilleure grace,
Que jadis ſous nos Rois de la premiere race.

ANSELME.

Il eſt vrai.

CRISPIN.

Vous voyez bien après cela,
Que c'eſt un ignorant que ce vieux Cuiſtre là

ANSELME *bas.*

Je le croi comme vous, mais....

LISE.

On juge à ſa mine,
Que c'eſt un ſot.

SEVERIUS.

Hola, la langue ſerpentine!
Mais je vois bien ici, que je n'avance rien,
Je vous plains l'un & l'autre, * & toi * l'homme de bien,
Cave tibi, je ſors.

CRISPIN.

Que ce vrai trouble fête,
Ce franc maraut, Monſieur, vous a rompu la tête!

ANSELME.

Je n'ai pu rien comprendre à ſon maudit jargon.

CRISPIN.

C'eſt du latin gaulois, comment l'entendroit-on? &c.

De Criſpin Précepteur. Théâtre de la Thuilerie.

* *A Colin & à Anſelme.*

† *A Criſpin.*

PEDANT DE SCIENCE.

De ces gens qui affectent de paroître ſçavans. Ce ne ſont point les ſçavans que la Comedie veut tourner en ridicule, mais ceux qui ſe couvrent du maſque de la ſcience, & qui maltraités par la fortune ſont les bas valets des Grands.

CARITIDES.

Monſieur, le tems répugne; à l'honneur de vous voir,
Le matin eſt plus propre à rendre un tel devoir.
Mais de vous rencontrer il n'eſt pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en Ville.
Au moins, Meſſieurs vos gens me l'aſſurent ainſi,
Et j'ai pour vous trouver pris l'heure que voici;
Encore eſt-ce un grand heur, dont le deſtin m'honore;
Car deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ERASTE.

Monſieur, ſouhaitez vous quelque choſe de moi?

CARITIDES.

Je m'acquite, Monſieur, de ce que je vous dois.

Et vous viens... Excuſez l'audace qui m'inſpire ;
Si....

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDES.

Comme le rang, l'eſprit, la généroſité,
Que chacun vante en vous....

ERASTE.

Oui, je ſuis fort vanté,
Paſſons, Monſieur.

CARITIDES.

Monſieur, c'eſt une peine extrême
Lors qu'il faut à quelqu'un ſe produire ſoi-même.
Et toujours près des Grands on doit être introduit,
Par des gens qui de nous faſſent un peu de bruit.
Dont la bouche écoutée avecque poids débite,
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Enfin j'aurois voulu que des gens bien inſtruits ;
Vous euſſent pu, Monſieur, dire ce que je ſuis.

ERASTE.

Je vois aſſez, Monſieur, ce que vous pouvez être,
Et votre ſeule abord le peut faire connoître.

CARITIDES.

Oui, je ſuis un Sçavant charmé de vos vertus,
Non pas de ces Sçavans, dont le nom n'eſt qu'en us.

Il n'eſt rien ſi commun qu'un nom à la Latine,
Ceux qu'en habille en Grec, ont bien meil-
leure mine;
Et pour en avoir un qui ſe termine en es,
Je me fais appeller, Monſieur Caritides.

ERASTE.

Monſieur Caritides, ſoit; qu'avez-vous à dire?

CARITIDES.

C'eſt un Placet, Monſieur, que je voudrois
vous lire,
Et que dans la poſture où vous met votre
Emploi,
J'oſe vous conjurer de préſenter au Roi.

ERASTE.

Eh! Monſieur, vous pouvez le préſenter vous
même.

CARITIDES.

Il eſt vrai que le Roi fait cette grace extrême,
Mais par ce même excès de ſes rares bontés,
Tant de méchans Placets, Monſieur, ſont pré-
ſentés.
Qu'ils étouffent les bons, & l'eſpoir où je fonde,
Eſt qu'on donne le mien quand le Prince eſt
ſans monde.

ERASTE.

Et bien vous le pouvez & prendre votre tems.

CARITIDES.

Ah ! Monſieur, les Huiſſiers ſont de terribles gens.
Ils traitent les Sçavans de faquins à nazardes,
Et je n'en puis venir qu'à la Sale des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer
Pour jamais de la Cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçu l'eſpérance certaine,
Qu'auprès de notre Roi vous ſerez mon Mecene.
Oui, votre credit m'eſt un moyen aſſuré.

ERASTE.

Eh bien, donnez-moi donc, je le préſenterai.

CARITIDES.

Le voici, mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non.

CARITIDES.

C'eſt pour être inſtruit, Monſieur, je vous conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE

Votre très-humble, très-obéïſſant, très-fidele & très-ſçavant ſujet & ſerviteur Caritides, François de nation, Grec de profeſſion, ayant conſidéré les grands & notables abus qui ſe

commettent aux inſcriptions des Enſeignes des maiſons, boutiques, cabarets, jeux de boule, & autres lieux de votre bonne Ville de Paris, en ce que certains ignorans compoſiteurs deſdites inſcriptions, renverſent par une barbare, pernicieuſe & déteſtable Ortographe toute ſorte de ſens & de raiſon, ſans aucun égard d'Etimologie, d'Analogie, d'Energie, ni Allegorie, quelconque, au grand ſcandale de la République des Letres & de la nation Françoiſe, qui ſe décrie & deshonnore par leſdit abus & fautes groſſieres envers les Etrangers, & notamment envers les Allemans curieux lecteurs & ſpectateurs deſdites inſcriptions.

ERASTE.

Ce Placet eſt fort long, il pourroit bien fâcher.

CARITIDES.

Ah! Monſieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

ERASTE.

Achevez promptement.

CARITIDES *continue.*

Suplie humblement Votre Majeſté de créer pour le beſoin de ſon Etat & la gloire de ſon Empire une charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Reviſeur & Reſtaurateur général deſdites inſcriptions, & d'icelles honnorer le Supliant, tant en conſidération de ſon rare & eminent ſçavoir, que des grands & ſignalés ſervices qu'il a rendus à l'Etat & à Votre Majeſté, en faiſant l'Anagrame de votre dite Majeſté en François, Latin, Grec, Hebreu, Syriaque, Caldéen, Arabe....

ERASTE *l'interrompant.*

Fort bien, donnez-le vîte & faites la retraite;
Il ſera vû du Roi, c'eſt une affaire faite.

CARITIDES.

Hélas, Monſieur, c'eſt tout, que montrer mon Placet.
Si le Roi peut le voir, je ſuis ſur de mon fait.
Car comme ſa juſtice en toute choſe eſt grande,
Il ne pourra jamais refuſer ma demande.
Au reſte pour porter au Ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom & ſurnom.
J'en veux faire un Poëme en forme d'Acroſtiche,
Dans les deux bouts du vers & dans chaque Hemiſtiche.

ERASTE.

Oui, vous l'aurez demain, Monſieur Caritides
Ma foi de tels Sçavans, ſont des ânes bien faits.

Des fâcheux de Molière.

PEDANT DE ROBE

OU DE PALAIS.

Reponſe d'un homme qui fait le perſonnage d'Avocat Pédant & babillard à un certain Trigaudin qui vouloit le dégoûter de ſe marier.

Les termes propres à une profeſſion deviennent un langage ridicule quand on les employe dans la converſation ordinaire & dans le commerce de la vie.

TRIGAUDIN *à La Riviere Avocat.*

Monſieur la conjoncture
D'un hymen que demain vous prétendez conclure.
Me contraint à vous dire un mot ſur vos amours,
Qui peut être important au bonheur de vos jours.
Les ſoins d'un Avocat, ſes fréquentes abſences,
Font qu'une femme prend quelque fois ſes licences.
Et tandis qu'un mari tourmenté d'un procès,
Malgré tous ſes efforts perd ſa cauſe au Palais,
Pour peu que ſa moitié ſouffre quon l'entretienne,
Le galant au logis gagne ſouvent la ſienne....

Ma couſine a l'eſprit fort coquet & je penſe,
Si vous en échapiez que vous ſeriez bien fin,
Elle aime à cajoler le ſoir & le matin.
Et je ne penſe pas qu'un jour à ne rien taire,
Vous fuſſiez bon Marchand d'une pareille affaire.
Songez-y murement, c'eſt entre nous, Monſieur.

LA RIVIERE.

Comme *noviſſimè*, vous m'avez fait l'honneur,
De m'avoir concedé quatre mots de réplique,
Par un raiſonnement ſuccint & juridique,
Je prouve que malgré ce diſcours plein d'aigreur,
Un Avocat doit prendre une femme, Monſieur.
Outre qu'avec les Loix, la nature & l'uſage
Ont parmi les mortels admis le mariage,
Qu'il eſt de tous les tems, & que cette union
Établit ici bas la propagation;
C'eſt pour un Avocat un nœud ſi néceſſaire,
Que qui peut l'éviter dément ſon caractere,
Et ſon devoir. *Primo.* L'on ſçait qu'un Avocat,
Eſt un homme en tout tems néceſſaire à l'Etat.
Que de peur qu'on en manque, il doit quoi qu'il ſe faſſe,
Avoir ſoin de laiſſer au barreau de ſa race.
De plus qu'étant contraint d'être ſouvent dehors,
La femme doit *intus* ſeconder ſes efforts.

Conſerver au logis par ſon œconomie,
Le fruit de ſes travaux comme de ſon génie.
C'eſt pourquoi l'Avocat ſe doit plutôt que tard,
Indiſpenſablement marier. A l'égard
Du bois dont vous parlez, qui ſi l'on veut
vous croire,
De l'hymen parmi nous devient un acceſſoire;
Et pour répondre même au peu de ſûreté,
Que vous trouvez pour moi dans l'hymen
concerté,
Je réplique: Il eſt vrai, c'eſt un abus qu'en
France,
N'approuverent jamais les Loix ni l'Ordonnance.
L'uſage des Galans, dont on eſt entêté,
Ne trouve dans le code aucune autorité.
Mais enfin, ſans vouloir feuilleter de volume,
Il eſt autoriſé, Monſieur, par la Coutume:
C'eſt dans un Avocat dont le cœur s'eſt fixé,
A la profeſſion un malheur annexé.
Si la Belle malgré toute ma prévoyance,
Me deſtine à porter du bois à l'audiance,
Comme il n'eſt pas toujours à propos d'éclater,
Je me conſolerai de pouvoir me flatter
Du plaiſir de me voir par des Loix néceſſaires,
Semblable à quantité de Meſſieurs mes Confreres.

Et je ne penſe pas, parlant de ſonne foi,
Puiſqu'ils en portent bien, qu'ils ſe moquent de moi.

Du Trigaudin de Monſfleuri.

PETIT MAITRE.

Petit maître aux Spectacles. Portrait de ces ſortes de gens. De tout tems il y a eu des hommes qui ont affecté des airs d'oſtentation & de fatuité aux Spectacles & autres lieux publics : ils ſont ordinairement mépriſés ; ils s'imaginent néanmoins faire une impreſſion contraire, c'eſt-à-dire qu'on les croit aimables, charmans, opulens & du bel air.

ERASTE.

J'étois ſur le théâtre en humeur d'écouter,
La Piece qu'à pluſieurs j'avois oüi vanter.
Les Acteurs commençoient, chacun prêtoit ſilence,
Lorſque d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons eſt entré bruſquement,
En criant : Hola, ho ! un ſiege promptement ;
Et de ſon grand fracas ſurprenant l'aſſemblée,
Dans le plus bel endroit a la piece troublée.
Eh, mon Dieu, nos François ſi ſouvent redreſſés,

Ne prendront-ils jamais un air de gens ſenſés,
Ai-je dit, & faut-il ſur nos défauts extrêmes,
Qu'en théâtre public nous nous jouïons nous-mêmes ;
Et confirmions ainſi par des éclats de fous,
Ce que chez nos voiſins on dit par tout de nous?
Tandis que là-deſſus je hauſſois les épaules,
Les Acteurs ont voulu continuer leurs rolles;
Mais l'homme pour s'aſſeoir a fait nouveau fracas,
Et traverſant encor le theâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à ſon aiſe,
Au milieu du devant il a planté ſa chaiſe.
Et de ſon large dos [illegible] norguant les Spectateurs,
Au trois quarts du Parterre a caché les Acteurs.
Un bruit s'eſt élevé, dont un autre eût eu honte,
Mais lui ferme & conſtant n'en a fait aucun compte;
Et ſe ſeroit tenu comme il s'étoit poſé,
Si pour mon infortune il ne m'eût aviſé.
Ha! Marquis, m'a t'il dit, prenant près de moi place,
Comment te porte tu, ſouffre que je t'embraſſe.
Au viſage ſur l'heure, un rouge m'eſt monté,

Que l'on me vit connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant, mais on en voit paroître,
De ces gens qui de rien, veulent fort vous connoître,
Dont il faut au ſalut les baiſers eſſuyer,
Et qui ſont familiers juſqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent queſtions frivoles,
Plus haut que les Auteurs élevant ſes paroles.
Chacun le maudiſſoit, & moi pour l'arrêter,
Je ſerois, ai-je dit, bien aiſe d'écouter.
Tu n'as point vû ceci, Marquis? ah! Dieu me damne,
Je le trouve aſſez drôle & je n'y ſuis pas âne.
Je ſçai par quelles loix un ouvrage eſt parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait;
Là deſſus de la piece il m'a fait un Sommaire,
Scene, à Scene, averti de ce qui s'alloit faire,
Et juſques à des vers qu'il en ſçavoit par cœur,
Il me les recitoit tout haut avant l'Acteur.
J'avois beau m'en défendre, il a pouſſé ſa chanſe
Et s'eſt devers la fin levé long-tems d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien ſur-tout d'oüir le dénoüment.
Je rendois grace au Ciel; & croyois de juſtice,
Qu'avec la Comedie eut fini mon ſuplice;
Mais comme ſi c'en eût été trop bon marché,
Sur

Sur nouveaux frais mon homme à moi s'eſt attaché,
M'a conté ſes exploits, ſes vertus, non communes,
Parlé de ſes chevaux, de ſes bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
Diſant qu'à m'y ſervir il s'offroit de grand cœur.
Je le remerciois doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête.
Mais lui pour me quitter me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a t'il dit, le monde eſt écoulé.
Et ſortis de ce lieu, me la donnant plus ſeche,
Marquis allons au Cours faire voir ma Caleche,
Elle eſt bien entendue, & plus d'un Duc & Pair,
En fait à mon faiſeur faire une de même air.
Lors qu'un Carroſſe fait de ſuperbe maniere,
Et comblé de Laquais & devant & derriere,
S'eſt avec un grand bruit devant nous arrêté,
D'où ſortant un jeune homme amplement ajuſté,
Mon importun & lui courant à l'embraſſade,
Ont ſurpris les paſſans de leur bruſque incartade;
Et tandis que tous deux étoient précipités,
Dans les convulſions de leurs civilités

Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire,
Non, ſans avoir long-tems gémi d'un tel martire.
Des fâcheux de Moliere.

PETIT MAITRE

Ou jeune évaporé. Son Caractere.

LE CHEVALIER.

Mon oncle, allons, gay, gay, vous ayez l'air ſauvage,

VALERE.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme ſage?
Faudra-t'il qu'en tous lieux vos ris extravagans,
Vos ris immodérés donnent à rire aux gens?

LE CHEVALIER.

Pour moi je n'ai pas tort, il faut bien que je rie,
De tout ce que je vois tous les jours *dans* la vie.
Cette vieille qui va marchander des galans,
Comme un autre feroit du drap chez les Marchands.
Cydaliſe qu'on ſçait avoir l'ame ſi bonne,
Qu'elle aime tout le monde & n'éconduit perſonne?
Lucinde qui pour rendre un adieu plus touchant,

Juſques ſur la frontiere accompagne un amant,
Ne ſont pas des ſujets qui doivent faire rire?
Parbleu, vous vous moquez.

VALERE.

Eh bien, votre Satire;
S'exerce-t'elle aſſez? d'un trait envenimé,
Toujours l'honneur du ſexe eſt par vous entamé.
Celles dont vous vantez mille faveurs reçuës,
De vos jours bien ſouvent, vous ne les avez vuës.
Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point?

LE CHEVALIER.

Il ne prêche pas mal, paſſez au ſecond point,
Je ſuis déjà charmé... * Que dis tu de ma danſe
Liſette?

LISETTE.

Vous danſez tout-à-fait en cadence.

VALERE.

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin,
Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin;
Et lors que tout fumant d'une vineuſe haleine,
Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à peine,
Sur un theâtre alors vous venez vous montrer,
Là parmi vos pareils, on vous voit folatrer.

* *Il fait quelques pas de balet.*

Vous allez vous baiſer comme des Demoiſelles.
Et pour vous faire voir juſques ſur les chandelles,
Pouſſant l'un, heurtant l'autre, & comptant vos exploits,
Plus haut que les Acteurs vous élevez la voix,
Et tout Paris témoin de vos traits de folie,
Rit plus cent fois de vous que de la Comedie.

LE CHEVALIER.

Votre troiſieme point ſera-t'il le plus fort?
Soyez bref en tout cas, car Liſette s'endort.
Moi, je bâille déjà.

VALERE.

Moi, votre train de vie,
Cent fois bien autrement & me laſſe & m'ennuye.
Et je ſerai contraint de faire à votre ſœur,
Le bien que je voulois faire en votre faveur.
Votre pere en mourant ainſi que votre mere,
Vous laiſſerent de bien une ſomme légere.
Et pour vous établir le reſte de vos jours,
Vous devez de moi ſeul attendre du ſecours.

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaiſe,
J'aime, je bois, je joue, & ne vois en celà
Rien qui puiſſe attirer ces réprimandes là.

Je me leve fort tard, & je donne audience à
A tous mes créanciers.

LISETTE.

Oui, mais en récompenſe
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De-là je pars ſans bruit;
Quand le jour diminue & fait place à la nuit,
Avec quelques amis, & nombre de bouteilles,
Que nous faiſons porter pour adoucir nos veilles
Chez un de notre troupe, où nous paſſons la nuit,
Nous ſortons au grand jour ſans ſcandale & ſans bruit.
Cette vie innocente eſt-elle condamnée?
Ne faire qu'un repas dans toute une journée!
Un malade entre nous ſe conduiroit-il mieux?

LISETTE.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER.

Noyez-le par vos yeux!

Sc. 6. Act. 1. Du Diſtrait de Regnard.

PETIT MAITRE.

Petit maître affectant les airs d'un homme de la Cour & à bonne fortune. La fatuité eſt variée par les Auteurs Comiques ſous différens aſpects, elle eſt ſouvent repréſentée uniquement pour réjouir le ſpectateur, mais cela ne diminue rien du ridicule qu'une exceſſive vanité offre aux yeux.

LE MARQUIS *en entrant & ſe rajuſtant.*

Je ſuis tout en déſordre, un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaiſe à deux ou trois cens pas.
Et j'y ſerois encore dans des peines mortelles,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté des aîles.

LA COMTESSE.

Que Monſieur le Marquis eſt galant ſans fadeur!

LE MARQUIS.

Oh point du tout: je ſuis votre très-humble ſerviteur.
Mais à vous parler net, ſans que l'eſprit ſatigue,
Près du ſexe je ſçai me démêler d'intrigue.
Ah! juſte Ciel! quel eſt cet admirable objet!

LA COMTESSE.

C'eſt ma ſœur.

LE MARQUIS.

Votre ſœur ! vraiment, c'eſt fort bien fait,
Je vous ſçai gré d'avoir une ſœur auſſi belle ;
On la prendroit parbleu pour votre ſœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit, il donne un joli tour !
Qu'il eſt ſincere ! on voit qu'il eſt homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour, moi ? non, ma foi, la Cour m'ennuye,
L'Eſprit de ce pays n'eſt que ſuperficie.
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir ;
Vous rencontrez le tuf : j'y pourrois m'agrandir,
J'ai de l'eſprit, du cœur, plus que Seigneur de France,
Je joue, & j'y ferois fort bonne contenance ;
Mais je n'y vais jamais que par néceſſité,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NERINE.

Il vous eſt obligé, Monſieur, de tant de peine,

LE MARQUIS.

Je n'y ſuis pas plutôt, ſoudain je perds haleine.
Ces fades complimens ſur de grands mots montés,
Ces proteſtations qui ſont futilités.
Ces ſerremens de main dont on vous eſtropie.
Ces grands embraſſemens dont un flatteur vous lie,
M'otent à tout moment la reſpiration,
On ne s'y dit bon jour que par convulſion.

ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour ſont bien mieux votre affaire.

LE MARQUIS.

Point, il faut être au moins gros fermier pour leur plaire.
Leur ſotte vanité croit ne pouvoir trop haut,
A des faveurs de Cour mettre un injuſte taux.
Moi, j'aime à pourchaſſer des beautés mitoyennes,
L'hyver dans un fauteuil avec des citoyennes.
Les pieds ſur les chenets étendus ſans façon,
Je conte la fleurette & je dis mes raiſons.
Là toute la Maiſon s'offre à me faire fête,
Valets, fille de chambre, enfans, tout eſt honnête.

L'Epoux même discret, quand il entend minuit,
Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis, quand par fois dans la Ville,
Je veux bien déroger.

NERINE.

La maniere est facile,
Et ce commerce là me paroît assez doux.

LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous,
Et quand de mon amour.....

LA COMTESSE.

Un peu de retenuë,
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnuë.
Le mot d'amour me blesse & me fait trouver mal.....

NERINE.

Dans la bouche d'un autre il seroit moins fatal.

LA COMTESSE.

Comment? qu'est-ce? plaît-il? parlez, expliquez-vous?
Parlez donc, parlez donc, aprenez, je vous prie,
Que mortel tel qu'il soit ne m'a dit de sa vie

Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur!.....
A mon bonheur enfin, Madame, tout conspire.
Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire?...

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon;
A Valere de près j'ai serré le bouton.
Il m'a cedé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE.

Eh le petit poltron!

LE MARQUIS.

Oh palsambleu, Madame,
Il seroit un Achille, un Pompée, un Cesar;
Je vous les conduirois poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de molesse en sa vie.
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond j'en ai l'ame ravie.
Vous ne connoissez pas, Marquis, tout votre mal,
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
Vous n'avez qu'à nommer,

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas;
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de Noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une heure.
Qui bâtit un Palais, expose ses ayeux,
Dans des portraits divers & les place en tous lieux.
En sa maison de Ville, en celle de Campagne,
Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que pour certain,
L'un s'appelloit Champagne, & l'autre Poitevin.

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce Sénateur cet Adonis de robe,
Ce Docteur en soupez, qui se tait au Palais,
Et sçait sur des ragouts prononcer des arrêts.

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'eſt Dorante, & j'ai ſçu m'en défaire,

LE MARQUIS.

Quoi Dorante ! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant qu'à l'inſtant je viens de voir ſortir ?

LA COMTESSE.

C'eſt lui-même.

LE MARQUIS.

Et parbleu vous deviez m'avertir.
Nous nous ſerions parlés ſans ſortir de la ſalle.
Je ne ſuis pas méchant, mais ſans bruit, ſans ſcandale,
Sans lui donner le tems ſeulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût ſervi d'eſcalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent, ſi vous étiez plus ſage,
On pourroit.....

LE MARQUIS.

La ſageſſe eſt tout mon appanage.

LA COMTESSE.

Quoi qu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, volontier, vous me chatouillez l'ame,
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage? ou bien pour autrement.

LA COMTESSE.

Quoi! vous prétendriez, si j'avois la foiblesse...

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, l'on n'a plus tant de délicatesse.
On s'aime pour s'aimer, tout autant que l'on veut,
Le mariage suit & vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétens que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur que pardevant Notaire.
Je veux un bon contrat sur du bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en felicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite.
Quoique cent fois le jour on me mette à la main,
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.

Je croi que nos deux cœurs ſeront toujours fidelles.

LE MARQUIS.

Oh, parbleu nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment ſignifier congé.
A des beautés ſans nombre à qui mon cœur renonce,
Et vous aurez dans peu ma derniere réponſe.

Sc. 6. Act. 4. Du Joueur de Regnard.

PETIT MAITRE DE ROBE.

LISETTE *ſuivante déguiſée en homme de Robe.*

A t'on averti le bon homme Almedor que Monſieur de Liſſercencourt veut lui parler ?

ALMEDOR.

Monſieur, me voilà prêt à vous répondre.

LISETTE.

Quoi c'eſt là ce Monſieur ſi riche, il eſt vêtu comme un Hobereau ſec, qui a quitté l'arriere ban.

ALMEDOR.

A mon âge on ne ſe pique guere d'ajuſtement/

LISETTE.

Pour moi! j'avouë que ma fureur eſt d'avoir des habits magnifiques, rien ne me déplaît tant dans le parti de la robe, que j'ai pris par complaiſance pour ma famille, que tout eſt confondu, & que le Préſident & le Procureur ſont vêtus de même.

ALMEDOR.

Il y a encore moins de différence entre la Preſidente & la Procureuſe.

LISETTE.

Il faut voir auſſi comme je m'en dédommage, dès que je puis quitter cet attirail lugubre, & comme nous relevons ce triſte habillement par la gayeté des pierreries; nous en ſommes farcis depuis la tête juſqu'aux pieds, comme vous pouvez voir, ſans compter montres, étuis, bijoux, boëtes à portrait, tabatieres: goutez de ce tabac, il eſt de la Havane, je ſuis en tabac comme en vin de Champagne, je veux que le vin ait du vin, le tabac du tabac, qu'il ſoit fort, enfin, rien de foible ne m'accommode.

ALMEDOR.

Monſieur, que puis-je faire pour votre ſervice?

LISETTE.

Attendez que je vous demande auparavant ſi vous me connoiſſez?

ALMEDOR.

Je n'ai pas cet honneur, Monſieur.

LISETTE.

Le bon homme Accurſe Juriſconſulte vous dira ce que c'eſt en Picardie que la maiſon de Gaudinot de Liſſetencour. Je ſuis devenu le chef de cette maiſon par la mort de feu Monſieur mon pere, Lieutenant General au Préſidial d'Abbeville, dont mes parens m'ont forcé de prendre la charge, juſqu'à ce que j'aie dégourdi mes talens.

ALMEDOR.

Monſieur, vous voulez bien que....

LISETTE.

Patience, vous n'êtes pas ſi borné que vous ne voiez bien que nous ne ſommes pas faits ſans vanité, pour la Province.

ALMEDOR.

J'ai une grande impatience Monſieur, de ſçavoir à quoi je vous ſuis néceſſaire.

LISETTE.

Je ſçai que vous êtes fort ami du bon homme Accurſe.

ALMEDOR.

Beaucoup.

LISETTE.

On dit qu'il marie ſa fille avec votre fils.

ALMEDOR.

Je l'eſpere ainſi.

LISETTE.

Cela n'eſt pas fait encore.

ALMEDOR.

Peu s'en faut.

LISETTE.

Elle ne le ſera pas, je croi.

ALMEDOR.

Pourquoi, Monſieur?

LISETTE.

Parce que j'ai ſur lui la priorité d'hypotheque & que je ſuis porteur d'une belle & bonne promeſſe de mariage d'Angelique.

ALMEDOR.

Angelique vous a fait une promeſſe de mariage, Monſieur? je ne l'aurois jamais cru.

LISETTE.

Oh que ſi, ſi vous ſçaviez tout....

ALMEDOR.

Mais, Monſieur, vous qui êtes un ſage Magiſtrat, & un Magiſtrat en chef, trouvez-vous qu'une jeune fille puiſſe ſans le conſentement de ſon pere.

LISETTE.

Je vous entends, & croiez-vous que le bon homme Accurſe veuille tâter d'un procès contre moi ? palſambleu je le promenerois dans toutes les Juriſdictions, & en attendant un arrêt définitif, je me ferois adjuger Angelique par proviſion.

ALMEDOR.

Je ſuis ſûr de votre credit, mais je le ſuis encore plus de la bonne juſtice.

LISETTE.

Ah, voici qui eſt bon, juſtice entre nous autres gens de robe, & ſur tout contre moi.

ALMEDOR.

Monſieur Accurſe a des amis, il n'y a guere de Juge à qui il n'ait donné autrefois des leçons.

LISETTE.

Et je leur donne des préſens tous les jours moi : tenez, c'eſt moi qui ai ſoin d'entretenir leurs buvettes de pâtés d'Amiens. Allez, allez, ſi vous êtes auſſi bon ami du bon homme Accurſe que vous dites, conſeillez lui de ne pas ſonger à ſoutenir le premier exploit que lui fera donner Monſieur Gaudinot de Liſſetencourt Lieutenant General du Préſidial d'Abbeville : mais le voici lui-même, je ſuis ravi

de trouver enſemble les deux perſonnes avec qui j'ai un different.

ACCURSE.

Je ne ſçai pas le different que vous pouvez avoir avec Monſieur, mais quant à moi, je n'eus jamais l'honneur de vous connoître.

LISETTE.

Comme vous dites cela, & ne connoiſſez-vous pas Monſieur Gaudinot?

ACCURSE.

J'ai eu autre fois en penſion chez moi un fou de ce nom.

LISETTE.

Monſieur le Docteur, parlez mieux des perſonnes de qualité; quoi qu'il ne ſoit que mon couſin aſſez éloigné, reſpectez un nom que je porte, mais venons au fait, j'ai entre les mains une promeſſe de mariage de Mademoiſelle Angelique.

ACCURSE.

De ma fille?

LISETTE.

Elle eſt faite au nom de mon couſin, & je l'ai acquiſe moi, par un bon Acte paſſé devant Notaire par lequel je ſuis ſubrogé à ſes droits, actions & hypotheques.

ACCURSE

Vous, Monſieur ?

LISETTE.

Oui, moi.

ACCURSE.

Comment ? & depuis quand eſt-ce qu'on cede, vend & tranſporte des promeſſes de mariage, comme des lettres de change ?

LISETTE.

Voici le fait en deux mots : Je ſuis amoureux, fou de votre fille, j'apprends que vous l'allez marier à un malotru. Le couſin heureuſement pour moi, n'en eſt plus amoureux, & l'eſt devenu à la fureur d'une ſœur que j'ai jolie comme l'amour, jugez-en, elle me reſſemble, elle a un air gaillard, & un petit nez retrouſſé comme moi : Que fais-je pour avoir votre fille malgré vous, malgré vos dents, malgré vos livres, malgré vos loix & vos paragraphes ? je ne ſuis ni fou, ni étourdi, je prens la balle au bond, & ſachant la promeſſe que le couſin avoit, je l'ai troquée contre un bon Contrat de mariage, par lequel je lui donne ma ſœur, avec ma terre de Liſſetencourt.

ACCURSE.

Je défie qu'en tout le Code & le Digeſte,

on trouve une eſpece pareille, & que jamais une échange de cette nature ſoit tombée dans l'imagination d'aucun *Titius* ni *Mævius*.

LISETTE.

Vous me parlez là de plaiſans galopins, je prétens bien auſſi avoir la gloire de l'invention.

ACCURSE.

Vous en ſerez ma foi, pour votre ſœur & pour votre terre. Que dites-vous de ce fou là ?

ALMEDOR.

Ses prétentions ne me paroiſſent pas trop ſolides.

LISETTE *à Almedor.*

Ce ne ſera pas vous qui le jugerez, mon petit écumeur de mer.

ACCURSE.

Nous verrons.

LISETTE.

Eh bien oui, nous verrons, vous ne pouvez me rien reprocher une fois, ſi ce n'eſt que je n'ai pas acheté aſſez cherement votre fille, je ſçai bien que ce n'eſt pas la moitié de ce qu'elle vaut, mais où eſt-elle donc, ma petite maîtreſſe ? faites appeller ma future, vous verrez ſi dès qu'elle me verra elle ne me ſubrogera pas d'elle-même à la paſſion qu'elle a pour mon couſin.

ACCURSE.

Vous me feriez rire avec vos ridicules ſubrogations, ſi je n'avois pitié de vos diſcours dans la bouche d'un homme qui porte une robe. Il paroît bien que vous n'avez pas été mon écolier, vous ſçauriez que dans tous le droit écrit....

LISETTE.

Vous ne ſcauriez citer que votre Droit, votre Droit, je me moque de tout le Droit moulé & écrit: apprenez que toute ſorte de papiers ſe négocient aujourd'hui, j'ai agioté cette promeſſe; ainſi j'ai pour moi, l'uſage & la coutume préſente.

ACCURSE.

Je brûlerai mes livres.

LISETTE.

Et moi, je mangerai ma charge & mes terres: allez, allez, cette affaire ne m'embarraſſe guere, &c.

Sc. 11. Act. 3. De la force du ſang de Brueys.

PETIT MAITRE.

Caractere & jargon des Petits Maîtres à la mode. Critique du ſiecle.

VALERE *Petit Maître, ou jeune éventé.*

Eh bien Cleon, quelles nouvelles à Paris.

VALERE.

Oh ! cent mille, & toutes des plus belles ;
Paris eſt raviſſant, & je croi que jamais
Les plaiſirs n'ont été ſi nombreux, ſi parfaits,
Les talens plus féconds, les eſprits plus aimables,
Le goût fait chaque jour des progrés incroiables.
Chaque jour le génie & la diverſité,
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLEON.

Tout vous paroît charmant, c'eſt le ſort de votre âge,
Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois ſon ſuffrage.
Que de tout ce qu'on voit on eſt fort ennuyé ;
Que les arts, les plaiſirs, les eſprits ſont pitié,
Qu'il ne nous reſte plus que des ſuperficies,
Des pointes, du jargon, de triſtes faceties ;
Et qu'à force d'eſprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon ſens.

Tout eſt colifichet, Ponpon & Parodie.

VALERE.

Le monde comme il eſt, me plaît à la folie.
Les Belles tous les jours vous trompent, on leur rend,
On ſe prend, on ſe quitte aſſez publiquement,
Les Maris ſcavent vivre, & ſur rien ne conteſtent,
Les hommes s'aiment tous, les femmes ſe déteſtent
Mieux que jamais.....

CLEON.

De ce parti,
Qui vous eſt propoſé, ſeriez-vous réfroidi.

VALERE.

Que diroit-on de moi, ſi j'allois à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le perſonnage?
Ou j'aurois une Prude au ton triſte, excédent,
Une begueule enfin, qui ſeroit mon Pedant;
Ou ſi pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je ſerois le Martyr de ſa coqueterie.
Fuir Paris, ce ſeroit m'égorger de ma main,
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin.
Irois-je accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre & borner ma fortune?
Ma foi ſe marier, à moins qu'on ne ſoit vieux,

Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLEON.

Quand vous étiez ici, l'on disoit ce me semble,
Que vous aimiez Chloé, qu'on vous voioit ensemble.

VALERE.

Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort,
Mais Paris guérit tout, & les absens ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie :
Comment la trouvez-vous ?

CLEON.

Ni laide, ni jolie.
C'est un de ces minois que l'on a vû par tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLEON.

Quant à l'esprit, néant, il n'a pas pris la peine,
Jusqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne.
Ce qu'on voit à travers, son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, & qu'elle a de l'humeur.....

VALERE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.

Sc. 7. Act. 2. Du méchant de Gresset.

PETIT MAITRE.

Petit Maître Abbé, ou plutôt Petit Maître ſous la figure d'un Abbé. la terre en fourmille. Les gens d'une profeſſion ſerieuſe méritent d'être tournés en ridicule & d'être couverts de confuſion lorſqu'ils prennent un extérieur & des airs diamettralement oppoſés à leur état.

ANGELIQUE.

Vous n'avez donc pas dit là bas que je ne voulois pas être au logis, & l'on me laiſſe monter tout le monde.

LISETTE.

C'eſt Monſieur l'Abbé Cheurepid, Madame.

L'ABBÉ.

Je me ſerois donné cet ordre à moi-même, ſi je croyois que ma préſence vous fût importune, Madame.

ANGELIQUE.

Oh pour cela, Monſieur l'Abbé, vous êtes bien perſuadé qu'elle fait plaiſir, qu'on ne vous voit jamais autant de tems que l'on voudroit, mais quelle métamorphoſe! Je ne m'étonne pas ſi je vous ai d'abord méconnu: cette perruque

ſi marronée & ſi poudrée, ce juſte-au-corps violet bleu, la veſte brodée, vous allez à la campagne, apparemment.

L'ABBÉ.

Non pas, Madame.

LA COMTESSE.

Quoi! pour demeurer à Paris, vous vous mettez en habit de chaſſe.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt point un habit de chaſſe, Madame.

LISETTE.

Eh! ne voyez-vous pas bien, Madame, que c'eſt ſon habit à bonnes fortunes.

ANGELIQUE.

Vous perdez l'eſprit, Liſette.

L'ABBÉ.

Eh! laiſſez-la dire; Madame, les petites libertés font plaiſir.

LISETTE.

Mais auſſi n'ai-je pas raiſon? il faut être tout un, ou tout autre, Monſieur l'Abbé dans cette équipage n'a l'air, ni d'un beneficier, ni d'un homme d'épée, & il n'y a perſonne qui ne le prenne pour un animal Amphibie.

L'ABBÉ.

Vous voyez par-là, Madame, que je tâche

de m'accommoder à votre goût, & que je m'éloigne autant qu'il m'eſt poſſible du petit collet & du manteau.

ANGELIQUE.

Vous ne ſcauriez me faire plus de plaiſir.

LISETTE.

Ma foi, Madame, le petit colet & le manteau ne gâtent rien, on ſe répent quelque fois de s'en être défait, & c'eſt une eſpece de houſſe qui fait ſouvent honneur à ceux qui la portent

L'ABBÉ.

Liſette eſt franche, Madame, & il ſeroit à ſouhaiter pour moi que vous fuſſiez auſſi ſincere

ANGELIQUE.

Vous doutez que je la ſois, Monſieur l'Abbé?

L'ABBÉ.

Vos ſentimens ſont impénétrables, Madame, on ne ſçait jamais comme on eſt avec vous.

ANGELIQUE.

Eſt-il ſi difficile de vous en appercevoir, & ne voyez-vous pas que vous y êtes auſſi bien qu'une perſonne de votre caractere y doit être?

L'ABBÉ.

Une perſonne de mon caractere! ah! Madame, je n'ai point encore de caractere.

LISETTE.

C'eſt un jeune enfant qui ne ſçait à quoi ſe déterminer.

L'ABBÉ.

Oui, Madame, j'attens vos réſolutions pour prendre les miennes, expliquez-vous, je vous prie, vous ne me dites mot, mes beaux yeux, ma belle Reine.

LISETTE.

Monſieur l'Abbé a raiſon, Madame, reprendra-t'il la houſſe? voulez-vous qu'il ſe faſſe Mouſquetaire? il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la moleſſe & de donner un guerrier de plus à l'Etat.

ANGELIQUE.

Ah! les belles malines.

LISETTE.

Que je les voye de près, Monſieur l'Abbé; je vous prie.

L'ABBÉ.

Elles ſont aſſez bien choiſies.

ANGELIQUE.

Ah! Ciel!

L'ABBÉ.

Qu'avez-vous?

ANGELIQUE.

Ah! je n'en puis plus, un fauteuil.

L'ABBÉ.

Ma belle Reine !

ANGELIQUE.

Un fauteuil, je me meurs, ah! ah!

LISETTE.

Madame, quel mal imprévu !

ANGELIQUE.

Eloignez-vous de moi, Monſieur l'Abbé, vous avez des odeurs, ah!

L'ABBÉ.

Ce n'eſt que de la poudre de Chipre, Madame.

ANGELIQUE.

Et c'eſt un poiſon qui me fait mourir, Sortez, d'ici, je vous prie, ah!

L'ABBÉ.

Mais il me ſemble que....

LISETTE.

Eh! les vilains Abbés, avec leur poudre, ils en portent exprès pour donner des vapeurs aux Dames.

L'ABBÉ.

Mais vraiment, j'en ai toujours & ce n'eſt que d'aujourd'hui que Madame m'en fait reproches, je m'étonne pour moi.....

LISETTE.

Le beau ſujet d'étonnement! les femmes ſont capricieuſes, ne faut-il pas que leurs vapeurs le ſoient auſſi.

ANGELIQUE.

Ah! me voilà malade pour quinze jours. Ah! Monſieur l'Abbé, vous êtes un cruel homme, & ſortez encore une fois, ſi vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Mes beaux yeux, je ſuis au déſeſpoir.

LISETTE.

Eh! ſortez, vous vous déſeſpererez dans la ruë.

LISETTE.

Sans cela, nous aillions peut-être ſçavoir les ſentimens qu'elle a pour vous.

L'ABBÉ.

Voilà un accident qui me paſſe.

ANGELIQUE.

Ah! ah!

LISETTE.

Eh ſortez donc, vous empeſtez cet appartement, voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde? Ah! ah!

L'ABBÉ.

La maudite poudre! je n'en mettrai de ma vie.

LISETTE.

Vous ferez fort bien. Adieu, allez prendre l'air dans la plaine.

ANGELIQUE.

Eſt il parti?

LISETTE.

Oui, Madame.

ANGELIQUE.

Va t'en le dire à Cydaliſe.

LISETTE.

Ah! ah! & les vapeurs! ſont-elles paſſées?

ANGELIQUE.

Les vapeurs! ah! que tu es bonne! eſt-ce que je ſuis ſujete aux vapeurs, & m'en a tu jamais vû?

LISETTE.

Quoi! la poudre de Chipre....

ANGELIQUE.

Il falloit ſe débarraſſer de cet importun, l'idée des vapeurs m'eſt venue, je m'en ſuis ſervie.

LISETTE.

La jolie choſe que l'eſprit d'une femme!

PRECIEUSE.

Filles qui ſont les précieuſes.

La préciosité eſt de tous les tems, elle ne fait que changer de jargon. Du tems de Moliere, les Précieuſes parloient ſur le ton de la Scene ſuivante; de notre tems ce ne ſont plus les mêmes termes, mais le fond du caractere eſt le même en certaines femmes.

GORGIBUS.

Dites-moi un peu, ce que vous avez fait à ces Meſſieurs que je les vois ſortir avec tant de froideur, ne vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des perſonnes que je voulois vous donner pour maris?

MADELON.

Et quelle eſtime, mon Pere, voulez-vous que nous faſſions du procedé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen mon oncle, qu'une fille un peu raiſonnable ſe pût accommder de leur perſonne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON.

La belle galanterie que la leur! quoi débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS.

N'eſt-ce pas un procedé dont vous avez ſujet de vous louer toutes deux auſſi bien que moi? Eſt-il rien de plus obligeant que cela? & ce lien ſacré où ils aſpirent, n'eſt-il pas un témoignage de l'honneteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah! mon pere, ce que vous dites la, eſt du dernier bourgeois, cela me fait honte de vous ouir parler de la ſorte, & vous devriez un peu prendre le bel air des choſes.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanſon, je te dis que le mariage eſt une choſe ſacrée, que c'eſt faire en honnêtes gens que de débuter par là.

CATHOS.

Mon Dieu, que ſi tout le monde vous reſſembloit, un Roman ſeroit bientôt fini! la belle choſe que ce ſeroit ſi d'abord Cirus épouſoit Mandane, & qu'Aronce de plein pied fut marié à Clelie.

GORGIBUS.

Je penſe que vous êtes folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce Baragoüin. Cathos & vous, Madelon.....

MADELON.

Eh ! de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges & nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges ? ne ſont-ce pas vos noms de Batême ?

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire ! pour moi, un de mes étonnemens, c'eſt que vous ayez pu faire une fille ſi ſpirituelle que moi, a t'on jamais parlé dans le beau ſtile de Cathos & de Madelon, & ne m'avoüirez-vous pas que ce ſeroit aſſez d'un de ces noms pour décrier le plus beau Roman du monde ?

CATHOS.

Il eſt vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit ſérieuſement à entendre prononcer ces mot là, & le nom de Polixene que ma couſine a choiſi, & celui d'Aminthe que je me ſuis donnée ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Il n'en faut point douter, elles ſont achevées, encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je me laſſe de vous avoir ſur les bras, & la garde de deux filles eſt une charge un peu trop péſante pour un homme de mon âge, ou vous ſerez mariées toutes deux, avant qu'il ſoit peu, ou ma foi vous ſerez Religieuſes, j'en fais un bon ſerment. *Il ſort.*

CATHOS.

Mon Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiere, que ſon intelligence eſt épaiſſe, & qu'il fait ſombre dans ſon ame!

MADELON.

Que veux-tu? ma chere, j'en ſuis en confuſion pour lui, j'ai peine à me perſuader que je puiſſe être véritablement ſa fille, & je croi que quelque avanture un jour me viendra développer une naiſſance plus illuſtre.

MAROTE *ſuivante.*

Voilà un Laquais qui demande ſi vous êtes au logis, & dit que le Marquis de Maſcarille ſon Maître vous veut venir voir.

MADELON.

Ah! ma chere, un Marquis! un Marquis!

oui, allez dire qu'on nous peut voir, c'eſt ſans doute, un bel eſprit qui aura ouï parler de nous.

CATHOS.

Aſſurément, ma chere, il faut le recevoir dans cette ſale plutôt qu'en notre chambre: ajuſtons un peu nos cheveux & ſoutenons notre réputation, vîte, apportez-nous ici le Conſeiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne ſçai point qu'elle bête c'eſt là; il faut parler chrétien, ſi vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante, que vous êtes, & gardez-vous bien d'en ſalir la glace par la communication de votre viſage.

MASCARILLE *après avoir ſalué.*

Meſdames, vous ſerez ſurpriſes ſans doute, de l'audace de ma viſite, mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes ſi puiſſans, que je cours par tout après lui.

MADELON.

Si vous pourſuivez le mérite, ce n'eſt pas ſur nos terres que vous devez chaſſer.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah ! je m'inſcris en faux contre vos paroles, la renommée accuſe en contant ce que vous valez, & vous allez faire pic, repic & capot, tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

CATHOS.

Mais de grace, Monſieur, ne ſoyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embraſſer.

MASCARILLE *après s'être ajuſté.*

Eh bien, Meſdames, que dites-vous de Paris ?

MADELON.

Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? il faudroit être l'antipode de la raiſon pour ne pas confeſſer que Paris eſt le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, le bel eſprit de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens, que hors de Paris il n'y a point de ſalut pour les honnêtes gens, il y fait un peu crotté, mais nous avons la chaiſe.

MADELON.

Il eſt vrai que la chaiſe eſt un retranchement merveilleux contre les inſultes de la bouë, & du mauvais tems.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de viſites? quel bel eſprit eſt des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne ſommes pas encore connuës; mais nous ſommes en paſſe de l'être.

MASCARILLE.

C'eſt moi qui ferai votre affaire mieux que perſonne, & je puis dire que je ne me leve jamais ſans une demi-douzaine de beaux eſprits, & je vous promets qu'il ne ſe fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne ſachiez par cœur avant tous les autres, je m'en eſcrime un peu quand je veux, vous verrez courir de ma façon dans les ruelles de Paris deux cens chanſons, autant de ſonnets, quatre cens épigrammes & plus de mille madrigaux, ſans conter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je ſuis furieuſement pour les portraits, je ne vois rien de ſi galant que cela.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'eſprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux ſont agréables quand ils ſont bien tournés.

MASCARILLE.

C'eſt mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'hiſtoire Romaine.

MADELON.

Cela ſera du dernier beau, j'en retiens un exemplaire au moins, ſi vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés, cela eſt au deſſous de ma condition, mais je le fais ſeulement pour donner à gagner aux Libraires qui me perſécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaiſir eſt grand de le voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute, mais à propos, il faut que je

vous diſe un impromptu que je fis hier chez une Ducheſſe de mes amies, que je fus viſiter; car je ſuis diablement fort ſur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu eſt juſtement la pierre de touche de l'eſprit.

MASCARILLE.

Ecoutez donc.

MADELON.

Nous y ſommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh oh, je n'y prenois pas garde,
Tandis que ſans ſonger à mal je vous regarde;
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah! mon Dieu, voilà qui eſt pouſſé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air Cavalier, cela ne ſent point le Pédant.

MADELON.

Il en eſt éloigné de plus de deux mille lieux.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement?

Oh ! *oh* ! voilà qui eſt à l'extraordinaire. *Oh* ! *oh* ! comme un homme qui s'aviſe tout d'un coup. *Oh* ! *oh* ! la ſurpriſe *oh* ! *oh* !

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh oh*, admirable.

MASCARILLE.

Il ſemble que cela ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah ! mon Dieu, que dites-vous là ? ce ſont de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MADELON.

Sans doute, & j'aimerois mieux faire ce *oh*, *oh*, qu'un Poëme Epique.

MASCARILLE.

Tu Dieu, vous avez le goût bon, tout ce que je fais me vient naturellement, c'eſt ſans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mere paſſionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

Aquoi donc paſſez-vous le tems ?

CATHOS.

A rien du tout, nous avons été juſqu'ici dans un jeûne effroiable de divertiſſemens.

MASCARILLE.

Je m'offre de vous mener un de ces jours à la Comédie ; ſi vous voulez, c'eſt une piece nouvelle.

MADELON.

Cela n'eſt pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut quand nous ſerons là, car je me ſuis engagé de faire valoir la piece & l'auteur m'en eſt venu prier ce matin ; quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toujours, voilà qui eſt beau, avant que les chandelles ſoient allumées.

Des Precieuſes ridicules de Moliere.

Caractere d'un Provincial qui ne ſe pique d'aucune ſorte de politeſſe ; Sa ſurpriſe en arrivant à Paris.

L'humeur bourruë & l'impoliteſſe ſe contractent dans les genres de vie où l'on n'a aucune occaſion de s'exercer à la politeſſe : une trop grande ſolitude, ou bien une vie campagnarde que l'on paſſe à boire, à chaſſer & à battre des payſans, contribuent beaucoup à rendre un homme ſauvage & groſſier.

VALENTIN.

A la fin vous voilà, Monſieur, depuis long-tems,
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MENECHME.

Oui, vraiment, me voilà, mais j'ai cru de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays ! quel enfer ! j'ai fait cent mille tours,
Je n'ai jamais couru tant de riſque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piege ;
Partout quelque filou m'inveſtit & m'aſſiege.
Là l'épée à la main, des Archers malfaiſans ;

Conduiſant leur caprice, inſultent les paſſans.
Un Fiacre me couvrant d'un déluge de bouë,
Contre le mur voiſin m'écraſe de ſa rouë.
Et voulant me ſauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quel cris! je croi qu'en cette Ville,
Le Diable a pour jamais élu ſon domicile.

VALENTIN.

Oh, Paris eſt un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment, j'aimerois mieux cent fois être au Sabat,
Un bois plein de voleurs eſt plus ſûr; ma valiſe
Contre la foi publique en arrivant m'eſt priſe.
On la change en un autre, où ce qui fut dedans,
A le bien eſtimer ne vaut pas quinze francs.
Des billets doux de femmes y ſont pour toute hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu ſur ſes gardes.

MENECHME.

Je ne le voi que trop, ſuffit, ce coup de main,

Me rendra déſormais plus alerte & plus fin.
Heureuſement encor, laiſſant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit,
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit
Dans un appartement fort propre & fort tranquille.
Comptez-vous de reſter long-tems en cette Ville?

MENECHME.

Le moins que je pourrai, je n'ai pas trop ſujet,
De me louer fort d'elle & d'être ſatisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'eſt pourtant une affaire,
Que l'on ne conclut pas en un jour ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre auſſi ſoixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il eſt mort, par grace ſinguliere,
M'a laiſſé depuis peu comme ſon légataire.

VALENTIN.

Tout eſt-il pour vous ſeul, Monſieur?

MENECHME.

Assurément,
La guerre m'a défait d'un frere heureusement.
Depuis près de vingt ans à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage.
Et n'est pas revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui fasse paix;
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès.

Sc. 2. Act. 2. Des Menechmes de Regnard.

Propos du même à la personne qu'il devoit épouser.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en suis assez content, mais j'en fais peu de cas.
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes,
C'est à vous là-dessus à guérir mes allarmes.

ISABELLE *qui le prend pour le Chevalier Menechme, à cause de la parfaite ressemblance,*
Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France,

J'en ai du plus brillant & le tout ſans ſcience;
Je trouve que l'étude eſt le parfait moyen ;
De gâter la jeuneſſe, & n'eſt utile à rien.
Auſſi je n'ai jamais mis le nez dans un livre,
Et quand un Gentilhomme en commençant à vivre,
Sçait tirer en volant, boire & ſigner ſon nom,
Il eſt auſſi ſçavant que deffunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une charge à la Cour, à l'armée?

MENECHME

Mon ame dans ce choix eſt indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujetion ne me fatiguoit pas.
La guerre me feroit d'ailleur aſſez d'envie,
Si les gens bien verſés en l'art d'aſtrologie.
Ne m'avoient aſſuré que je vivrai cent ans.
Or comme les guerriers vont peu juſqu'à ce tems,
Quoi que mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux ſi je le puis remplir mon horoſcope.
Oh, j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon ſens.

ISABELLE.

ISABELLE *bas.*

Quel discours ? quel travers ? est-ce lui que j'entens ?

MENECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît ? vous paroissez surprise,
Comme si je disois ici quelque sottise.
Vous avez bien la mine & soit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je sçais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Jusqu'ici je vous crois & vertueuse & sage,
Plaît-il, qu'en dites-vous ?

DEMOPHON.

Monsieur, ne craignez rien,
Isabelle toujours doit se porter au bien.

DEMOPHON *à part.*

Mon gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas des hommes si sinceres,

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MENECHME.

Oh, pardieu je suis franc,

Femme, maitreſſe, ami, tout m'eſt indifferent,
Je ne me contrains pas, & dis ce que je penſe.
De Menechme. Sc. 7. 8. Act. 3.

RICHARD.

Caractere d'un homme enorgueilli de ſes richeſſes vis-à-vis d'un frere qui n'a point de bien.

Les richeſſes donnent ſouvent une ſotte hauteur & elles étouffent quelque fois juſqu'aux ſentimens d'humanité.

PICARD *Domeſtique.*

Un Monſieur appellé Liſimon
Vient d'entrer & me ſuit.

ARISTE.

Qu'entens-je? quoi mon pere!

PICARD.

A ce qu'il dit au moins.

ARISTE *à part.*

Ciel!

GERONTE.

Mon neveu, fou de frere!
Ah! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle s'il vous plaît,

Ne le maltraitez point.

GERONTE.

Comment ? quel interêt
Y prenez-vous ?

ARISTE.

Tout franc, la demande eſt fort bonne,
Celui de reſpecter & d'aimer ſa perſonne.

LISIMON *embraſſant Ariſte.*

Ah! mon fils, quel plaiſir je ſens de vous revoir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allois vous recevoir.

GERONTE *à Liſimon.*

Eh bien, que voulez-vous ?

LISIMON.

Il m'eſt permis je penſe,
De venir voir mon fils.

GERONTE.

Eh l'on vous en diſpenſe.
A Ariſte.
Il ne vient de ſi loin que pour vous preſſurer.

ARISTE *à Géronte.*

Sa viſite en tout tems ne peut que m'honnorer.
Pouvez-vous à ce point mortifier un frere ?
Vous me percez le cœur, ſongez qu'il eſt mon pere.
Qui bien qu'il m'ait trouvé bon fils juſqu'aujourd'hui,

Je ne pourrai jamais m'acquiter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere & mon fils tout enſemble,
Que le Ciel vous béniſſe, & puiſqu'il nous raſſemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjoüir,
Sans que ſa dureté m'empêche d'en jouir.

GERONTE *à Liſimon.*

Vos benedictions ſeront ſon ſeul partage.

ARISTE *à Geronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.
Mon oncle à ſon égard ſoyez plus circonſpect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de reſpect.

GERONTE.

Philoſophe imbécille! un pere d'ordinaire,
A ſon fils tout au moins, fournit le néceſſaire
Ici tout au rebours; le fils depuis dix ans.....

LISIMON.

Je ſuis plus glorieux de vivre à ſes dépens,
Que s'il vivoit aux miens: oui, ma vive tendreſſe,
Se complaît à le voir l'appui de ma vieilleſſe:
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GERONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre ?

LISIMON.

Mon honneur.

GERONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoi qu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui du profit vous frape & vous réveille.

GERONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étois & me suis respecté,
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait devenu financier,
D'un pauvre Gentilhomme un riche roturier.

GERONTE.

Ah ! vous voilà bien gras, avec votre chimere ;
Pour vous le roturier fait l'office de pere.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien ;
Et moi je le marie & lui laisse un gros bien ;
Blesserai-je par là votre délicatesse ?

LISIMON.

Non, l'action est belle & vous rend la Noblesse.

Sc. 12. *&* 13. *Act.* 3. *Philosophe marié. de Destouches.*

MEME CARACTERE.

Et mêmes Perſonnages.

GERONTE.

Vous moquez-vous de moi, vous lever au deſſert,
Et pour me planter là, ſortir l'un après l'autre?
* Si vous étiez mon fils.... * Mais morbleu c'eſt le vôtre,
Il vous reſſemble en tout, & j'en ſuis bien fâché.

LISIMON.

Le terme eſt un peu rude.

GERONTE.

Oh! puiſqu'il eſt lâché.
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit: nous étions enſemble
Pour voir.....

GERONTE.

Eſt-ce ma faute, moi, s'il vous reſſemble?

LISIMON.

Non, c'eſt la mienne, il faut....

* *A Ariſte.*

* *A Liſimon.*

GERONTE.

Il faut qu'il ſoit poli
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GERONTE *à Ariſte.*

Eh-il joli ;
Quand on traite quelqu'un de s'ennuyer à table.
D'en ſortir le premier &....

ARISTE.

Je ſuis excuſable ;
Car.....

GERONTE.

Expoſer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'ennuyer tout ſeul.

LISIMON.

Il a tort.

GERONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me ſeconde, ou bien je boi de rage.

LISIMON.

Mon frere, nous parlions de notre mariage.

GERONTE.

A demain mon neveu, ſinon deshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins.

GERONTE.

Le ſort en eſt jetté.

LISIMON.

Sommes-nous ſi preſſés ?

GERONTE.

Oh ! la lenteur m'aſſomme.

Veut-on ? ne veut-on pas ?

ARISTE *à part.*

Quel inſuportable homme !

LISIMON.

Attendez.

GERONTE.

Une fois, deux fois, la voulez-vous ?

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour ! mais ſi ſa fantaiſie ?

GERONTE.

Je lui donne huit jours par pure courtoiſie.

ARISTE.

Ah ! le terme eſt trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter,
Et pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GERONTE.

A huit jours, donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GERONTE.

Sans remiſe,
Ou je vous ferai cher payer cette ſottiſe.
Adieu.

Du Philoſophe marié. Sc. 3. Act. 4.

GERONTE *vient d'apprendre qu'Ariſte ſon neveu eſt marié, & qu'ainſi le projet du mariage qu'il avoit propoſé eſt rompu.*

GERONTE.

Oh le grand Philoſophe! oh le beau mariage,
Où ſe cache-t'il donc ce raiſonneur ſi ſage?
Qui n'impoſe jamais par ſes opinions,
Et qui ne veut parler que par ſes actions?
Ah! vraiment l'imbecille en a fait une belle.

LISIMON.

Eh! mon frere!

FINETTE *à Celiante.*

Il me fait une frayeur mortelle

CELIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON *la retenant.*

Eh ne l'irritez pas,
De ſang froid laiſſons lui faire tout ſon fracas.

GERONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de ſa Melite,
Mais qu'il ſache, morbleu, que je le deſherite.
Avec ma belle-fille, on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi ce neveu ſi cher.....

GERONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON

Mais.....

GERONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait ſon horoſcope,
Et je veux qu'il enrage avec ſa Penelope,
A moins qu'il ne la livre à mon reſſentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de ſon conſentement.

GERONTE.

L'affaire eſt entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici * juſtement la perſonne,
Dont la beauté maudite a ſéduit mon neveu.

FINETTE.

Madame il vient à vous.

CELIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON.

Gardez-vous de l'aigrir.

CELIANTE.

Mon Dieu, laiſſez-moi faire,
Je m'en vais en deux mots accommoder l'affaire.

* *Il prend Celiante pour Mélite.*

DAMON.

Ou plûtôt la gâter.

GERONTE *à part.*

Ah! ma belle eſt-ce vous?
Dont mon ſot de neveu prétend être l'époux?

CELIANTE.

Et quand cela ſeroit, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE *à part.*

L'entretien ſera vif & je m'apprête à rire.

GERONTE.

Mais je n'y trouve-moi, qu'une difficulté,
Le mariage eſt nul de toute nullité.

CELIANTE.

Je ſoutiens qu'il eſt bon, & bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonſtance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GERONTE.

Que mon conſentement,
Et celui de mon frere.

CELIANTE.

On s'en paſſe aiſément,
Comme vous le voyez.

GERONTE *à Liſimon.*

Tubleu quelle commere!

CELIANTE *à Lisimon.*

Apparamment, Monsieur, vous êtes le beau-pere.

LISIMON.

Je suis pere d'Ariste.

CELIANTE.

Ayez la fermeté,
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,
Qui loin de chicanner sur un bon mariage,
Signerez au Contrat, sans vous faire prier.
à Geronte.
Pour vous, il vous sied bien, mon petit Financier;
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur & d'illustre naissance.
Oh bien, tenez de moi pour un fait assuré,
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup, qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GERONTE *à Lisimon.*

C'est donc là cet esprit sage, modeste & doux
Qui devoit tout d'abord désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit, mais quelle eſt ma
ſurpriſe ?
Je crois que notre ſage a fait une ſottiſe.

DAMON *à Celiante.*

J'ai prevu cet effet de votre emportement,
Meſſieurs * vous vous trompez, écoutez un
moment.

GERONTE.

Je n'écoute plus rien, je ſuis trop en colere,
J'aurois été peut-être auſſi fot que mon frere ;
Mais puiſqu'on m'oſe encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu, va m'en faire raiſon.
Allons, malgré ce fils que vous croyez ſi ſage,
Je prétends qu'un Arrêt caſſe le mariage.

ARISTE, *qui arrive.*

Caſſer mon mariage, avoir un tel deſſein,
C'eſt vouloir me plonger un poignard dans le
ſein &c.

Philoſ. marié, Sc. 7. & 8. du 5. Acte

On débrouille enſuite ce qui cauſoit l'erreur où étoit Geronte & Liſimon qui prenoient Celiante pour Melite ; celle-ci arrive, & par ſon air de douceur vient à bout de flêchir & d'attendrir Geronte qui conſent au mariage ; ce qui fait le dénoüement.

* *Ils veulent ſortir.*

ROBIN.

Jeune Robin fier & pédant. Divers traits qui le caracterisent : la vanité tire parti de tout. Les honneurs accordés à certaines Charges ne constituent pas le mérite de celui qui en est revêtu. Personne n'ignore cette vérité. Cependant ces mêmes honneurs enflent tellement l'orgueil de plusieurs, qu'ils prennent un langage & un ton different, comme pour avertir qu'ils veulent être respectés.

MARTHE *suivante.*

Oui, ce Monsieur de Fierenfat
Tout fier de sa Magistrature,
Me semble avoir un procedé bien plat.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Est à mon sens un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.
J'aime à mater cette fatuité,
Et l'air pedant dont il est encroûté.
Depuis qu'il est un petit Président,
On voit qu'il est gonflé d'impertinence,
Sa gravité marche & parle en cadence.

J'épouſerois plutôt un vieux Soldat
Qui jure, boit, bat ſa femme & qui l'aime,
Qu'un fat en robe enyvré de lui-même.
Qui d'un ton grave & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant;
Qui comme un Paon dans lui-même ſe mire,
Sous ſon rabat ſe rengorge & s'admire,
Et plus avare encor que ſuffiſant,
Voudroit vous plaire en comptant ſon argent.

Propos que ce Robin dont on vient de parler tient à ſa future.

FIERENFAT.

. . . Un ſi beau mariage.
Doit vous plaire beaucoup,
Surcroit de bien eſt l'ame d'un ménage;
Fortune, honnneurs & dignités, je croi
Abondamment ſe trouvent avec moi,
Et vous aurez dans la Ville à la ronde
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde;
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela,
Vous entendrez murmurer: *La voilà.*
En vérité quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma
charge,

Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé;
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE *Suivante.*

Moi, je la plains, c'eſt une choſe infâme
Que vous mêliez dans tous vos entretiens,
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre tout à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un air content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant;
Etre en rabat un petit Maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare.
Un jeune fat paſſe encor, mais ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous, probablement, ma mie,
A qui mon pere aujourd'hui me marie,
C'eſt a Madame, ainſi donc, s'il vous *plaît*,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt,
Le ſilence eſt votre fait. (*à Liſe*) Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce Cadet effronté
Qui ſous le nom d'une fille ſuivante

Donne carriére à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Defendez-moi, parlez lui, parlez ferme,
Je ſuis à vous; empêchez qu'on m'enferme
Il pourroit bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déja de tout ceci.

Sc. 12. Act. 2. de l'Enfant prodigue de Voltaire.

MEME CARACTERE.

Robin réüniſſant la qualité de mari à celle de Magiſtrat. Portrait de ſa morgue & de ſa pédanterie.

C'eſt une Suivante qui parle.

Celui qui régle tout eſt homme d'importance;
Homme d'un grand crédit. C'eſt un Préſident
d'Aix.
Mais un Préſident fait comme ils ne ſont plus
faits.
Morgue de Magiſtrat, rebarbatif, ſevere,
Qui ne dément jamais ſon grave caractére,
Et regulier.... Je fus bien étonné un ſoir
De le voir arriver en poſte en manteau noir,

Le fat, pardon du mot, mais je ſuis en colere,
De la fatuité qu'il a dans cette affaire ....
Comme en toute autre : un air, un ton d'autorité
Avec une foibleſſe, une timidité,
Lorſque voulant ſur tout préſider, il décide,
Sa prude Préſidente en ſecret le préſide.
C'eſt par elle qu'il fait ce mariage-ci,
Et domine par tout hors chez lui : c'eſt ainſi
Que tout homme qui prend une prude pour femme
Devient un ſot Monſieur, gouverné par Madame.

VALERE.

Et voilà l'aſcendant qui nous perd aujourd'hui,
Comme il l'a ſur ſa ſœur, ſa femme l'a ſur lui.

LA SUIVANTE.

Juſtement. Pour finir hier ce mariage
Ce Préſident tenoit à ſa femme un langage
Maritul, mais pourtant poliment abſolu ;
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.
Elle de ſon côté veut avec politeſſe.
C'eſt par ſoumiſſion qu'elle ſe rend maîtreſſe,
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudroit, d'abord c'eſt lui qui croit vouloir.

Sc. 2. Act. 1. du mariage fait & rompu de Diſcrete.

THEATRE.

Rolle que joüent certains Petits-Maîtres aux Spectacles : leur maniere de décider sur les Pieces. Critique des mœurs du Siecle.

Dans le Prologue de la fausse Antipathie, le Génie de la Comédie parle ainsi à un Petit-Maître.

LE GENIE.

Aimez-vous la Comédie ?

LE PETIT-MAITRE.

Oui quand elle eſt meublée.

LE GENIE.

Qui vous la fait aimer ?

LE PETIT-MAITRE.

Le monde & l'aſſemblée.

LE GENIE.

Mais....

LE PETIT MAITRE.

Le monde ſe cherche, & je le cherche auſſi.

LE GENIE.

C'eſt là tout ce qui peut vous attirer ici ?

LE PETIT MAITRE.

Oui, l'affluence eſt tout ce qui m'eſt néceſ-
ſaire,

Je jette en arrivant un coup d'œil circulaire.
Nous ne valons qu'autant que nous nous faisons voir ;
Si quelque femme d'importance,
Fiere d'être à la Cour un peu sur le trotoir
Veut éluder ma révérence.
Je me fais un plaisir d'abaisser son orgüeil
Jusqu'à me saluer : je fais la guerre à l'œil,
Je la tiens en arrêt & je m'opiniâtre
Tant qu'au milieu d'un Acte, enfin l'on m'apperçoit.
Je me léve, on me rend le salut qu'on reçoit,
Cela fait un coup de théâtre.

LE GENIE.

Et la piece ?

LE PETIT MAITRE.

Elle va son train & moi le mien.

LE GENIE.

Sans qu'elle vous occupe en rien ?
Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue
D'entrer dans des détails, & découvrir l'intrigue.

LE PETIT-MAITRE.

L'intrigue ! ah palsambleu, l'auteur peut arranger

La ſienne pour le mieux. J'ai la mienne à ſonger.
Avant qu'on ſoit au fait des nouvelles courantes,
Que l'on ait décliné vingt femmes différentes,
A qui de loge en loge on va faire ſa cour,
Et qu'on ait au foyer été faire ſon tour,
La Piece eſt aux abois, le dernier Acte expire.

LE GENIE.

Et vous jugez alors...

LE PETIT-MAITRE.

Définitivement.

LE GENIE.

Mais encor que pouvez-vous dire?

LE PETIT-MAITRE.

Ma déciſion roule alternativement
Sur ces deux mots.

LE GENIE.

Qui ſont?

LE PETIT MAITRE.

Divin, ou déteſtable,
Et ſouvent le dernier eſt le plus véritable.

LE GENIE.

Ah! je vous reconnois pour être d'un pays,
Où d'abord on ſçait tout; ſans avoir rien appris.

De La Chauſſée.

THEATRE.

Frondeurs des Pieces de Théâtre. Portrait de certains chefs de cabale qui s'érigent en maîtres pour cenſurer toute Piece nouvelle.

VALERE.

Aux Spectacles ſur tout, il faut voir le crédit
De ſes déciſions, * le poids de ce qu'il *dit*:
Il faut l'entendre après une piéce nouvelle;
Il regne, on l'environne, il prononce ſur elle;
Et ſon autorité, malgré les protecteurs,
Pulveriſe l'ouvrage & les admirateurs,

ARISTE.

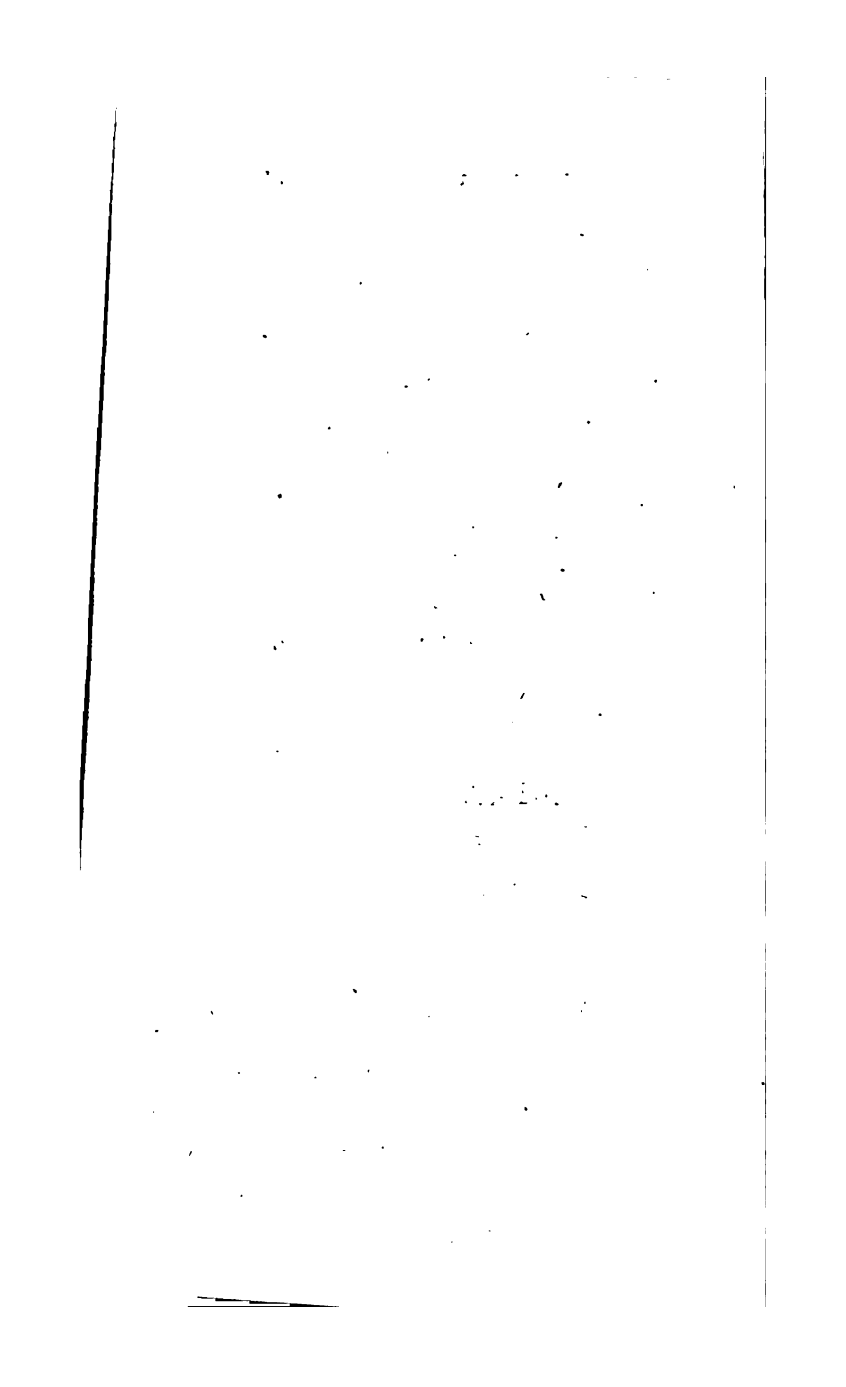
Mais vous le condamnez en croyant le défendre:
Eſt-ce-ce bien là l'emploi qu'un bon eſprit doit prendre?
L'Orateur des foyers & des mauvais propos!
Quels titres ſont les ſiens? l'inſolence & des mots,
Les aplaudiſſemens, le reſpect idolâtre
D'un eſſain d'étourdis, chenilles du Théatre,

* *Il parle d'un de ces frondeurs.*

Et qui venant toujours groſſir le Tribunal
Du Bavard impoſant qui dit le plus de mal,
Vont ſémer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens & des dons du Génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette préſomption
Qui prétend tout ranger à ſa déciſion,
Eſt d'un fat ignorant la marque la plus ſure:
L'homme éclairé ſuſpend l'éloge & la cenſure,
Il ſçait que ſur les Arts, les eſprits & les gouts,
Le jugement d'un ſeul n'eſt point la loi de tous,
Qu'attendre eſt pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public eſt le ſeul qui demeure.

Acte 4. du Mechant de Greſſet.

FIN.



CATALOGUE

DES LIVRES

qui ſe trouvent chez les mêmes Libraires.

A

ABrégé (hiſtoire) de l'Ancien & du Nouveau Teſtamment par M. Royaumont in-fol. avec fig.
Le même in-4.
Le même in-12.
Le même avec fig. en bois in-fol.
L'Architecture-prarique, qui comprend le détail complet de tout ce qui a rapport aux Bâtimens par M. Bulet in-8.
Abrégé de l'Hiſtoire de France par Mezeray in-4. 4 vol.
Le même 13 vol. in-12.
Le même, ſous les Regnes de Louis XIII. & Louis XIV. 3 vol. in-12.
Abrégé de l'Hiſtoire des Plantes Uſuelles, par Chomel in-12. 3 vol.
Arrêts, Notables du Parlement de Paris, par Louet in fol. 2 vol.
Avantures de Bella, & de Dom M** Nouvelle Eſpagnolle, & le Comte de R** Nouvelle Françoiſe, par M. le Marquis Dargens, 2 parties ſous preſſe,

B

Biblia Sacra Cum Imitatione Chriſti, Pariſiis, Leonard in-24. 7 vol.

C

Concilium Tredentinum in-12.
Catechismus Concilii Tridentini in-12.
Coûtume de Normandie in-24.
——— D'Orleans 2 vol. in fol.
——— (Decifions ſur la) de Normandie par Merville, in-fol.
Commentaire de Mathiole, ſur Dioſcoride, in-fol.
Conſidérations, ſur les cauſes de la grandeur des Romains, & de leurs décadence, par M. le P. de Monteſquieu, in-12.
Cours de Mathematique, à l'uſage de l'Artillerie & du génie, par M. Bélidor, in-4.
Communes (des) Meſures & Racines communes, par M Tanneguy-le-Févre, in-8.
Commentaire ſur la Géométrie de Deſcartes, par Rabuel 2 vol. in-4.
Caſaubonii Epiſtolæ, in-fol.

D

Diſcours ſur les Bibles Poliglotte, in-12
De Tabernaculo Fœderis, de Sancta civitate Jeruſalem & de Templo ejus Libri VII.
Idem Carta Magna
Dictionnaire des Arts & des Sciences, 2 vol. in-fol.
——— De l'Ortographe Françoiſe, in-8.
——— Botanique & Pharmaceutique in-8.
——— De Peinture & d'Architecture in-12 2 vol.
Dictionnaire des Alimens, Vins & Liqueurs, 3 vol. in 12.
Diſſertations Anatomique, par Fonton, in-8.
Deſcription du Château, & Parc de Verſailles, par M. Felibien, avec fig. in-12.
De l'Impoſſibilité & de l'inſuffiſance des Tourbillons, par M. Sigorgne, in-12.
Deſcription Geographiques & Hiſtorique, de la haute Normandie contenant le Pays de Caux & le Vexin François, in-4. 2 vol.

E

Epîtres & Evangiles pour toute l'année.

Les Eſſais de Montagne. 7. vol.
——— Sur l'Origine des Connoiſſances humaines, in-12. 2 vol.
Ecole de Mignature, dans laquelle on peut aiſément apprendre à peindre ſans Maître, in-12.
Etat de la France, Nouvelle Edition; 6 vol. in-12.
Etudes Militaires, Contenant l'Exercices de l'Infanterie; avec fig. in-12.
Eſpion Turc dans les Cours des Princes Chrétiens, 6 vol. in-12.
Élémens de Mathématique & de Geométrie, par M. Varignon, in-4.

F

Fables de M. de la Fontaine in-12. 2 vol. fig.
Les mêmes in-12.
Les mêmes, petit in-12.
Phaërni Fabulæ in-12.

G

Grammaire Eſpagnole & Françoiſe, in-12.
——— Allemande, par Peplier, in-12.
Géographie ou Methode pour apprendre la Geographie, par M. Robbe. 2 vol. in-12.
Geographie de le François, connue ſous le nom de Mademoiſelle Crozas; Nouvelle Edition conſidérablement augmentée, enrichie de fig. in 12.
Gil-blas de Sentillane, par M. le Sage in-12. 4 vol.

H

Homelies ou Inſtructions familieres, par Bocquillot in-12. 8 vol
Hiſtoire de l'Egliſe, par l'Abbé de Choiſi, 11. vol.
Hiſtoire des plantes Uſuelles, par Chomel, in-12. 3 vol.
——— Du Regne de Charlemagne, par M. Labruère, in-12. 1 vol.
——— De la Ville de Mons, in-4.
Hiſtoire de la Ville de Paris, 5 vol in-fol.
——— De Dom-Guichote in-12. 14 vol.
——— De France, par Mezeray.

——— Sous les Regnes de S. Louis de Philippe de Vallois, du Roy Jean, de Charles V, & de Charles VI, par l'Abbé de Choisy, 4 vol.

Hiſtoire de la Religion de l'Egliſe depuis la création du monde juſqu'à l'Empire de Jovien, avec des Réflexions in-12. 6 vol.

Hiſtoire des Flagellans, par Boyleau, in-12.

——— De la Conquête du Perou, 2 vol.

——— De la Conquête du Méxique, 2 vol.

——— Des Révolutions Romaines, de Suede & de Portugal, par l'Abbé de Vertot, in-12 6 vol.

——— Des Révolutions de Gène, in-12. 3 vol.

——— Critique de l'Etabliſſement de la Monarchie Françoiſe dans les Gaules, par M. l'Abbé du Bos in-12. 4 vol.

Id. in-4.

——— De la Nouvelle France par le P. Charlevoix

——— Des Rois des deux Siciles de la maiſon de France, in-12. 4 vol.

——— Des Ducs de Bretagne, in-12. 4 vol.

——— Des Sarazins in-12. 2 vol.

——— De l'Empire Ottoman, par le Prince Cantimir,

——— Du Cardinal Ximenès, par M. Marſollier, in-12 2 vol.

——— Du Vicomte de Turenne.

——— Généalogique de la Maiſon Royale de France & des grands Officiers de la Couronne in-fol. 9 vol.

——— Générale d'Eſpagne, par le P. Marianna in-4. 6 vol.

Homelies de Mont-morel, in-12. 10 vol.

Homelies & Sermons de M. l'Abbé de Paris Grand Vicaire & Official de Nevers, contenant les Myſtéres de Nôtre Seigneur; ceux de la Sainte Vierge les Panégyriques des Saints & autres ſujets, in-12. 3 vol.

Ide m le Carême, in-12. 3 vol.

Hiſtoire de la Chancellerie, par Teſſereau, in fol 2 vol.

——— De la Juriſprudence Romaine, pour ſervir d'Introduction aux Loix Civiles, par M. Teraſſon, in-fol.

——— De l'Exil de Ciceron, par Morabin, in-12.

——— Du Cardinal Mazarin, par Aubery, in-12 4 vol. ſous preſſe.

——— Du Cardinal de Richelieu, par le Clerc, 3 vol. ſous preſſe.

——— Du Traité de Weſphalie, par le P. Bougeant, in-12. 6 vol.

Hiſtoire Militaire du Regne de Louis XIV. par Mr. Quincy, 7 vol. in-4.

J

Journal des Audiences du Parlement de Paris, in-fol. *Tom* 6 & 7.

Idée Geographique & Hiſtorique de la France, pour l'inſtruction de la jeuneſſe, in-12. 2 vol.

Introduction à l'Hiſtoire de l'Univers, par Pufendorff, in-12. 11 vol.

L

Les Emblêmes d'Amour Divin, & Humain enſemble, expliqnez par des vers François, in-8. en 119. planches.

Les Myſtéres de l'amour Divin, avec des Réflexions Morales tirée de l'Ecriture Sainte & des S. Peres, in-12. orné de 60. planches.

La ſcience de la jeune Nobleſſe, contenant les maximes de la ſageſſe, l'Art Méthodique du Blazon, la Geographie Univerſelle depuis la Création du Monde juſqu'à l'Ere Chrétienne, l'Hiſtoire Romaine, l'Hiſtoire de France, la Verſification Françoiſe, l'Arithmétique, la Chronologie, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, les Fortifications, les Généalogies des Principales Maiſons de France, in-12. 3 vol. avec fig.

Les Loix des Bâtimens ſuivant la coûtume de Paris, par M. Deſgodets, avec les notes de M. Goupy, in-8.

Le Teſtamment Politique & Morale du Prince Rakoczi in-12. 2 vol.

Les Teſtamens Politiques du Cardinal de Richelieu, de MM. Colbert, de Louvoy & de Charles de Lorraine in-12. 4 vol.

Les Lettres de Buſſi Rabutin, in-12. 7 vol.

——— ——— De Bourſault, in-12. 3 vol.

——— ——— Perſanne, in-12.
Lettres d'un François, par M. l'Abbé le Blanc nouvelle édition revuë corrigée & augmentée, in-12. 3 vol.
Le Praticien Univerſel, par M. Couchot.
Le Parfait Maréchal, par Soleiſel, in-4.
——— ——— Par Garſault, in-4.
La Cuiſiniere Bourgeoiſe, ſuivie de l'Office a l'uſage de tous ceux qui ſe mêlent de Dépenſe de Maiſon, in-12.
La Science du Maître d'Hôtel Cuiſinier, in-12.
La Science du Maître d'Hôtel Coufiſeur, in-12.
Le Nouveau Traité de Cuiſine, in-12. 3 vol.
La Rhétorique du Prédicateur, traduite du Latin d'Auguſtin Valerio, Evêque de Veronne & Cardinal, compoſé par l'Ordre de S. Charles Borromée, in-12.
L'Eſprit des Loix.
Le Temple de Gnide diviſé par chants, & enrichi de jolies vignetes, in-8.
La Boucle des cheveux Enlevée Poëme, in-8.

M

Maître (le) Italien de Veneroni, in-12.
——— ——— De Berthera, in-12.
——— ——— De Muratori,
Medecine & Chirurgie des pauvres, in-12.
Méthode pour apprendre le Blazon, in-12.
Méthamorphoſe d'Ovide.
Mémoires de M. Amelot de la Houſſaye, in-12. 3 vol.
——— De M. le Duc de Sully.
——— De M. de Monchal, in-12. 3 vol.

O

Œuvres de Bacquet, in-fol. 2 vol.
——— De Patru, in-4. 2 vol.
——— De Toureille.
——— De Saint Real.
——— De Pavillon, in-12. 2 vol.
——— De Chaulieu, in-12.
——— De Deshoullieres, in-12. 2 vol.

——— De Regnier, in-12. 2 vol.
——— De Vergier, in-12. 2 vol.
——— De Racine, in-12. 3 vol.
——— De Moliere, in-12. 8 vol.
——— De Regnard, in-12. 4 vol.
——— De Corneille, in-12. 11. vol.
——— De Baron, in-12 2 vol.
——— De Crebillon, in-12. 3 vol.
——— De Campiſtron, in-12. 3 vol.
——— De Dancourt, in-12 8 vol.
——— De Quinault, in-12, 5 vol.

P

Paraphraſes ſur les Epitres de Saint Paul, in-12. 8 vol.
Pratique de la Perfection Chrétienne, par Rodriguez, in-12. 6 vol.
Philoſophus in utramque partem auctore dubano, in-12.
Les Principes du Jeu du Trictrac, in-12.
Principes du Droit Naturel de Burlamaqui, in-8. 2 vol.
Les mêmes, in 12.

Q

Quinctilianus de Oratoria inſtitutione, Autore Capperonnerio, in-fol.
Quintilien de l'Inſtitution de l'Orateur, traduit par M. l'Abbé Gedouin, nouvelle édition beaucoup augmentée, in-12. 4 vol. ſous preſſe.

R

Regle (la) de Saint Benoiſt, in-4. 2 vol.
Réflexions ſur les Playes, par M. Faudac, in-8.
Recueil des plus beaux Secrets de Medecine, par M. Emery, in-12. 4 vol.
Recherches Critiques & Hiſtoriques ſur l'Origine, ſur les divers Etats & ſur les progrès de la Chirurgie en France, in-4.
Idem, in-12 2 vol.
Recherches Critiques ſur l'Etat preſent de la Chirurgie, traduit de l'Anglois, in-12.

——— Sur la Langue Latine par raport au Verbe, & de la maniere de le bien Traduire in-12.
Rhétorique à l'uſage des jeunes Demoiſelles, in-12.
——— Ou l'Art de parler, par le P. l'Ami, in-12.
Remarques de M. de Vaugelas ſur la Langue Françoiſe, in-12. 3 vol.
Recherches de la vérité, par le P. Malbranche, in-12. 4 vol.
Réponſes aux principales Objections, contenues dans l'Examen des Leçons de Phyſique, de M. l'Abbé de Moliere, par M. Sygorgne, in-12.
Recueil des Ouvrages Philoſophiques Hiſtoriques, Theologiques & Critiques du P. Daniel, in-12. 3 vol.

S

Scriptores Ordinis Prædicatorum, Auctore Echard, in-fol. 2 vol.
Stahl, *Ars Sanandi*, *in*-8.
Science du Grand & Petit Albert, in-12. 2 vol.
Le Spectateur ou le Socrate Moderne, 6 vol.
Science de la Cour de la Robbe & de l'Epée.

T

Traité de la Croix, ou Explications des Myſtéres de la Paſſion de N. S. J. C. ſelon la Concorde, par M. Dugué, in-12. 14 vol.
Traité des Superſtions, par M. Thiers in-12. 4 vol.
Traité de la Diſſolution du Mariage pour cauſe d'impuiſſance, in-8.
Traités des Criées & de la Vente des immeubles, & des Offices par decrets in-4. 2 vol.
Traité de l'Indulte, par M. Cochet de S. Valier, in-4. 3 vol.
——— Des Maladies des Femmes groſſes, par Mauriceau, in-4. 1 vol.
——— Des Maladies Vénériennes, par Cokburn, in-12.
——— De la Vertu des Médicamens, par Boerhaave, in-12.
——— Des Maladies des Enfans, in-12.
——— (Emmologie) de l'Evacuation ordinaire aux Femmes in-12.

Thieulier, *Obſervationes Medico practicæ*, in-12.
Traité des Cauſes, des Accidens & de la Cure de la peſte, par M. Sénac, in 4.
——— Des Jardins par le Sieur Sauſſay Inſpecteurs des Jardins de S. A. S. Monſeigneur le Duc de Bourbon, in-12.
——— (Nouveau) de la Vennerie contenant toutes ſortes de chaſſe, avec la connoiſſance des chevaux propres à la chaſſe & des remedes pour les guérir, la maniere de dreſſer les chiens, & un Traité de la Pipée, in-8. fig.
——— De l'Ortographe Françoiſe, in-8.

V

Vie de Madame de Miramion, in-12.
——— Vies des Veuves, in-12.
Véritez de la Religion Chrétienne, par Abbadie, in 12. 4 vol.
La Vie d'Alexandre VI. & de ſon fils Ceſar Borgia, in-12. 2 vol.
Les Vies des Anciens Orateurs Grecs, in-12. 2 vol.
Le véritable Pere Joſeph Capucin, in-12. 2 vol.
Les Vies de Solon & de Publicola, avec leur Comparaiſon, tirée de Plutarque & autres Auteurs in-12.
Virgilii opera Amſteladami, petit in-12.
Varietez amuſantes, in-8.
Varietez Hiſtoriques Philoſophiques Morales & Litéraires in-12. 2 vol. ſous preſſe.
——— De Pietro della Vallée, in-12. 8 vol.
Voyages du Pere Labat, en Amérique, en Eſpagne en Italie, in-12. 16 vol.
——— De M. Dellon avec ſa relation de l'Inquiſition de Goa, in-12. 3 vol.

L'on trouve chez les mêmes Libraires, toutes ſortes de Livres nouveaux, & d'aſſortimens tant de France que des Pays Etrangers.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier *les Leçons de* THALIE, *&c.* Tous les morceaux qui compoſent cet Ouvrage ſont partie des pieces qui ont été jouées, & qu'on repréſente tous les jours ſur notre Théâtre, & je n'ai rien trouvé dans cette compilation qui doive en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris le 18. Janvier 1750.

DE CAHUSAC.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navare. A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; Salut: notre amé PIERRE GUILLYN Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre: *Les Leçons de Thalie, ou les Tableaux de divers ridicules que la Comédie préſente.* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres

de Permiſſion pour ce néceſſaire. A ces Cauſes voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permetons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte des préſentes; Faiſons défenſe à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelle, que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-Scel des préſentes, que l'impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le ſieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & feal Chevalier le ſieur DAGUESSEAU Chancelier de

France. Le tout à peine de nullité des présentes; Du contenu desquelles Vous demandons & enjoignons de faire joüir ledit exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la Copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original; Commandons au premier de nos Huissiers ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission. Et nonobstant clameur de Haro, Chartres Normande, & Lettres à ce contraire. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le trentieme jour du mois d'avril. L'an de Grace mil sept cent cinquante. Et de notre Regne le trente cinquiéme.

Par le Roi en son Conseil.

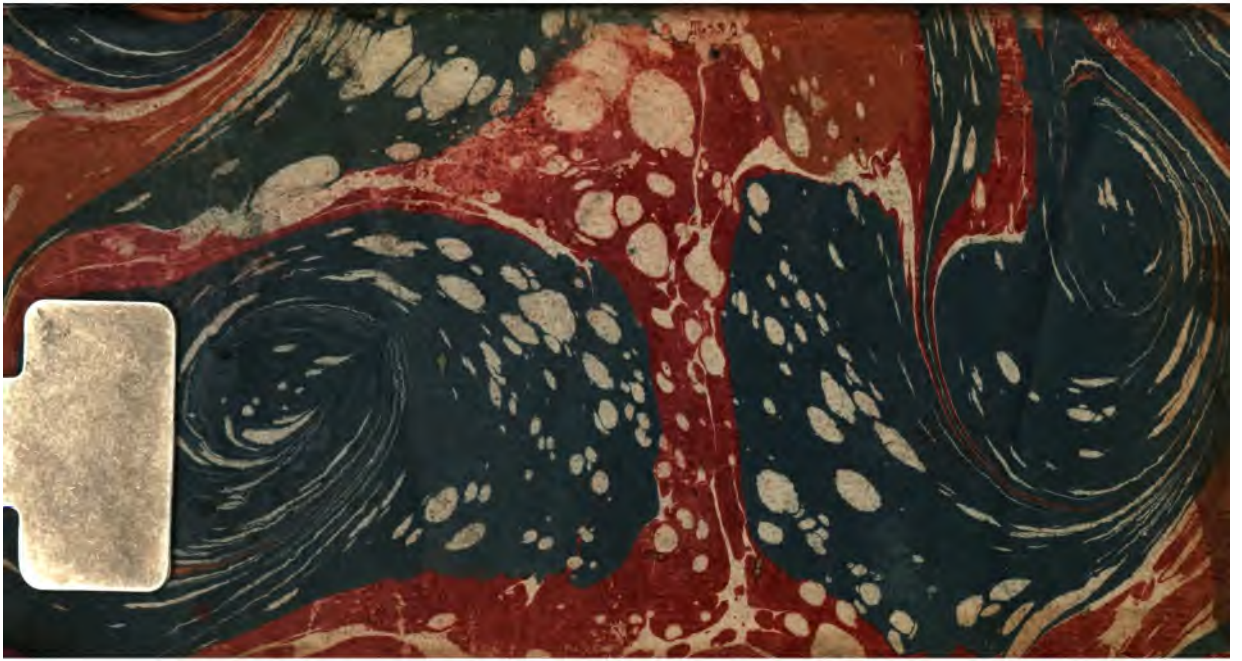
SAINSON.

Registré sur le Registre douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 414. Fol. 292. Conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris ce 5. May 1750.

LE R A S *Syndic.*

JE reconnois avoir cedé à Monsiéur Nyon fils, la moitié dans le manuscrit énoncé en la présente permission. A Paris ce treize May mil sept cent cinquante.

GUILLYN

872016

John Robertshaw
19.1.1988
[VOLT.]